



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Le Rhône

Louis Moutier



Rom 189.5

Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS BROWN HAYES

(Class of 1839)

This fund is \$10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"

LOU ROSE

” LE RHONE ”

Poème Dauphinois

DE

L. MOUTIER

Avec traduction française en regard.



VALENCE

IMPRIMERIE VALENTINOISE, PLACE SAINT-JEAN

1897

LOU ROSE

”LE RHONE”

Poème Dauphinois

27

HOMMAGE RESPECTUEUX
A FREDERI MISTRAL

Mestre ben ama.

HOMMAGE RESPECTUEUX
A FRÉDÉRIC MISTRAL

Maître bien aimé.

LOU ROSE

Pouème Daupinen

DE

L. MOUTIER

Embe traduciou francèso en regard.



VALENCE

IMPRIMERIE VALENTINOISE, PLACE SAINT-JEAN

1896

LE RHÔNE

Poème Dauphinois

DE

L. MOUTIER

Avec traduction française en regard.

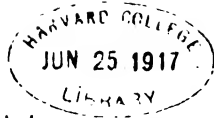


VALENCE

IMPRIMERIE VALENTINOISE, PLACE SAINT-JEAN

1896

Nov 18 1897



Handwritten signature or name



LOU ROSE. — "LE RHONE."

LOU ROSE



LOU ROSE

1^{ero} Cantinello

Emproumiés neblous e fréboulas

Quacaren dins moun èsse m'afourtis que siou tiou,
O Rose fluve mestre. De lonjo me sentiou
L'enveyo de t'ubrì moun amo de felibre,
Coumo soulhó faguè lou grand Viergile au Tibre,
Lou baignaire de Roumo, tant immourtalisa.
Saveis vount siou neissu ; ai creissu ras ta douvo,
E ma vió prou de tems, embe la tió s'atrouvo,
Coumo l'eireto au bàrri, bellament adeisa.

Toun noum soulet o Rose, fachino que noun sai,
Agrayant a l'òurelho, vouvouno e vous entrai
Coumo un noum patriau. Remembrant lou viei caire,
Nóus radus dins l'esprit, lou brès e nastro maire,
Lóus jueis dòu tems d'escolo, la gleiso e soun autar
Vount fuguèrim clerjou. Toun noum recouardo encaro
La tumbo dóus ayóus, e lou cairou vount aro,
Tant que siem, voulem èsse sebelis tóut ou tard.



LE RHONE

Chant premier

Les origines obscures et les mythes

Quelque chose en moi m'assure que je t'appartiens,
— ô Rhône, fleuve magistral. Depuis longtemps
je me sentais — l'envie de t'ouvrir mon âme de féli-
bre, — comme autrefois Virgile avait ouvert la sienne
au Tibre, fleuve immortalisé, qui baigne les murs de
Rome. — Tu sais où je naquis ; j'ai grandi sur ta rive,
— et ma vie, depuis de longs jours, se trouve avec la
tienne, — ainsi qu'un lierre au vieux rempart, belle-
ment attachée.

Ton nom seul, ô Rhône, nous ravit singulière-
ment : — harmonieux à l'oreille, il résonne dans l'âme,
— aussi bien que le nom de la Patrie. En rappelant le
coin qui nous vit naître, il nous remet en pensée notre
berceau et l'image de notre mère ; — nos amuse-
ments d'écolier, l'église et l'autel, — où nous fûmes
petit clerc. Ton nom éveille encore le souvenir — de
la tombe des ancêtres, et à côté, la place bénite où
maintenant, — tous tant que nous sommes, nous vou-
lons être ensevelis tôt ou tard.



Te chantou donc bèu **Rose**, ti l'ounour dóu país
Qu'as dins ta gent treis reinas : la Seino vès Paris,
La Garouno au meijour, e per mitan la Leiro.
Noble treicho, ma-fi ! Pamens, per ta couleiro,
Sias dassura lou mascle, l'einë, lou soubeiran,
Li-auró prou d'obro adounc a chantà ta grand drayo
E lòus cent virovòus de ta vió touto en ayo,
Quamben, escouto l'inne dóu mendre ribeiran.

Lous siecleis per milhanto s'èran ben deibanas,
Sens que, sus questo terro las Aupas fussan nas.
De flàchous breidoulhous, uno immenso planuro
Se veyan peraqüi, sens gis de boudenfluro,
Nimai de mountoreno. La terro fasió chu...
Pamens, au flat de Diou, un jour, soun sé trantrêho,
E tout d'uno bada, dins l'èr se deipitralho,
Segrounlant a bel eime lou grand sèrre pounchu.

Mount-Blanc venió de nèisse, que noun sai palamar,
E baile d'uno renjo de peuis, jusqu'a la mar.
Emmantelas de nèu, joumbrissants sous la gliço,
Lou mai dóu tems dins l'an, la tubo lous enlhasso.
Eis aquí que bourbouto, sous lou peis d'un neivié,
Au pèd dóu Sant-Goutard, lou sourgent d'eigo claro
D'un ríou tout mingoulet, oh ! bien prim, mai toutaro
Quéu ríou saró lou Rose, lou Rouei chète eigayé



Je te chante donc beau Rhône, toi l'honneur du pays,
— toi qui possèdes trois reines dans ta famille : la
Seine à Paris, — la Garonne au midi, et au milieu la
Loire. — Noble trio, en vérité ! Mais par l'ampleur de
ta vallée, — tu es sûrement l'ainé et le premier en
force virile. — Aussi la tâche sera-t-elle assez rude, à
chanter ton grand cours, — et les fluctuations sans
nombre de ta vie tourmentée. — Quand même, écoute
les accents de ton modeste riverain.

Des milliers d'ans avaient accompli leur cours, —
sans que sur la terre eussent encore surgi les Alpes.
— Des bas-fonds brumeux, une immense plaine, —
se voyaient partout à leur place ; point d'inégalité du
sol ; — pas le moindre monticule. La terre gardait le
silence... — Mais voici qu'au souffle de Dieu, un jour
tout à coup son sein s'agite, — et d'une crevasse
béante, se met à lancer par secousses dans les airs,
— une haute montagne taillée à pic.

Le Mont Blanc venait de naître, souverain par sa
taille, — et chef de file des pics qui vont jusqu'à la
mer. — Tous couverts de neige, ils frissonnent sous
les glaciers, — et la moitié du temps, la tourmente
les obscurcit. — C'est là que bouillonne, sous le poids
d'un nevé, — au pied du Saint-Gothard, la source lim-
pide — d'un ruisseau bien petit, oh ! oui bien mince ;
mais tout à l'heure, — ce ruisselet va devenir le Rhône,
le fleuve aux eaux majestueuses.

Veyès-lou que rasquilho, chayant de clap en gour,
De cops lipo sa ribo ; de cops pres de langour,
Subòumo sòus grands brouas. L'ouvès que batifello
Coumo un gent rigoulet per travès la pradello.
Ouvès-lou mai que rouncho, quand uno croyo man
Li couto soun degros, en li fasant barragno,
Mai s'apeimo a cha pau de sa malo chancragno,
Jouyous de fà ploungeto dins l'eigo d'ou Leman.

Dabor que ven la chaumo, lou bióu deichabestra
De l'armoun de l'araire, s'ácóuto dins lou pra.
Aqui lou galavard, en ròumiant se regalo,
E peuis duèr d'un bouan souam. Eis beniou joyo egalo
Au Rose, quand s'eichampo dins lou Leman proufoun.
Aqu'eis lou bèu mira vount sa vialho se miro ;
Aqu'eis lou brès reyau vounte soun couarp s'estiro,
E soun amo varayo, reivant tresors sens soum.

Li-eis eivis que soun oundo sesounarello e druó
Vai clafi de soun leame, lóus cros de la charruó,
Dounà lou creis divin en tout ce que verdeyo :
A l'erbo que flouris, a l'aubre que frucheyo ;
Esse per dous cent lègas lou trat-d'unioun esprès,
Entre gens ribeirans de Ceveno à l'Aupino ;
Fasant lou vai-e-ven en batèus de sapino ..
E vaqui coumo reivo lou Rose dins quéu brès.

Voyez-le glisser ou bondir d'un rocher dans un gouffre. — Tantôt il effleure ses bords ; tantôt ralentissant sa course, — il creuse la base de ses hautes falaises. Entendez-le murmurer — comme un gentil filet d'eau, à travers la prairie, — ou mugir avec fracas, quand, par mésaventure, — ses eaux enflées rencontrent un obstacle. — Mais bientôt il se calme et revient de sa violente colère, — tout joyeux de se plonger dans l'eau du Léman.

Au plus fort de la chaleur, le bœuf débarrassé du joug — de la charrue, se couche dans la prairie. — Là, il se livre à l'indolence, et rumine avec délices, — pour goûter ensuite un bon sommeil. Même jouissance — pour le Rhône, lorsqu'il s'est déversé dans le lac profond. — Ce lac est le miroir où il contemple son visage ; — c'est le berceau royal où son corps s'allonge, — où son âme rêve, en songeant à des trésors immenses.

Il lui semble que son onde bienfaisante — s'en va, suivant les saisons, déposer son limon fertile dans les sillons du laboureur, — donner l'heureux accroissement à tout ce qui verdoie ; — à l'herbe qui fleurit, à l'arbre qui se couvre de fruits. — Il croit être, sur deux cents lieues, un trait d'union naturel — pour les peuples riverains, depuis les Alpes jusqu'aux Cévennes ; — grâce au tronc de sapin façonné en bateau... — Et voilà le rêve du Rhône couché dans son lit.

O visiou sounjarello ! Quele atait d'espèr
Tout-en-un-cop s'abóuso, s'avalis e se perd ;
Rede au moumen que Rouei, trounflant, sounant la couarno
Se dèstrio dóu Leman. Pataflóu ! dins'no bouarno.
Ourrou ! De brut, de cumo... de Rosé n'i-o plus gis.
Oh ! qunte cop dóu sort ! Gafà dedins la drujo,
L'oupulencio e l'ounour ; veire coumo tout cujo
A vous pouarge floureto ; peuis tout s'afoundro e gis.

Lóuva sié Diou ! Pas lonjo saró quello preisou :
Larja de sa cabourno, Rouei prend l'eibandisou,
E mai galhard qu'avans se lato dins la beisso,
Leun-leun vès lou pounent, vounte l'amour lou preisso.
Velou coumo s'encourre, risoulet mai que tout.
Lou couar li fermioulant, furno de lono en lono ;
Espincho de tout las e trouavo qui ? La Sono ;
Sa miyo vierginello que l'espère au cantou.

La juncho d'un tau couble, dins un poutou coumun,
Fugùè 'n'obro divino fruchant lou cent per un.
Fais toun viage a la mar, vai t'en, diguè lou Mestre,
Vai per tout le Meijour ensabà lou champestre
Lou prat e la rameiro, la verno e lou pibou
Dins lou terraire só, per bèus, per eigagnage
Veiras trachì que-mai, planto e gent dóu ribage,
Embe Durant a meyas, s'abenaró toun bout.

O vision fantastique ! cet échafaudage d'espérances, — tout à coup s'affaisse, s'effondre et se perd ; — juste au moment où le fleuve triomphant sonne de la trompette, — se sépare du Léman, et puis .. tombe dans un trou de rocher. — Horreur ! du bruit, de l'écume ; mais de Rhône, plus de trace ! — Oh ! quel coup du sort ! Se voir dans l'abondance, — au faite des richesses et des honneurs, et puis quand tout fait risette, tout croule, tout git par terre !

Loué soit Dieu ! Peu longue sera cette captivité. — Echappé de sa prison, le fleuve gagne le large, — et plus gaillard qu'avant, s'élançe dans la plaine, — bien loin vers le couchant, où l'amour le presse. — Voyez donc comme il court, joyeux, hors de lui. — Le cœur tout ému, il sonde les lagunes ; — il regarde de tout côté, et il trouve... qui ? La Saône, — sa mie virginale qui l'attend au détour.

L'union d'un tel couple, dans un commun baiser, — fut une œuvre divine, produisant le cent pour un. — « Pars pour la mer, va, lui dit le Maître, va par tout le midi, fertiliser les campagnes, — les prés et les saulaies, les aunes et les peupliers. — Dans les terrains secs, tes canaux, ta rosée — verront croître de plus en plus, plantes et gens du rivage. — De concert avec le soleil, ton œuvre s'achèvera.

Aqui tout lou parage, fasant farandoula,
Venguè per testimòni de l'ate. Mount-Pilat,
Fuguè garçou d'ounour embe Mount-Blanc. Espiouno,
Lioureyo et blouco d'or, chascu duguè la siouno
Permei la parentèlo. Fourèst, estang, nautour,
E bestias dóu Bouan Diou, tous, de long de la coumbo,
Plaudiguèroun treis bans. Li-aguè beniou la boumbo
Partió dóu Chanavàri, la mountagno a rafour.

Oucèus vaqui la noço ; chantas vesteis refrins,
Dès l'ennaut de la coumbo jusco gareilains.
Quinsous e chardounis, roussignós e lòuветas
Eimoudas tous lóus èrs de vastras finfougnetas.
Pibous, veici lóus nóuvis ; aubreis jouyous e gais,
Boutas-vous tous en reng, clinant vaste foulhage,
Per lou salut d'ounour, au couble de passage.
Pradous davant la noço, larjas vesteis margais !

Verei, de qu'èro Rose ? Sa coumbo d'aquéu tems,
N'èro encaro qu'un erme, jusqu'aus bords arlatens.
Au ràbi dóu soulé, a l'eissu de la gravo,
Ren pouvió tempouri ; touto erbo li cremavo ;
Mai dré-que la bello eigo deivalo a grand gounfla,
*Vaqui la vió que ven de long de la vourzino ;
D'aubreis, de pras, de lioums, de bestio e d'òucelino ;
Per d'omeis n'i-o pancaro ; debado gis de bla.

Là, tout le voisinage viendra à la file — pour attester l'acte d'union. — Le Mont Pilat — et le Mont Blanc seront les garçons d'honneur. L'épingle à brillants — la livrée et la boucle d'or seront offertes à la fiancée par chacun des parents. La forêt, l'étang, la colline — et les bêtes du bon Dieu, — tout au long de la vallée, — applaudiront par trois fois. Il y aura aussi une salve de bombes — partie du haut de Chenevâri, la montagne en feu.

Petits oiseaux voici la noce ; chantez vos refrains, — depuis le haut de la vallée, jusque là-bas bien loin. — Pinsons et chardonnerets, rossignols et alouettes, — modulez tous les airs de vos instruments de musique. — Peupliers, voici les fiancés, arbres joyeux et gais — mettez-vous en ligne, inclinez votre feuillage, — pour faire le salut d'honneur, au couple qui passe. — Charmantes prairies, devant la noce, étendez vos tapis émaillés.

En réalité, qu'était le Rhône en ces temps-là ? Sa vallée — n'était encore qu'une terre stérile, jusque vers les champs arlésiens. — Aux ardeurs du soleil, sur les graviers sans eaux, — rien ne pouvait résister ; toute plante était desséchée. — Mais aussitôt que l'eau fécondante arrive à grands flots, — voilà la vie qui vient en même temps dans les relais du fleuve ; — voici des arbres, des prés, des légumes, du bétail et des oiseaux. — Quant aux hommes, ils n'y sont pas encore, et partant, pas de moissons de blé non plus.

Tout grèlo e tout verdeyo, sous 'no chaud de toufour,
Entremesclia de ployo. D'aubreis de grand nautour
Eran dins las fourès, e lou féuse ou chalayo
Qu'aro eis si mingoulet, sous lou foulhat que rayo,
Mountavo coumo un roure. Tout èro grand adoune,
Dempeui lou mouscalou jusqu'au brin de melhaucho ;
Et lou peru-marti qu'aro noste pè chaucho
Vous semoundiò 'no frucho bello coumo un coudoun.

×

Pamens cei venguè l'ome dóu fin-founs dóu Mati,
En trecoulant las Aupas. Disoun qu'a cha petit
S'adeisè rando Rouei, qu'èro, au tems primeiroge,
Souven deissabourda, bloudous, vaste e faroge.
Muert-de-fam, èro l'ome dins de ros bournalus,
La pouncho d'un peirard li servió per la chasso.
Un tros d'eichifo d'óus un couchòu, 'no tirasso,
Li servian per la peicho dins Rose e lóus palus.

En aquelo tempouro de troupèus sauvagins
S'abéuravan a Rose, li nadavan dedins ;
E rando de sós bouards gueissavan a milhasso,
Grands bestiaras arpus, banus de touto raço,
E 'no chourmo d'aumalhas de bióus e d'alefants.
Aqui mai se veyó la yèno carnasseiro,
Lou cervé e lou singlar, trevant dins la couleiro,
E sens decesso entr'elous de ràbi s'estrifants.

Tout pousse et tout verdoie sous une chaleur tropicale, — mêlée de pluies fréquentes. Des arbres gigantesques — croissaient dans les forêts, et la fougère, — aujourd'hui si petite, était, grâce à la rosée du feuillage, — aussi élevée qu'un chêne. Tout était grand alors, — depuis le moucheron, jusqu'au mil sauvage, — et l'aubépine que nous foulons aux pieds, — portait alors des fruits aussi gros que des coings.

×

Cependant l'homme vint des extrémités de l'Orient, — en franchissant les Alpes. On dit que peu à peu, — il se fixa sur les rives du Rhône, qui en ces temps primitifs, — était souvent débordé, limoneux, large et farouche. — Aux prises avec la faim, l'homme habitait dans les cavernes. — La pointe d'un silex était son arme de chasse ; — un éclat d'os, des nasses et des filets, — lui servaient à pêcher dans le Rhône et dans les étangs.

A cette époque, des troupeaux de bêtes sauvages — venaient s'abreuver au Rhône et se baigner dans ses eaux. — Sur ces bords croissaient par milliers — des animaux de haute taille, armés de griffes et pourvus de cornes, de toute espèce, — en compagnie d'un bétail immense de bœufs et d'éléphants. — Là aussi se voyaient la hyène carnassière, — le cerf et le sanglier habitants des deux rives, — sans cesse occupés, de rage, à se dévorer entr'eux.

Aro sarió de saupre si Rose eis abriva
Per recevre l'Isero, gaboulhouso e grouva,
Fleirant ni lou muguet, ni l'oudour de la sóuvio.
Es-que poueiríó tant ben la chóusi per sa nóuvio,
Aguèsse grand vercheiro, nimai gros capitau ?
De noço entr'elóus dous ? de mías ? pas de risco :
Lours eigas van d'escart ; istoun, coumo de bisco,
Loung-tems se fan la fougno, sens s'unì tant se pau.

Per soun tour ven Durenço, das lóus país gavots,
Oufrir, a courso foualo, l'òumage de sóus vots
Au segnour roudanen. Mai, vount soun sas daureyas
E soun avè nouviau ? sòus ribans, sas drangeyas ?...
N'auró qu'un grand charneve, tout clafi d'argelas,
Vounte vai s'eibéure. Adounc, coumo voulès qu'aprouche
E que se bouarle a Rouei ? Si fòu que li deibouche,
Eis per crebà lou fluve, d'un las a l'autre las.

Mai Rose que s'abeno fai sóus darriés poutous
Au prouvençau terraire, per intrà majestous
Dins l'archipous marin. Quand lou soulé tracoulo,
Dirian coumo dous reis que s'en van fà rèboulo,
Après bello achabanço d'un gloriouis grand-fat :
Aqueist vesti de rais dins soun palais de flamas :
Aquele dins lou siou acata per las lamas ;
E tous dous a countùnio reprenoun lour prèsfa.

Maintenant, qui sait si le Rhône est très empressé — de s'unir à l'Isère, aux eaux malpropres, croupissantes, — et dépourvues des parfums du muguet et de la sauge. — Pourrait-elle aussi devenir sa fiancée, — avec une riche dot et un gros capital ? Des baisers, des épousailles entr'eux deux ? Pas l'ombre du danger. — Leurs eaux vont côte à côte ; on les dirait antipathiques ; — et de fait elles répugnent longtemps à se mêler ensemble.

A son tour la Durance vient des pays gapençais — offrir, à course folle, l'hommage de ses vœux, — au seigneur rhodanien. Mais où sont ses parures d'or — et sa dot nuptiale, ses rubans, ses dragées ? — Mais non, elle n'a qu'un immense lit de graviers desséchés, tout plein de genêts épineux — où elle va se perdre. Alors comment pourrait-elle s'approcher du Rhône et se marier à ses eaux ? Et si parfois elle s'y déverse, — c'est pour crever le fleuve d'un bord à l'autre.

Mais le Rhône achève son cours et fait ses derniers baisers — à la terre provençale pour aller, majestueux, — se jeter dans le gouffre marin. Quand le soleil aussi achève sa course, — on les prendrait pour deux rois qui se rendent à un festin, — après avoir bien terminé chacun un exploit glorieux : — Celui-ci tout rayonnant va dans son palais de flammes ; — celui-là va dans le sien baigné dans les flots, — et tous deux, sans s'interrompre, reprendront leur tâche.

Per aro eis bien estrecho l'ucho dóu Rouei d'enqueui
Que, soulhó, s'alargiavo, per cheire de soun meui,
Dins lou gou dóu Lioun. Aqui se trouavo l'erme
Que li disoun la Crau plano croyo e sens terme.
Antique calhauage de l'angle fourcalu
Qu'apeloun lou delta. Aquelo immenso cucho
De peiras, disoun mai, eis lou champ de la lucho,
Entre Satan e l'Ange que li trouchè lou su.

×

Un jour d'eilai de l'aubo, cei venguè tau neblas,
Qu'en ren de tems sus terro s'estendè de tout las,
Versant a balasta, versant a pleino tino,
Un plouyas deiboundous. L'afranço divino
Avió leva l'esclióuso de las servas dóu ciè,
Per chastià lóus umans. Vint jours faguè que plòure,
E cranto jours meimai lou tems faguè rendoure ;
Sens prene de releime, lou tems s'enmaliciè.

Dóu su de tous lóus sèrreis embe de bruts furious
Jislavan las rayassas, deibalavan lóus rious.
La plano èro qu'un gour e Rose s'escampavo
Ben tant, qu'aurian creigu que la mar regounflavo.
Mestresso e soubeirano. Las bestias de la pòu
Ourlavan bravajas, escalant en pantarro,
Per furre, sus lóus peuis, la mouart que se preparo.
Mai tout-jour creissió l'eigo clafió de couarps a róa.

De nos jours l'embouchure du Rhône est bien étroite. — Il fût un temps où elle occupait un large espace pour s'ouvrir un beau passage — dans le golfe du Lion. Là se trouve cette terre inculte, — qu'on nomme la Crau, plaine ingrate et pour ainsi dire sans limites. — C'est l'antique cailloutage du triangle — formé par le delta du fleuve. Ce prodigieux entassement — de pierres est, dit-on, le champ de bataille, où Satan, vaincu par Saint Michel, eut la tête fracassée.

×

Un jour, des régions de l'aube, il vint un tel nuage — qui en un instant s'étendit de toutes parts sur la terre, — laissant tomber de ses flancs, averse sur averse, des torrents de pluie. La colère divine avait ouvert les écluses des cataractes du ciel, — pour châtier les humains. Pendant vingt jours il ne fit que pleuvoir — et vingt jours encore la pluie incessante, loin de s'apaiser, ne fit que croître en violence.

Du sommet des montagnes, avec un fracas épouvantable, — tombaient des masses d'eau, qui se précipitaient dans les ravins. — La plaine était submergée partout, et le Rhône s'élargissait, — à tel point que la mer semblait avoir fait refluer jusque-là ses eaux, — maîtresses et souveraines. Les animaux effrayés — hurlaient en fureur, escaladaient pêle-mêle — sur les points élevés, pour fuir la mort qui les menaçait. — Mais toujours l'eau montait, et les cadavres nombreux surnageaient à la surface.

Que faguè l'ome pauro ! L'ome tout espanta
S'encourriguè s'escoundre sus lóus mounts d'a coustat,
Embe lóus animaus agroupas dins las bouarnas.
Pas lou mendre escoutou. . Pamens feiroun de touarnas
Lou bèu tems e l'eissaure. Mai li-avió plus dengu
Dins la coumbo de Rouei : tous mouarts de l'endourible
Disem verai : Lamount n'en restavo un terrible,
En dessus de las eigas lou plus naut parvengu.

×

Lou Titan

Ero un titan, desenemi de Dlou,
Que se disió dins 'no lengo brutalò,
Grand rei jayant de bouchasso naclou.
Vouguè pouyà lou ciè daube uno eichalo
Facho de mounts acuchas sus de peuis,
Li-aventarei, si diguè, e peuis,
Picha au frant, Dlou prendró la deivalo.

Enchastelè l'Angello e lou Ventour,
Sus lou Veimount animei sus Glandasso,
E quand fuguè tout dre sus la nautour,
Diguè : li siou ! Oh ! li sias a ma plaço !
Espèro un pau, fei lou Mestre dóu fió,
E bròu ! un trounaire lou tió,
E dóu jayant ravouro la carcasso.

Et alors que devinrent les hommes ? Les infortunés, saisis de frayeur, — coururent se cacher sur les montagnes voisines, — avec les animaux entassés dans les cavernes. — Pas le moindre relâche de la pluie... Cependant à la fin, — le beau temps et le ciel serein revinrent ; mais il n'y avait plus personne — dans la vallée du Rhône : tous noyés dans le déluge. — Disons vrai : là-haut restait un homme redoutable — qui était parvenu au plus haut point, au-dessus de toutes les eaux.

×

Le Titan.

C'était un titan, ennemi de Dieu, — qui se disait, dans une langue brutale, — roi géant d'une nation sauvage. — Il voulut monter au ciel, avec une échelle — faite de monts entassés sur des puys. — J'y atteindrai, dit-il, et alors, — Dieu frappé au front sera précipité en bas.

Il accumule l'Angèle et le Ventoux — sur le Vémont et sur Glandasse. — Et quand il fut debout sur le sommet, — il dit : j'y suis. « Oh ! tu te crois à ma place, — dit le maître du tonnerre. Attends un peu, » — et crac ! la foudre éclate sur le géant, le tue en lui labourant le corps.

Espourissant fuguè lou brantamen
Vès lou mati, per las Aupas enteiras.
D'aquéu segroun li-aguè'n abòusamen
Un tau moulou de roachiés e de peiras
Que lou grand Rouei encaro coufle, espar,
Per lou païs s'anautè mai d'un quart,
En trepassant toutes las pibouleiras,

L'afar n'eis fa. Mai per aquéu roufian,
Si diguè Diou, fau pas que tout s'ablage.
Qu'eis que farei ? Couantro Rouei destafiant,
De vès l'Uba, mandarei un aurage,
Un ventaras que pourtaró l'eissu,
Pertout eïçai vounte l'eigo o creissu,
E qu'eibéuró tout aquóu gaboulhage.

Eis aqui mouart lou titan Gargantua,
Lou pitre ubert e la bolhasso voucido.
Que n'en farem, asteuiro que l'an tua ?
Un gròus boufet ; noun pas l'eisino qu'eido
La man dóu faure a fourjà lóus metais,
Mai lou boufet que vento lóus coutaus,
Larjo la biso e la Cisampo freido.

Terrible fut le coup, — au levant et à travers la chaîne des Alpes. — Le choc produisit un écroulement — et un tel entassement de pierres et de rochers, — que le grand Rhône, enflé et débordé — sur les campagnes, s'éleva quatre fois plus, — au-dessus des allées de peupliers.

Tout est fini. Mais à cause de ce scélérat, — dit Dieu, il ne faut pas que tout périsse. — Que ferai-je ? voici : Pour arrêter les ravages du Rhône — j'enverrai du nord un souffle de vent, — un grand vent capable de sécher le sol, — partout où les eaux sont stagnantes. — Et ainsi disparaîtra la boue des marécages.

Le voilà mort le titan Gargantua, — avec sa poitrine crevée et sa large bedaine vide. — Qu'en fera-t-on, maintenant qu'il est sans vie ? — Un énorme soufflet ; non pas l'instrument de travail qui aide — la main de l'ouvrier à forger les métaux, mais l'agent qui met l'air en mouvement, — souffle la bise et la *cisampe* glaciale.

Oh ! gramacis, aurasso dóu mistrau :
Eis toun alé qu'escampelè las bourras,
Qu'cissuchè tout e raduguè cha pau
E jusqu'enqueui, de fegoundas tempouras.
Sens ti per sur, n'auriem plus qu'a puri
Dedins la bloudo, auriem plus qu'a muri
En quauqueis jours, belèu en quaucas ouras.

Leissas siòulà, la Cisampo en gròus tems,
Segrounlant tout : roure, sause e piboulo ;
Sòlevant tout coumo palho de fems.
Et si de cops, la terro n'en tremoulo,
Pensas que Diou mando dins quele eifouart,
Per rejauchoun, la vió après la mouart,
E lou perdou qu'au ciè se despendoulo.

×

Eis tournà de vès l'aubo que cei venguè la gent,
Per repeplà la terro. Zou ! L'ome deligent
S'achampo en un cantou, s'assousto sous un bàrri,
Doùmèstio lou chava, e vóu l'apoundre au chàrri.
Zou ! lou bióu sous lou jougue, lavouro soun selhou ,
E lou sapi long-long deibalo de soun sèrre ;
S'enrazello tantóut, crasinant sous lou fèrre ;
Quilho tantóut sus l'eigo, servant de batelou.

Oh ! merci, à toi, puissance du mistral ! — C'est ton souffle qui dispersa les sombres nuages, — qui dessécha les terres inondées, et qui peu à peu, — ramena les temps favorables à la fécondité des champs. — Sans toi, assurément, nous n'aurions plus qu'à périr — noyés dans le marais, — oui périr — en quelques jours, et peut-être en quelques heures.

Laissez donc siffler la *cisampe* en gros temps ; — qu'elle secoue à son gré les chênes, les saules et les peupliers, — qu'elle soulève tout comme paille et fétu. — Et si parfois elle fait trembler le sol, — songez que l'effort de cet élément — est réjouissant, parce qu'il est le principe de la vie après la mort — et le souvenir du pardon descendu du ciel.

×

C'est encore des pays de l'Orient que vint ici une nouvelle race — pour repeupler la terre. Vite ! l'homme intelligent — se groupe en un lieu avec ses pareils, se met à l'abri derrière un rempart, — dompte le cheval, et l'attelle à un chariot. — Vite le bœuf attaché au joug, laboure son sillon — et le sapin élançé roule de la montagne ; — tantôt pour être mis en radeau, sous les coups de la hache retentissante ; tantôt pour servir d'embarcation et glisser sur les flots.

Mai de milo ans jilèran davans que touto vió
Bouliguèsse de nove, coumo en reire fasió ;
Lou mau proumé a vení, tardivamen s'assoulo.
Pamens veici sus Rouei lóus Fenicians en foulo.
Embe lours sisselandas e lours chavaus gafants,
Mouantoun de plens batèus d'afars de touto merço :
D'estan, de bla, de sau, d'estofas de la Perso ;
Pèr l'argent e la pacho soun courratiés brifants.

Tournamai tout s'eiboulho. *Geneva* dins soun lau,
Anello cristalino, dóu Rose ten la clau ;
Lugdunum lou cafiot s'amouro a triplo pouso ,
Levant, lubac, meijour e dedins l'or se crouso ;
De *Vienna* l'alebrojo, fau lauvà lou gouvèr,
L'engèni mai lou biai, qu'eimoudoun la valhenço
Valencia, bèu cairou, vount lou meijour coumenço,
Au cagnard se sourelho, l'estiou coumo l'ivèr.

Avenio farodeyo dedins soun verd aven ;
Fai l'eicharguet e guincho, per tout auro de ven,
Sus lou mou-pas de Rouei ; Bloucant la farandolo,
Arclate se vé qui vount fan la fourcolo,
Las ersas dóu grand fluve, deibringa dóus mareis,
Quelas noblas ciòutats, chascuno o sa courouno
De bourgs trevas de gens ; chascuno o sa bessouno,
Uno jóulho viloto, d'eilai dóu vivareis.

Plus de mille ans s'écoulèrent, avant que toute vie — se mit de nouveau en mouvement, comme autrefois. — Le mal prompt à venir, lentement s'apaise. — Cependant, voici venir sur le Rhône, les Phéniciens en foule, — avec leurs grandes barques et leurs chevaux de halage. — Les bateaux qu'ils montent sont pleins de toute espèce de marchandises : — l'étain, le blé, le sel et les étoffes de Perse. Pour l'argent et le trafic, ce sont des courtiers insatiables.

De nouveau, tout s'agite et s'élève : C'est *Geneva* sur son lac, — anneau cristallin qui tient la clé du Rhône. — C'est *Lugdunum*, le nourrisson dodu qui s'abreuve à une triple mamelle : — Levant, Nord et Midi, et qui se berce dans sa couche d'or. — C'est *Vienna* l'allobroge, dont il faut louer le gouvernement, — le génie et le naturel, stimulants des grandes œuvres. — C'est *Valencia*, charmant petit coin où le Midi commence — et où l'on promène au soleil, l'hiver comme l'été.

Avenio fait le beau, dans ses alluvions verdoyantes ; — il fait sentinelle par tous les vents du ciel, — et veille sur le mauvais passage du Rhône Bouclant la farandole, — *Arelate* s'élève à l'endroit où se forment les branches du grand fleuve, débarrassé de ses marécages. — Chacune de ces nobles cités est nantie d'une couronne — de bourgs peuplés ; — chacune possède une sœur jumelle, — jolie petite ville de l'autre côté, sur la rive vivaroise.

Mai qui donc poueiró saupre quele estouant secret
Qui nous diró vount èro lou misterious endré
D'aquelo vilo en l'èr que bien leun d'ouminavo
La plano e l'ous coutaus, vilo que s'apelavo
Aeria l'ufanouso. L'an visto a soun naut reng
Au ciè levant soun su. Mai un jour uno aurasso,
Un flèu tant l'afoundrè que n'en jai plus de traço ;
Ben tant qu'en aquesto ouro soun noum resto e...paren !

×

Aqu'eis belèu de couàmtis : Se dis qu'aus tems neblous,
Enfouma per'n'ideyo, Rouei quitè s'ous sablous.
Après t'avè beila tant d'eigo larjo e founto,
Si diguè a la mar, per ti sarió 'no hounto,
Aro si refusaveis, en mendre gramaci,
De me dubrì toun se, prèfat ren deficile,
Per anà man d'eilai veire moun fraire Nile,
Sus la ribo d'Africo, treis cents lègas d'eici. »

Garo dóu pas grand eigo, seito-te per mitan,
Davans Rose que passo, tout flame e bourboutant,
De l'ardour que li pren, de la joyo que gousto.
Anas d'eise batèus, e noun barin-barousto ;
De p'ou de lou deiroumpre de soun chami drechié.
E vous fiers revouluns de la sacro tempesto,
Esquichas vostre alé, p'èr leissà touto presto,
La drayo trounfarello d'aquéu rei passagié.

Mais qui donc pourra savoir cet étonnant secret ; — qui nous dira l'emplacement mystérieux — de cette ville antique, perchée dans les airs et dominant au loin — la plaine et les coteaux, et qui s'appelait Aeria, haute à perte de vue ? Placée à cette hauteur — elle dressait son front vers le ciel, mais un jour, une tempête terrible se déchaîna sur elle et la renversa de fond en comble ; à tel point qu'il n'en reste pas trace — et qu'aujourd'hui son nom seul a survécu. Néant !

×

Ceci est peut-être un conte : On dit qu'aux âges reculés, — le Rhône, poussé par une idée fixe, quitta un jour ses rives sablonneuses. — « Après t'avoir donné avec tant de largesse, dit-il, à la mer, mes eaux vastes et profondes, — ce serait une honte pour toi, — si maintenant tu me refusais, faible témoignage de reconnaissance, de m'ouvrir un passage dans ton sein, tâche nullement difficile, — afin d'aller de l'autre côté, voir mon confrère le Nil, — sur la rive africaine, à trois cents lieues d'ici. »

Tirez-vous de côté, grandes eaux ; ouvrez-vous par le milieu, — devant le Rhône qui passe, tout fier et bouillonnant — de l'ardeur qui l'anime et de la joie qu'il savoure. — Beaux navires, ralentissez votre course, mesurez vos évolutions, — de peur d'écarter le voyageur de son droit chemin. — Et vous fiers tourbillons de la maudite tempête, — réprimez vos efforts, pour laisser libre — la marche triomphale de ce roi en voyage.

N'en fuguè 'no brassado, n'i-aguè de bèus saluts,
Quante que lóus dous fluveis mesclèroun lours flots blus,
En jayo de prim-saut. Aurian di dous rious fraireis,
Que s'estant jamai vis, rejugnan lours douas maireis,
Per n'en faire plus qu'uno, regounflo de pleisi.
D'un rescouantre si dous tout lou païs d'Eigito,
Fuguè dins l'estrambord, coumo per la vesito
D'un rei que venió veire Faraoun soun vesi.

S'enseguè d'aquóu viage quaucaren de chatiou :
Dins l'eigo chaudinasso, sous un soulé d'estiou,
Lou saumoun se coueiguè, coumo en 'no peissouneiro
Virant sa bolho en l'èr. La troueito roubineiro
Plourè soun viei coumpaire, sens poueire s'assoulà ;
La sóufio e lou chabouat, lou lampre mai l'alanço,
N'en prenguèran lou dòu. Lou brouchet, outro chauso,
Devengu rei de Rose, poueiguè soulet trounfà.



Y eut-il des embrassades ! y eut-il de beaux saluts,
— au moment où les deux fleuves réunis mêlèrent
leurs flots bleus ! Quelle joie dans cette rencontre !
Vous eussiez dit fleuves frères — qui ne s'étant jamais
vus unissent leurs eaux dans le même lit, — ne font
plus qu'un seul cours gonflé par le plaisir. — Cette
entrevue si douce, causa dans toute l'Egypte — la plus
vive allégresse, autant que la visite — d'un roi voisin
au pharaon.

A la suite de ce voyage, il advint quelque chose de
fâcheux. — Dans l'eau plus que tiède, et sous un brû-
lant soleil d'été, — le saumon se cuisit, comme dans
une poissonnière, — et tourna le ventre en l'air. La
truite aux teintes roses — pleura son vieux compagnon,
sans pouvoir se consoler. — L'ablette et le chabot,
la lamproie et l'alause — en prirent le deuil. Mais
pour le brochet il n'en fut pas ainsi : — devenu le roi
du Rhône, il put triompher sans rival.



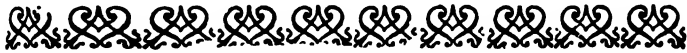


2^{mo} *Cantinello*

L'aubeto de la civilisaciou roumano e crestiano

Eis filho de la Grècio la reino de la mar,
Massilia lou port mestre dóu grand bachas amar.
Sóus galhouns van per vóu d'en Africo en Espagno,
Dóus gouleis de Gabès aus ports de la Sardagno.
Tir e l'Ucho dóu Tibre preparoun lours cuchous
De touto marchandíó, de touto traficango
Qu'empountioun sóus veissèus. Oh ! quanto benuranço
De veire que la Gaulo s'acivo a taus poussous !

Van eissí de la nèblo d'aqueulous tems proumiés,
De junchamen de raço, dóus pepleis eissamiés,
Fraireyant per cantou. Dejó n'èran plus rareis
Lóus omeis garo-eiçai, quand vivian lóus Cavareis.
Sus la ribo en defouaro, vesis dóu Tricastin,
Quand lóus Segalaunis mandavoun la cambeto
Eilai en Vivareis, tout en fasant courbeto
Aus valhens alebrogeis, e li heisant patin.



Chant II

L'aurore de la civilisation romaine et chrétienne



LA fille de la Grèce et la reine de la mer, — c'est *Massilia* le premier port du grand bassin salé. — Ses navires vont en nombre, de l'Afrique en Espagne, et du détroit de Gabès aux ports de la Sardaigne. — Tyr et Ostie préparent leurs cargaisons — de marchandises, pour la vente et les échanges. — Les vaisseaux en ont leur charge. Oh ! quelle bonne fortune — pour la Gaule, de pouvoir s'allaiter à de si puissantes mamelles !

Du milieu obscur de ces temps primitifs, on voit surgir — des groupements de races et des essaims de peuples nouveaux, — partagés en tribus de même origine. Déjà moins clairsemés — étaient les peuplades de nos régions, lorsque les Cavares étaient établis — sur la rive gauche du Rhône, voisins des Tricastins ; — lorsque les Ségalauni enjambaient le fleuve et s'étendaient en Vivarais, sous la dépendance des Allbroges qui les avaient subjugués.

Oh ! non, n'eis pas de dire, ce qu'o vis d'eigramas
Lou Rose çai en reire. De sòudards per ramas ;
De reissas de rouffians e de reis counquistaireis,
Brennus e Anibau, Cesar e tous sòus tuaireis.
Boudiou ! Jour de malastre, quand Rose roubeyè
Dóu sang dóus defensours de nasto independenço ;
Quand l'Allebrogio las ! e la gayo Prouvenço
E tout empèri libre malament se neyè !

Quint jafarè s'eiboulho, quand Anibau pareis,
Embe sa grand armeyo de sòudars sens pareis ?
Veyant sòus elefants a rando la bagueiro
Requidulà rachagnous, lou genera, toutcuïro,
Cujo de se retraire... Per Bal ! si dis, pas có !
E rede fai juntà : trau, bigoun e ridello ;
Rede mai per dessus, terro e fe li-escampello,
E gràcio a quello ingamo passèroun tout d'un cop.

Alengo-te viei fluve, dias-nòus la chamina
Dóus sòudards de Cartage sus ta ribo estouna ?
Saveis quant lour fauguè per pouyà vès Valenço,
E recoudeyà mai a l'entour de la Lenço,
Davans de fà trecoulo dóus mounts e dóus neiviés.
Tous quelóus elefants as dòupigu lóus veire
En trainasso sens fi, e n'as prou vegu cheire
Crebas, e lour cadabre puri sus tóus graviés.

Impossible d'énumérer tous les mauvais jours qu'a vus — le Rhône dans les siècles passés. Des nuées de soldats, — des hordes de pillards et des rois conquérants. — Brennus et Annibal, César et ses légions meurtrières. — Dieu bon ! jour de malheur, celui où les flots rougirent — du sang des défenseurs de notre indépendance ; lorsque l'Allobrogie, hélas ! et la douce Provence — virent sombrer leur liberté et celle des autres nations gauloises !

Quel bruit tumultueux sur le Rhône quand Annibal paraît sur ses bords — suivi d'une armée innombrable de soldats sans pareils au monde ! — Voyant que ses éléphants arrivés près de l'eau — se mettent à reculer en poussant des cris furieux, le général — est sur le point de battre en retraite ; il y songe. Non ! dit-il, par Belus, je ne reculerai pas ! — Et sur-le-champ il fait joindre ensemble des poutres, des solives et des claies. — Sans retard sur ce plancher d'une rive à l'autre, il fait répandre de la terre et de l'herbe. — Si bien que, grâce à ce stratagème, tous les éléphants passèrent sans difficulté.

Vieux fleuve prends la parole et dis-nous — quelle fut la marche de l'armée carthaginoise, sur les rives étonnées ! — Tu sais le temps qu'il lui fallut, pour monter jusqu'à Valence -- et obliquer ensuite aux alentours de la Lance, — avant de franchir les Alpes et leurs sommets glacés. — Tu as vu défilé devant toi ses éléphants nombreux — et dans leurs rangs, tu l'as vu aussi, beaucoup sont tombés — morts ; et leurs cadavres allèrent pourrir sur tes graviers.

Per la gent roudanencho, la passo d'Anniba
Eis vivo en souventanço. Sens parlà de coumbat,
Se remembro lou plan dès Banço, en ava Droumo
Que soun *camp*, tout ensems, e *Gamaliè* se noumo :
Mot que ven, à moun eime, de l'eibraï *gama*,
Ou *gamal*, lou chamèu. De lumellas d'espaso,
De pèças rouvilhas, ou nerzias per la braso,
De-feis se deissoustèroun, quand li fan l'eigrama.

Salut gent aebrojo, mestro de la mita
Dóu roudanen ribage, noblo gent qu'as jita
Un si veyant trelus, de la Gaulo meyano
Enjusco vès l'achamp de la cùrio roumano.
Gràcio a l'intelgencio de baileis prouvesis,
L'armeyo de Cesar saupiguè lou coustange
De sang e d'eifourçons, que foulhó, per fà change
D'un peple d'omeis libreis, en un d'omeis basis.

Sarió long lou racouànti, mai sarió larmeyous.
De retraire la lucho, lóus darriés badalhous
De nostro gent, junha per lou talhant dóu g'avi
Dins las mans destrangiés. Siès pas qui sens que n'avi
Legi la russo istòrio, dins un lióure inmourtau.
Pamens, au grat de Diou, d'aquele malinjuste
N'en sourtiguè un bouan : la drecho lei d'Auguste
Embe l'art bastisseire qu'avento un gràdou tau.

Pour les riverains du Rhône le passage d'Annibal — est resté vivant dans tous les souvenirs. On ne parle pas de ses batailles ; — mais on dit que le plateau de Bance, en aval de l'embouchure de la Drôme — porte le double nom de Camp d'Annibal et de *Gamaliel*. — Ce dernier mot, à mon avis, dérive de l'hébraïque *gama* — ou *gamal* qui signifie chameau. Des lames d'épée, — des objets métalliques couverts de rouille ou noircis par le feu — sont parfois exhumés de cet endroit par le soc de la charrue.

Salut à toi nation allobroge, maîtresse de la moitié — du rivage rhodanien, noble race qui as jeté — un si brillant éclat, du centre de la Gaule, — jusque dans l'assemblée du Sénat romain. — Grâce à l'intelligence de tes chefs si bien pourvus, l'armée de César apprit à ses dépens, ce qu'il fallait — de combats et de sang versé, pour faire passer un peuple d'hommes libres sous un joug oppresseur.

Le récit serait long et bien lamentable, — s'il fallait raconter — la lutte suprême et l'agonie de notre nation, conquise par la force du glaive, entre des mains étrangères. Vous n'êtes pas là — sans en avoir lu la déchirante histoire, dans un livre immortel. — Cependant, il faut le reconnaître, de cette grande iniquité, — la Providence divine fit sortir un bien ; les lois équitables d'Auguste, — et l'art de bâtir poussé à un degré tel,

Que Roumo viou encaro, dins tout noste Meijour,
Embe sas muralhassas, baneyant lour nierzour,
Assetas plot per plot. Veici la bello renjo
De mounumens famous : lou Cièri dès Aurenjo ;
Las jayantas arenas, e lou tiatre arlatens ;
E la Meisou Carra et lou bel amfithiatre
De Nimes. Tout acó belèu ben poueirió batre
Per lóus arts de la peiro la Roumo d'aqueis tems.

Tremudant soun espaso per l'ample et lou martè,
Chasco legioun roumano, sus lou sóu, se boutè
A tróuchà de chamis, ounour dóus enginaireis,
De vès Arle a Lioun, travès nosteis terraireis.
Eis aqui que passèroun sòudars amai sòudards,
E tant de precounsuls, per mestreyà la Gaulo,
Per faire de tout biais lou voueide e raso taulo,
En mescuchant sa lengo mai sóus dreis lóus plus chars.

Per èsse que mens libro, quasimen mouralha,
La Gaulo en dès prouvincias se veguè moursilha.
Mai, a l'estié d'acó, per sur la man roumano
En foundant la cióuta, fei 'no obro plus umano,
Uno obro d'apesanço, de dre, e d'en avant.
Se gourrà a soun grat, sens destourbe en soun caire ;
En mestre dins co-siou, coundurre soun araire,
Vaqui ben l'èro novo que marco un pas ennant.

Que Rome vit encore, à travers notre midi, — dans les hautes murailles, noircies par le temps, qu'on y rencontre, — assises sur d'énormes blocs de pierres. Voici la belle série — des monuments fameux : le cirque d'Orange, les colossales arènes et le théâtre d'Arles ; — ajoutez-y la maison carrée et le grand amphithéâtre — de Nîmes. Toutes ces constructions l'emportent peut-être, par leur belle architecture, sur celles qui subsistent encore à Rome.

Echangeant son épée contre la pioche et le marteau, — chaque légion romaine se mit — à percer des routes avec un art qui fait honneur aux ingénieurs de ce temps. Depuis Arles jusqu'à Lyon notre territoire — vit passer d'innombrables cohortes, — et des milliers de proconsuls, envoyés pour affermir la conquête — et faire le vide et table rase des institutions locales, — en méprisant notre langue et nos anciens droits les plus chers.

Pour être de moins en moins libre et muselée pour ainsi dire, — la Gaule fut partagée en dix provinces : Mais à part cette tyrannie, la puissance romaine, — en fondant la cité chez nous, accomplit, pour sûr, une œuvre d'humanité, d'apaisement, de raison et de progrès. — Se gouverner dans son municipes suivant son gré et loin de toute perturbation ; — conduire sa charrue en maître respecté, — voilà un fait qui marque une ère nouvelle et un pas vers la civilisation.

Mai fauto d'escrituro, mistèri quello vió
De Rose dóus vieis ageis? Ah! si quaucu pouvió
Furgà dins l'eigo a founs, dins touteis lóus recaireis,
Dassura trouvarió mai de milhanto affaireis :
D'arneis de touto meno, d'eisinas rouvilhas,
D'óutins d'aram foundu ; trouvarió de fermento,
De rouas de trapadou, e d'escliapas d'empento,
E belèu, fau vou creire, d'argent en massoulhas.

En defouaro de l'eigo, venès donc veire eiçai,
De l'art dóu batelage lou primeiroge eissai ;
Un sapi lounjaru, cura pèr uno eisseto,
A talhant de peirard. Oh! l'estrecho barqueto !
Si talamen estrecho, que dirian un bachas
Lógier e virarè coumo un crouvé d'aulagno.
Eis embe acó pamens, que naviguè sans cagno,
L'ome dóus proumiés ageis, lou ribeiran bouchas.

Oï, vé! Qu'eis acó! pauro! boudlou! 'no testo, un tros,
De bras, de pès, de chambas... Eis un mouart dins soun
Mai non, eis l'estatuó d'un meste de l'empèri, [cros ?
D'un rei deibourboula, Cesar couflan, arlèri,
Qu'un peple venjatife s'eis pleigu de neyà,
Fauto de l'espéuti dins sa malo persouno.
Lougntèms dins la cióuta, la coulèro gougouno ;
Mai tant un jour s'esquicho, que pouó plus s'enreyà.

Mais le silence de l'histoire écrite rend mystérieuse — la vie des populations anciennes baignées par le Rhône. Ah ! si quelqu'un pouvait — fouiller dans les profondeurs de l'eau, dans tous les recoins du fleuve, — à coup sûr, il en retirerait des milliers d'objets curieux : — des instruments de toute espèce, des engins couverts de rouille, — des outils d'airain ; il y découvrirait des pièces de fer, — des roues de chariot, des tronçons de gouvernail ; — et peut-être aussi, il faut le présumer, des trésors d'argent.

En effet, du sein des eaux, venez voir ce qu'on retire : — De l'art de la batellerie, voici le premier essai ; — un long sapin creusé à coup de hache de silex. Oh ! quelle étroite nacelle ! — si étroite qu'on la prendrait pour une auge à bétail, — batelet mince et prompt à tourner, comme une coquille de noisette. — Et cependant, c'est avec lui que naviguait sans relâche -- l'homme des premiers temps, le sauvage riverain du Rhône.

Oh ! voyez ! qu'est-ce donc cela ? grand Dieu ! une tête, un bras, — un tronc, des pieds, des jambes... Est-ce un mort dans sa fosse ? — mais non : c'est la statue brisée d'un maître de l'empire, — d'un roi débauché, d'un César ivrogne ou imbécile ; — qu'un peuple vengeur s'est plu à jeter à l'eau. — Ne pouvant assouvir sa juste colère sur la personne même de l'infâme, longtemps la cité a exhalé son ressentiment par des murmures ; — mais un jour, à force d'être comprimée, la haine du peuple finit par éclater.

Veici que mai eiglayo ! L'idóulo de Bacu
E dóu rei de l'oulimpo ; l'eimage de quaucu.
Que semblo dounà d'èr a-n-aquelo piúcello,
Que li disoun Venus, la garso dansarello.
Vai-vai ! o brave peple, dins toun sóule de couar,
As fa 'no obro de ben, en cabussant per terro
Quelo rama de dious, dóu pè d'estau vount èro,
Souleis, lóus payans d'aro poueirán te dounà touart.

×

O Rouei, chami que marchó ! Sias prèfachié de Diou :
Tóus batèus soun 'no eisino de civilisaciou ;
E tas bojas de bla charrountoun la semenço,
Que s'envai graneyà per tout caire en Prouvenço.
Eis ti qu'as du la seyo, mai l'or que trelusi ;
L'òutin de tout mestié, l'engin de touto meno,
Veyàs de rechauchou, per amerma la peno,
E dins l'obro de l'ome, fà gueissà lou pleisi.

Dóus pepleis de ta ribo, sias lou baile bounias,
Que tant bien lóus bayoule's, dounant a cha pugas,
Noun souquamen de pan, mai lou civau de l'amo ;
Noun souquamen d'argent, mai la scienco flamo,
Que ven de l'Eivangèli, adus per lou crestian,
Gràcio a tóus mariniés l'ideyo sauvarello
Sè ta drayo tout dre, e dins pau s'escampello,
Per faire un nove mounde, dóu viei mounde payan.

Voici une plus grande surprise : l'idole de Bacchus, — celle du roi de l'Olympe ; l'image de quelqu'un — qui ressemble, par sa physionomie, à cette jeune fille — qu'on appelle Vénus, la danseuse impudique — Bravo ! à toi, peuple honnête ; dans ton indignation, — tu as fait une œuvre de bien, en jetant à bas, — cette tourbe de dieux, trônant sur leur piédestal. — Seuls, les païens d'aujourd'hui pourront condamner ta conduite.

×

O Rhône ! chemin qui marche ! tu es en vérité le travailleur de Dieu. — Tes bateaux sont l'instrument de la civilisation ; — tes sacs de blé transportent la semence qui fait lever les moissons en tous les pays du midi. — C'est toi qui apportes les tissus de soie et l'or étincelant ; — l'outil de tout métier et l'engin de toute industrie ; — moyens précieux pour adoucir la peine de l'ouvrier et accroître sa part de plaisir.

Des peuples de ta rive, tu es le bienfaisant nourricier. — Tu pourvois généreusement à leurs besoins, et tu leur donnes avec largesse, — non seulement le pain, mais encore l'aliment de l'âme ; — non seulement de l'argent, mais aussi le flambeau de la science — qui vient de l'Évangile apporté par les disciples du Christ. — Grâce à tes marinières, l'idée du salut rédempteur — s'avance sur tes flots en droite ligne, et puis peu à peu se répand au loin ; — pour transformer le vieux monde païen en un monde tout nouveau.

×

Eh ! ben l'as vis moun Rose, faguè Diou a Cifer
Acó n'eis un bèu fluve, per adire d'espert,
Un benfat de moun couar ? L'as vis sa rayo immenso,
Sas vilas mai sòus bourgs, que ren de ren deigenço.
— Voué ! l'ai vegüó quello obro, rebequè l'Aversié :
Mai l'ome roudanen, pasta dins la superbo,
Se soucito de vous pas mai que d'uno asperbo,
E de lonjo, ma finta, per mi fai cheitivé.

Eis verai qu'au ribage grouvavoun farganas,
Messounjo, malinjuste, femourgié d'omenas.
Lèvo-te dous país, semoun tòus bras vès l'aubo
Dount te vendró per sur, melhour que touto raubo,
Lou remèdi de l'amo, dessus lóus gours prefouarts
De toun Rose beneit ; car per Meyo-terrano
L'eivangèli te ven dedins uno tartano,
Counducho per Lazàri, jita sus nosteis bouards.

Sus uno ratamalo sens velo, sens auban
Venguèroun prene làti, vount Rouei fai soun toumbant
En quele endré sacra, que li disoun Las Santas.
Li-èroun per lou mens sieis : tres omeis, treis veyantas,
Que la mar en malicio devió lóus perì tous,
Coumo voulhan lóus juis. Mai la mar fuguè bravo,
Plan-plan se releimè e vóuguè se fà siavo,
Per pausà sus la ribo lóus naufragiés crentous.

— « Hé bien ! as-tu vu mon Rhône, dit Dieu à Lucifer. — C'est un beau fleuve, au dire des gens connaisseurs. — C'est un bienfait de mon amour pour les hommes ? As-tu remarqué l'énorme masse de ses eaux ; — les villes et les bourgs qu'il baigne et qu'il embellit superbement ? » — « Oui, répondit Satan, j'ai vu cette œuvre de vos mains, — mais j'ai constaté aussi que l'homme rhodanien, pétri d'orgueil — ne se soucie de vous pas plus que d'une nêfle ; — tandis que pour moi, en vérité, il se laisse aller au désordre depuis longtemps. »

En effet, sur le rivage, le vice était croupissant ; — le mensonge et l'injustice foisonnaient avec les hommes corrompus. — Lève-toi doux pays, ouvre tes bras vers l'aube, — d'où te viendra, pour sûr, meilleur que toute richesse, — le remède à ton âme ; il te viendra sur les flots profonds — de ton fleuve bien aimé ; car c'est par la Méditerranée, — que l'Évangile te sera envoyé sur une tartane — conduite par Lazare et jeté sur nos côtes maritimes.

Sur une vieille barque sans voile ni cordages, — ils vinrent aborder à l'embouchure du Rhône, — à l'endroit sacré qu'on appelle *Les Saintes*. — Ils étaient six au moins ; trois hommes et trois voyantes, — que la mer en courroux devait tous engloutir — comme les juifs le voulaient. Mais la mer fut bonne pour eux. — Doucement elle s'apaisa et se fit calme, — afin de déposer sur le rivage les naufragés saisis de crainte.

Lou brud d'aquelo anoucio, de lauro en lauro anè
Jusqu'eilamont de biso ; loungetems se li-bounè,
Oh ! mi lóus ai vegus, fasió patrour Caliste,
Lóus ai vis alengà lou peple, au noum dóu Criste,
Lou Diou crucia per l'ome L'estounanto veyá !
Disió'n autré, lóus díous de noste sang braminoun,
E tous amoun lóus couars qu'au lignié se carcinoun ;
Mai lou sang d'ele sauvo d'uno soulo raya.

Eis Jesus que li disoun. Dedins un tè badié
O vóugu neisse paure ; mendre fi de roudié,
O vióupigu trento ans, plenat de sas mans rufas
Lóus rais, embe la suour rigoulant de sas ufas ;
En benfasent sus terro passè touto sa vió,
Mai lóus jusióus lan tua... Per mi, dis quéu, ma mió,
Lou bèu que bèu, la flour, eis sa maire Mario,
La maire vierginello que la Gaulo atendió.

Se dis que la Judeyo, de las mans de sant Jan,
Recéupè sas batisas, dins l'eigo dóu Jourdan.
Se cré tamben que Rouei, par un vrai mistèri,
Embe sós gours, fuguè lou proumié batistèri
Dós pepleis de la Gaulo. Perensi sant Crescens,
L'angèli dós Viannès ; perensi sant Trufème,
En Arle apoustouli, bateyèran de mème
Dedins Rose, tant d'omeis counvertis e counsens.

La nouvelle fit du bruit et de bouche en bouche elle parvint au loin dans les régions du nord, où elle resta longtemps mystérieuse. — Ces étrangers, disait le patron Callixte, mais moi je les ai vus — haranguer le peuple au nom du Christ, — ce Dieu qui est mort pour l'homme sur une croix. — Chose étonnante ! disait un autre batelier, les dieux que nous avons sont altérés de notre sang, — tous aiment à voir brûler les corps sur des bûchers, — tandis que le Christ, lui, nous sauve tous par l'effusion de son sang.

On l'appelle Jésus. Dans une étable sans portes — il a voulu naître pauvrement ; humble fils de charron — il a vécu trente années, façonnant de ses mains calleuses — les rais trempés de la sueur de son front. — Il a passé toute sa vie sur terre à faire le bien. — Mais les juifs l'ont mis à mort... Pour moi disait un troisième — le plus beau de tout, la fleur merveilleuse c'est Marie sa mère, cette Vierge féconde que la Gaule attendait.

On dit que la Judée, par les mains de S. Jean Baptiste — reçut le baptême dans les eaux du Jourdain — La légende rapporte aussi que le Rhône, par une disposition mystérieuse, — fournit son onde pour être le premier baptistère — des peuples de la Gaule. C'est ainsi que S. Crescent, l'ange des Viennois, et que S. Trophime, l'apôtre d'Arles, baptisèrent — sur les rives du fleuve, tant d'hommes, librement amenés à la foi chrétienne.

Oh Díou me sié mi, pauro ! Qunt moustre, qunt dra-
Espauris e deigasto l'entour de Tarascoun ! [goun,
Ve-lo qu'engoulo tout, quello bèstio dóu dièble
Lóus omeis lóus agnèus e lou fouart e lou dèble.
Oh ! vène quauco santo per sauvà la ciùta !...
Uno vierjo venguè, Marto de Madeleno,
Que d'un touarse de man e daube un noud de treno,
Estranlhè la Tarasco, tout lou mounde espanta.

Aus flans de Santo Baumo, per trasso de chami,
Anè la Penitento plourà trento ans l'ami
De soun couar douloueirous, Prouvenço o souventanço
De que fei Massemin embe sa predicanço,
Sóus juneis, sas preyeiras, per la gràcio eimouda :
Lóus paureis sens visous dóu-cop lóus fasió veire ;
Lóus maucreyants durzis, lóus amenavo a creire,
E qui saup quant près d'ele, trouvèroun la sanda !

×

« Disès-me, vouyajaire, vount anas d'aquéu pas ?
Se vé sus vasto vialho, si co m'agouro pas,
Que siès anequeli. » — « Vrai, la pòusso blanchó
Que cuèbre moun caban, lou treinà de ma piancho,
E la suour que rigoulo dessus moun frant bròusi,
Disoun qu'ai prou trima. Mai ma trato s'abeno,
E de moun eichavè, vòu deinouà la centeno,
Vès la gent tricastiño, vount vòu trempe e blesi. »

O ciel ! Que Dieu nous protège ! Quel monstre, quel dragon — épouvante et ravage Tarascon et ses alentours ? — Voyez comme elle dévore tout, cette bête sortie de l'enfer, — et les hommes et les agneaux et les forts et les faibles. — Oh ! vienne quelque sainte pour sauver la cité ! — Et voilà qu'une Vierge vint ! Marthe sœur de Madeleine, — qui d'un tour de main, avec un nœud de lacet, — étrangla la Tarasque, au grand étonnement de tous.

Par des chemins affreux, sur les flancs de la Sainte Baume, — la pénitente de l'évangile alla pleurer pendant trente ans, l'ami — de son cœur navré. La Provence se souvient — des grâces obtenues par les prédications de S. Maximin, — par ses jeûnes et ses prières. — Les aveugles, il les guérissait soudainement ; — les incrédules endurcis, il les convertissait à la foi ; — et qui sait combien de malades trouvèrent près de lui la santé du corps ?

×

— « Voyageur, dis-moi, où vas-tu de ce pas ? On voit sur ton visage, si les apparences ne sont pas trompeuses, — que tu es anéanti par la fatigue. » —
« C'est vrai, la poussière blanche — qui couvre mon manteau, l'accent plaintif de ma voix, — et la sueur qui ruisselle de mon front bronzé, — tout cela dit assez que ma course a été longue ; mais elle touche à son terme ; — et la centaine de mon écheveau va se dénouer — juste chez les Tricastins, où je vais arriver trempé, exténué ».

« S'enten a vosto barjo que siès ben d'alugna :
Mai que çai venès mòure ? » — « Veici : sens gespigna,
La causo e lou couman que m'adus au terraire :
Siou dóu pais jusiòu, e lon Criste Sauvaire
A mi, renous avegle, me rendè lóus dous eui ;
E d'ecó siou *Restit*. Manda coumo Lazare,
Au mounde meijournau, que lou Segnour m'apare,
Venou de l'Evangèli prechà la pas enqueui. »

Restit, proumier avesque dóu cantou tricastin,
Entroupelè soun peple, galouas mai que latin.
Li-ensegnè lou viòulet de l'eterne parage,
E faguè taus miracieis que s'en membro a nostre age.
Dempeuis, dessus sa tumbo, venguèroun lóus calus,
Lóus chouarlheis, lóus guinchous, lóus preis de cataracho,
E s'enfuroun garis dóu roueit ou de la tacho,
E per surcreis, veguèroun au ciè lou grand tralus.

Oh ! s'en souvento Rose d'avè vis en bandè,
De gents de touto meno, se meirant en batè,
Per 'nà vès Sant Restit recliamà vuyo cliaro,
E peuis benahuras, coumo reis de Navarro,
S'entournà pleis de joyo. Mai si s'oubliarió
Lou jour tant agrafs, qu'uno aveglo piòucello
Counducho per la man, veguè chaire la tèlo
Que tenió dins la nèblo sós visous per la vió ?

— « L'accent de ton langage laisse entendre que tu viens d'un pays très éloigné ; — mais enfin que viens-tu faire ici ? » — « Voici, sans discussion, le motif et l'occasion qui m'amènent en ces parages. — Je suis du pays de la Judée et le Christ Sauveur du monde m'ayant rencontré, moi pauvre aveugle, me rendit mes deux yeux, — et c'est pour cela que je m'appelle Restitut. Envoyé avec Lazare — vers le midi des Gaules, je viens, avec l'aide du Seigneur, prêcher aujourd'hui la paix de l'Évangile. »

Saint Restitut, premier évêque de la cité tricastine — parvint à y réunir un troupeau fidèle, moins latin que gaulois. — Il lui enseigna le sentier qui mène à l'éternel séjour. — Il fit de si grands miracles qu'on en parle encore aujourd'hui. — Après sa mort, on vit accourir à son tombeau, les myopes — les loucheux, les strabites et tous ceux atteints de la cataracte. — Ils s'en retournèrent guéris de leurs rougeurs et même de la cécité complète ; — et par surcroît de bonheur, ils obtinrent la grâce de voir les splendeurs célestes.

Le Rhône a bon souvenir d'avoir vu — passer en bateau, des quantités de gens malades des yeux, avec un bandeau autour du front. — Ils allaient demander à S. Restitut le bienfait de la vue claire ; — et puis au comble de leurs vœux, ils s'en retournaient pleins de joie — et plus heureux que les rois de Navarre. — Qui donc pourrait oublier — le jour béni où une jeune fille aveugle, — conduite par la main au tombeau du saint, vit tomber le voile épais, — qui recouvrait ses prunelles condamnées pour toujours à la nuit sombre ?

×

Lioun cióuta dóu Criste, gleiso de sant Pouthin,
Avió de long dóu Rose, d'omeis per fà butin,
Lou butin de la fé qu'achampo l'Eivangèli.
Vès Valenço mandè lóus treis messagiés Fèli,
Fourtunat embe Achile, per li plantà la crous.
Abras d'amour de Diou, lour parùlo eiboulhanto
Fai neisse un troupelou de tout-eichas cinquanto,
Que maugrat tous lóus chapleis, devenguè mai nombrous.

D'asart, un jour, lou Rose dubriguè soun grand se,
Per jità de sa maire, sus lou charneve se,
Treis cops a cha treis cops, un benurous cadabre,
Lou couars d'un sant marti, tant blanc coumo de mabre.
Un Precounsul de Roumo, basta sus un charriòu,
Fasió tuà lou crestians e lóus descapitavo,
Au talhant dóu gouyard ; peui dins Rouei lóus jítavo ;
E fuguè l'un d'aquelóus, lou Diacre sant Andióu.

Orro fuguè la lucho dóu ben couantro lou mau,
Sus la ribo dóu Rose, tant a l'adré qu'en aut.
Per lou champ batalhé, n'en soubro gis de restas,
Ni de bàrris deirouts, ni de tros d'aubarestas :
Quamben, lou Criste règno : lou dardai de soun noum
Trelusis, en creissant l'eibalans de l'entrinco ;
E soun amour valhent avento vount assinco ;
Qui que sié que couantro ele, bandisse gounfanoun.



Lyon la cité du Christ, l'église de St-Pothin — avait envoyé le long du Rhône des ouvriers apostoliques, pour faire la conquête des âmes, — qui sont comme le butin de la foi. — Trois de ces divins messagers descendirent à Valence ; c'était Félix, — Fortunat et Achilée ; ils allaient y planter la croix. — Enflammés d'amour de Dieu, leur parole entraînante — fit naître un petit troupeau d'une cinquantaine de fidèles, — qui devint plus nombreux, en dépit de tous les massacres.

Un jour par hasard, le Rhône ouvrit son large sein, — pour jeter au dehors sur le gravier desséché, — trois fois de suite, le cadavre d'un bienheureux, — le corps d'un saint martyr, de blancheur marmoréenne. — Un Proconsul venu de Rome, monté sur son char, — faisait mettre à mort les chrétiens, leur tranchait la tête — et les jetait au Rhône. — L'un d'eux fut le Diacre Saint Andéol.

La lutte entre le bien et le mal fut horrible, — sur les bords de notre fleuve, tant au midi qu'au nord ; — mais le champ de bataille n'en conserve point de traces. — On n'y découvre ni remparts mutilés, ni tronçons d'arbalètes ; rien. — Et cependant le Christ règne et le rayonnement de son nom — brille au loin, et l'attraction qu'il exerce sur le monde s'accroît de plus en plus, — en gagnant à lui tous ceux que son ardent amour recherche — quel que soit celui qui lève l'étendard de la révolte.

×

Li-aguè prou triboullisse, dins quèu reire age escur
Entre las gens de Rose, quand venguè lou tems dur,
L'eifrounsèu sens paré de la cheuito de Roumo
Sus quelóus tèms neblous li-o pau d'escrits de ploumo ;
Pamens dins talo tubo, se vé lóus Bourgignouns
Que chaploun lóus Roumans ; se vé la naclou franco
Que mestreyo a soun tour, une gambio baranco,
Lou paure empèri d'Arle, que fei fió de pignouns.

Aqui mai tróupisèroun lóus Tèichous dès l'uba,
Per embrisà l'Empèri, cheuits coumo uno eilaba.
Fuguè lour courridóu, lou Rose embe sa coumbo,
E soun terraire au long, fuguè 'no immenso toumbo,
Per l'Alen e lou Cimbre, lou Vandale e lou Hun
S'èran pancà sarras, las playas e las crenas,
Quante lóus Sarrasis, peyurèroun las penas,
En çai chayant en chourmo, coumo un croï revoulun.

Eiretiés de l'empèri, lóus princeis alemans
Eroun trop leun de Rose, per tene sous lours mans
Prouvenço e Daufinat. D'un dre de mestreyanço
Se tengueroun countents, e leissèroun en Franço
Lóus segnours, lóus avesqueis gournà tout a leur grat,
Eis dempeuis que se dis : eis d'eïçai qu'eis l'empèri,
E *reyaume*, d'eïlai ; cri famous, seculèri
Que lóus marimiés bramoun quand trèvoum la countra.



Des troubles fréquents éclatèrent, à cette époque reculée, — au milieu des provinces riveraines, lorsqu'arriva le lamentable effondrement de Rome. — L'histoire nous a transmis peu de chose sur ce sujet enveloppé d'obscurités. — Toutefois, à travers ses nuages, on distingue la victoire sanglante des Bourguignons sur les Romains; — on voit la nation franque subjuguée à son tour ce royaume chancelant, — le pauvre empire d'Arles qui n'eut qu'une durée éphémère.

De leur côté les Tudesques du Septentrion foulèrent le sol rhodanien, — tombant comme une avalanche sur l'empire pour le mettre en pièces. — La longue vallée du fleuve fut en quelque sorte leur champ de courses, — et son vaste territoire comme un immense cimetière, — pour l'Alain, le Cimbre, le Vandale et le Hun. — Les plaies et les meurtrissures du pays n'étaient pas encore cicatrisées, — lorsque les Sarrasins vinrent aggraver le mal, — en fondant en masses sur la contrée, semblables à un violent tourbillon.

Les souverains d'Allemagne, héritiers de la puissance romaine, — étaient trop éloignés du Rhône, pour contenir sous leur pouvoir — la Provence et le Dauphiné. — D'un simple droit d'hommage — ils se contentèrent, en laissant en France, les seigneurs et les évêques gouverner chez eux en liberté. — C'est de ce temps que viennent les expressions : empire, à droite, — règne à gauche, cri fameux et séculaire — que les mariniers profèrent encore en suivant le cours du fleuve.

×

Un pau de mai anavoun Prouvenço e Lengua d'o,
Per guerro sarrasino, deveni lou bardot
Dóu màurou maucreyant. Lou sang rayè dins Rose,
En cent agrabounas, jusqu'a 'n estre tout rose,
Dès Avignoun a-n-Arle ; pais vaste, ablaja.
Tout-en-un-cop se dis que mouanto sus Valenço
La chourmo dóus payans, samenant la vioulenco,
Buscliant. ròubant soun sòule, sens mancà 'no bourja.

Soun de milo e de milo ; mai vous valentinens ?
Tout-eïcha vasto armeyo pouó fà lóus garnimens
Dóus barris, dóus pourtaus, de l'èspio e de las toureïs !
Oh ! ma pauro cióuta vès qunte dangié courreis !
Lóus omeis s'eibravajoun, gespignant e badant
Quand faudrió petassà lóus pertus e las frachas,
Coutà lóus pousterlous, acuchà las empachas
E fà radoube rede de tout en abundant.

Dóu-tems rejisclo un cicle... Las fennas, lóus drouleïs,
E la gent du vielhenge, courroun pertout, fouleïs.
Dirian d'un brus au sòu, las pougentas abelhas.
Zòu ! la gleïso s'emplis e plouroun las perpelhas ;
E touteïs, las man junchas, si disian, a l'autar,
Ajuas-nòus, ajuas-nòus, piòucello santo Gallo
Paras nostras pareïs, d'abor que jamai calo
Vostro man si beneito, tout-jour presto a ben far.

×

Peu s'en fallut que la Provence et le Languedoc — ne tombassent sous le joug des Sarrasins vainqueurs, des Maures mécréants. Le sang coula dans le Rhône, — en maintes batailles meurtrières, au point d'en rougir les flots. — Entre Avignon et Arles, la vaste plaine fut toute ravagée. — Mais voici que tout à coup le bruit court — que la horde des païens — marche sur Valence, semant partout le carnage, — l'incendie et la rapine, n'épargnant aucune bourgade dans sa fureur.

Eux sont des milliers et des milliers ; mais vous habitants de Valence, — c'est à peine si votre armée suffit à garnir de troupes — les remparts, les portes, les tours et le poste des sentinelles ! Oh ! ma pauvre cité, — quel terrible danger pour toi en ce moment ! — Hé ! voyez : les assiégés, sous le coup de la frayeur, — poussent des cris et se disputent entr'eux — lorsqu'il faudrait maçonner les crevasses et les brèches des murailles, — bloquer les poternes, entasser les barricades ; — en un mot, remettre tout promptement en état de défense.

Un cri de douleur a retenti. Les femmes, les enfants — et les vieillards, se répandent de toute part, comme des insensés. — Vous eussiez dit une ruche renversée par terre, un essaim d'abeilles furieuses — Vite l'église se remplit ; les larmes coulent des yeux — et tout le peuple joignant les mains devant l'autel, s'écrie : — Au secours, au secours, ô vierge sainte Galle ! — Venez défendre nos murs, puisque jamais votre main bénie ne sus nous refuser une grâce, — puisqu'elle fut toujours prête à bien faire.

Déjé soun qui. Lou sèti que-mai se restrichis
A l'entour de la vilo. Beniou se recourchis
L'espèr d'estre sauva, per 'no armeyo ajuarello,
Venant d'en quaucalió. Lóus assauts fan seguello ;
De traus durtoun per testo ; dóu tems que lou peirié
Fasant coua-lèvo en l'èr, mando rochas enteiras
E burlous au rampar. Aí ! de brèchas badeiras
Van dubrì lou passage, si Diou n'eis pas darrié !

Li-èro dins la persouno de sa sirgo, nouma
Gallo la vierginello, la santo ben ama.
Presto a l'aflat divin, au peple que li bramo,
La fe au couar, s'envai, brasseyant l'auriflamo,
Aluvà la valhenço, dóu peple e dóu soudar,
D'acó lóus valencians feiroun talo prouado,
Que tous lous sarrasins landeroun 'n deibandado,
E d'acó, santo Gallo prevenguè Jano d'Arc.



Déjà la ville est cernée. Le cercle des ennemis se retrécit de plus en plus, en même temps que se perd — l'espoir d'être sauvé par une armée de secours, — venant de quelque part. — Les assauts se suivent sans interruption, — les béliers frappent à coups redoublés, pendant que les machines, — faisant bascule, lancent en l'air des roches entières — et des blocs arrondis contre la muraille. Aïe ! voilà des brèches béantes — qui vont livrer passage aux Sarrasins, si Dieu n'est pas derrière pour défendre la cité.

En effet, Dieu était présent dans la personne de sa servante appelée — Galle la vierge du Seigneur, la sainte bien-aimée. — Prête, au souffle divin, à secourir le peuple qui l'invoque à grands cris, — elle s'avance, animée par la foi et brandissant l'étendard. — Sa vue enflamme le courage du peuple et des soldats ; — si bien que tous se battirent avec une telle vaillance, — que les Sarrasins s'enfuirent en débandade. — Et voilà comment sainte Galle fut l'ange précurseur de Jeanne d'Arc.



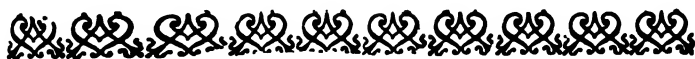


3^{mo} *Cantinello*

L'Age-meyan

L'obro la mai penablo, lou trava soubruman,
Eis de jugne las ribas per se beilà la man ;
Que sièche embe de traus, que sièche embe de peiro.
Plantà de piloutins de dous en dous per teiro,
A rudeis cops de masso, de chasque las ensi ;
Apoundre de radèus, sus lou mitan que resto
Voueide, vaqui l'afar qu'adrechamen apresto.
La man d'un peple quasi de tout desproveusi.

Se vé encà lou mourre d'aquelóus piloutins,
Dins la sesou eissucho, la groubo dóus sapins
Qu'an belèu dous milo ans. Fau qu'avoun 'gu 'no suco
Coumo fèrre durzió, estant que tout lóus ruco
Dins l'irgage de Rose, sens n'en sufri panlou.
Eis l'immourtalita per l'aubre a peresino,
E lou roure sinous. Oh ! disès, quanto eisino,
Quelo que ven dóu roure, l'aubre que ven de Diou !



Chant III

Le Moyen-âge.

L'œuvre la plus pénible, le travail surhumain — est de joindre les deux rives du fleuve par un pont ; — que l'ouvrage soit construit en charpente, ou qu'il soit bâti en pierres. — Enfoncer des pilotis, deux par deux et en série, — à coups de massue, et de chaque côté pareillement ; — établir un radeau sur le milieu — resté vide, tel est le travail que parvient à exécuter — la main habile d'un peuple, presque dépourvu de tous moyens.

Aujourd'hui encore, se voient les moignons de ces poutres, — plantées dans le lit du Rhône, pendant la saison des basses eaux, avec des troncs de sapin — qui ont peut-être deux mille ans. — Il faut qu'ils aient la tête — dure comme du fer, pour que sous tant de chocs, — au milieu des flots, ils n'aient pas été entamés. — C'est l'immortalité pour l'arbre à résine, — et pour le chêne noueux. Oh ! dites donc, quel solide ouvrage, — celui qui est fourni par le chêne, l'arbre qui vient de Dieu !

×

Lou Roure

Sus la ribo d'un brouas, au mitan d'une coumbo,
Un viage, un tros d'alhan s'embloudè dins lou sòu.
Coumo un cadabre mouart puriguè dins sa toumbo ;
Mai coumo un gran de bla se deissourterè tòut.

N'èro sus l'emproumié qu'uno marrió verzello,
Un rabuja de ren. Mai quand aguè creissu
Soun piege s'estirè ; sa testo foulharello
Trepasant lous pibous, anautavo soun su.

Disoun que passa-tems, eis 'qui que s'assoustavoun
Lous Drudeis de la Gaulo, en adourant lour Diou,
Sous lou roure sacra ; disoun que li charchavoun
Lou vestigue maür, dins un riche foueidlou.

De Drudeis n'i-o plus gis ; lou roure viou encaro.
Ramu sus soun peirou, escampa de tout las,
Sièr d'escoundóu la neut, a l'òucé que s'aparo,
A mai de calabèr, au pastre quand eis las.

Mai pechaire ! cicaïns, dre-que souano vastro ouro,
Fau murè ; eis escri. Paure dins soun redu,
Rei que nado dins l'or e qu'au pleisi s'amouro,
La dalho dóu destin déu respetà dengü.

×

Le Chêne.

Sur le bord d'un talus, au milieu d'une vallée, — un jour, un chicot de gland s'enfonça dans le sol boueux. — Comme un cadavre mort, — il pourrit dans sa tombe ; — mais comme le grain de blé, il ne tarda pas à ressusciter.

Il n'était d'abord qu'un mince rejeton, — un méchant buisson rabougri ; — mais quand la sève eut poussé, — son pied s'allongea, et son feuillage touffu — élevait son front bien au-dessus des grands peupliers.

On raconte qu'aux temps anciens, — c'est là que venaient s'abriter les Druides, — pour adorer leur Dieu, sous le chêne sacré. — C'est là aussi qu'ils recherchaient — le gui, prêt à être recueilli dans un linge précieux.

Les Druides ont disparu ; — mais le chêne subsiste encore. — Chargé de rameaux, — son pied étend au large sa frondaison. — La nuit, il fournit une cachette sûre à l'oiseau qui a besoin de se défendre, et le jour un abri au pâtre harassé de fatigue.

Mais hélas ! ici-bas, aussitôt que votre heure sonne, — il faut mourir, c'est écrit. — Pauvre dans son réduit, — roi qui nage dans l'or et qui s'enivre à la coupe des plaisirs, — pour tous, la faux du destin est inexorable.

L'aubre li petaró ; cheiró coumo uno toure.
Vint-o-cinq rabeiròus arrapoun lou fessou ;
Lou pau-ferre e l'esterpo entamenoun lou roure ;
D'aqui, d'eilai, de dre, de bigouard, per dessout.

Picho que picharas, Zang ! l'achou. Zòu ! la rasso.
Velou que se branlusso, e crasino e se touar.
Ardi ! mai travalhòus ! Encaro un cop de masso.
Baus ! lou vaqui per terro, estendu coumo un mouart.

Oh ! qunte abòusamen ! Tè, ourquelhous aviso,
Dins soun cros mourtuè, lou rei descourouna.
Vaqui vount toumbaras embe ta meichantiso,
Quand Diou te gararó lou ben que t'o douna.

Aro qu'eis d'abouchous, sannouso e repitanto,
La vitimo cha-pau s'eigabello au machié.
L'aubre gеме que-mai ; lou cougnet se li planto,
E tout grouboun qu'eis san, s'aplacho sens estié.

E quand saró chaba l'oubrage que coummenço,
Que faran d'aquéu trau e de tant d'estelous,
De pertias mai de plots ? D'aquelo preso immenso,
Qui se capitaró de n'avè lóus moulous ?

L'arbre sera frappé ; — il tombera comme une vieille tour. — Vingt-cinq travailleurs saisissent la pioche, le pic et la besaigüe ; — ils entament le chêne, — d'ici, de là, à droite, en travers, par dessous.

Frappez à coups redoublés. — En avant la hache et la scie ! Le voilà qui chancelle, — craque et se tord. Ouvriers, cognez plus fortement ! — encore un coup de massue. Patatras ! -- le voyez-vous étendu par terre comme un mort.

Oh ! quel écroulement ! Tiens, orgueilleux, regarde — le roi découronné, gisant dans son sépulcre. — C'est là que tu tomberas un jour, avec ta malice, — quand Dieu l'aura ravi les biens qu'il t'avait donnés.

Maintenant qu'elle est terrassée, couverte de sang, et palpitante — la victime peu à peu est coupée en morceaux, au tranchant de l'acier. — Le chêne, lui, gémit de plus en plus. La cognée s'y plante — et toute pièce propre au service, — est mise à part pour être façonnée.

Et quand sera terminé l'ouvrage commencé ainsi, — que va-t-on faire du tronc, — de tant de branches, de perches et de blocs ? — De ce butin immense, — qui aura le bonheur de posséder les entassements ?

Lou batelié de Rouei, A-n-ele las estellas
Que loubaran sas mans, qu'aliscaró l'achou,
Per n'en fà d'un batè las pèças courbarellas,
Vount vendran s'ajoutà la pouasse e lou planchou.

Eis l'ome de la mar, qu'auró lou meste chaine
Per n'escarrì beniou la quilho d'un veissè.
Roure benaütra lèvo-te : toun doumaine
S'esten, s'esten partout, e ven universè.

N'as jita jusqu'eïçai, que dalhans en abounde ;
Asteuro vas pourtà d'omeis, d'or e de pan ;
Saras lou char marin, de las naciòus dóu mounde,
Que gramacis en ti, se pourgiran la man.

×

Vóudriou lóuvà l'escago d'aquele pouant de trau,
Pauro obro d'aplachaire, de seito et d'adestrau,
Muda per un pastras en un de peiro vivo,
Granfat de Benezet. Vóudriou jusqu'a la nivo
Enaussà quéu jueine ome, franleyant per chami,
Que, nèci de pasquié, sens un liard e sens gamo,
Bastis pamens un pouant que vous treviro l'amo,
De tant qu'eis amirable. D'autreis vou-an fa per mi.

C'est le batelier du Rhône qui héritera de ces pièces de bois ; — c'est lui qui les débitera de ses mains, — et qui les polira avec l'erminette — pour en faire les courbes d'un bateau, — les montants sur lesquels s'appuient les planches petites et grandes.

A l'homme de la mer revient la pièce principale. — Après l'avoir équarrie, — il en façonnera la quille d'un navire. — Chêne bienheureux lève-toi, — ton domaine s'étend partout, devient universel.

Jusqu'à ce jour tu n'as porté que des glands en abondance ; — désormais, tu vas porter des hommes, — du pain et de l'or. — Tu seras le char maritime pour les nations du monde ; — et grâce à toi, elles se donneront la main.

×

Je voudrais chanter le merveilleux travail du Pont du St-Esprit. — Ce n'était d'abord — qu'un chétif assemblage de poutres, façonnées avec la hache et la scie par la main du charpentier ; — mais un pauvre berger le remplace par un beau pont de pierre. — Ce fut le miracle de S. Benezet. Je voudrais exalter jusqu'aux nues — ce jeune homme mendiant des chemins, — ce pâtre ignorant, sans argent et sans moyen aucun, qui malgré tous les obstacles — parvint à construire ce pont, devant lequel l'âme tressaille — d'admiration. Mais d'autres se sont acquittés de cette tâche.

×

Adounc venguè lou geme d'un aspre ablajamen,
De vès la Terro-Santo. Lóus crestians, malamen
Crucis, asservajas per la counquesto mauro,
Veyant Criste escupi, sa tumbo enfanja, pauro !
Qunto óurrou, e qunt eifre per tous lóus batisas !
De plours, de rious de sang. Li-avió per pougne l'amo.
E per faire esoliatà coumo uno immenso bramo,
Sounant a l'armo ! a l'armo ! guerro aux maurous gusas !

Vengu de la traverso, subit coumo un eilus,
Lou cri de la Crousado, *Diou lou vou*, fuguè plus
Ouvi sus país franc, qu'en denlió-mai sus terro ;
En ribage de Rouei, mai que dedins l'esfèro
De tout autre terraire. 'No nèblo de barouns,
Segnours e chivaliés, de Lioun vès Marselho,
Plaquèroun tous la crous, au l'airié de lour pelho,
Per revenjà dóu Criste la tumbo et lóus flourouns.

Au mei d'aquelo armado, veyoun lóus Azemard,
D'Alboun e Sassenage, Crussòu di lou banard ;
Li luis Mountauban, e la flour de noublesso
De touto Lenga d'oc. Li-o mai de gents de messo,
Tant d'abats que de moungéis, toundus e peds deichaus.
Per mantene empoura lou fió dóus guerreyaireis,
En testo vai Mountelh, l'avesque dóus Crousaireis,
Sant menðu que mestreyo Francès e Prouvençaus.

A ce moment, la plainte déchirante d'un peuple, cruellement opprimé, — vint de la Terre-Sainte. Les chrétiens — étaient torturés, et réduits en esclavage, par les maures conquérants ; — ils voyaient le Christ bafoué, et son tombeau couvert d'immondices. Oh ! Dieu ! — Quelle horreur, et quel effroi pour les enfants de l'Eglise ! — Des pleurs, des ruisseaux de sang... — Il y avait de quoi fendre l'âme, — et plus qu'il n'en fallait pour faire éclater une immense clameur, — un cri d'alarme, un appel à la guerre contre les maures infâmes.

Parti de l'ouest, soudain comme un éclair, — le cri de la Croisade : *Dieu le veut*, fut mieux — entendu en pays franc que partout ailleurs sur terre ; — et mieux sur les rives du Rhône qu'en aucune autre — contrée voisine. Une nuée de barons, — de seigneurs et de chevaliers, depuis Lyon jusqu'à Marseille, — placèrent tous la croix sur le côté de leur manteau, — et s'enrôlèrent pour aller venger le Christ, — son tombeau et les fleurons de sa couronne.

Au milieu de cette foule armée, on distingue les Adhémar, — d'Albon, Sassenage et Crussol, dit le cornu. — Aux premiers rangs on voit briller les Montauban, — et la fleur de la noblesse — de tout le Languedoc. Il y a aussi beaucoup de gens d'église, — autant d'abbés que de moines, tonsurés et déchaussés. — Pour entretenir l'ardeur des guerriers, — Monteil, l'évêque de la Croisade, est en tête — saint conducteur qui se fait obéir des Francs et des Provençaux.

Eis la fe que lóus meno, leun de lours chastelas,
D'eilai de la mar bleuvo, destrurre de tout las,
L'empèri sarrasi, prene la Vilo Santo,
Coueivà tous lóus fangies de l'impieta trounflanto ;
E peuis, per l'achabanço dóu renaisse a la vió,
Rendre a la liberta, tous lóus efants dóu Criste ;
E dóu Sepulcre Sant, difèci lou plus triste,
Escavartà las ruinas e l'òurrou que li-avió.

Boudiou ! li soun pancaro ! Lóus chamis soun estreis,
E li-o pas 'sès de chàrris ; dabor que toujours creis
L'armeyo de la Crous. O Rose fau que pouargeis
Tóus batèus a grand pouant, tóus rasèus lóus mai largeis,
Si valeis, dins quello obro, te faire ounour pas prim.
Broujo que vas pourtà, de donas segnouressas,
Un bel eissam voulaud ; de bravounas princessas,
Que van sègre lour prince, sus lou gournié marin.

Co se faguè mai d'aure. Gràcio a la man de Diou,
Russiguè la counquesto Verai, me li-atendiou,
Disió Rose, lou jour que revenian en Franço,
Lóus sódards de la Crous. Mai, que de maluranço
Fóuguè subi sus terro, fóuguè joubri pertout !
Quasi redus au quart, per toutas las malandras,
E cent coumbats mourtaus ; vestis que de pelhandras,
Vès lours chastèus tournèroun, chascu dins soun cantou.

C'est la foi qui les conduit, — loin de leurs châteaux forts, — au-delà de la mer bleue, pour aller détruire en tous lieux — la puissance des Sarrasins, reconquérir la Ville Sainte, — balayer les hontes de l'impiété triomphante. — Ensuite pour achever la renaissance chrétienne, — ils veulent rendre la liberté à tous les enfants du Christ, — purifier le saint sépulcre, si indignement outragé, — et le débarrasser des horribles décombres qui l'obstruent.

Mais ils sont loin encore ! Les chemins sont obstrués, — les chariots manquent, et tous les jours s'augmente — l'armée des Croisés. O Rhône ! viens à leur secours, — avec tes bateaux à grand pont, avec tes radeaux les plus larges, — si tu veux dans cette campagne acquérir un nom glorieux. — Songe donc que tu vas porter un bel essaim — de sémillantes châtelaines, de charmantes princesses, — qui veulent accompagner leur seigneur, sur les noirs abîmes de la mer.

Tout réussit, et au-delà. — Grâce à l'aide de Dieu, la conquête fut menée à bonne fin. En vérité, je m'y attendais, — disait le Rhône, le jour que les croisés rentraient en France ; — mais aussi que de traverses, que de malheurs, — ils durent subir et endurer sur terre et partout. — Réduits au quart de leur nombre par les maladies, — et cent combats meurtriers ; vêtus misérablement, — ils retournèrent à leur castel, — chacun dans son pays.

Lóus mai de plagne furoun quelóus treis malastras,
Qu'eilamont vès Douzéro trovèroun encastras,
En fracho de rouchié, treis dounzellas de peiro,
Qu'erán lours molheis, las ! Dedins lour lagno neiro
Alassas d'esperà, las pauras, qui saup quant,
Fissavan toujours Rouei, d'un eu de languitudo,
Talaman qu'a la fin, uno fayó las mudo
En treis dameiseletas de mabre aqui brecant.

Oh ! coumoul dóu defèci ! Se dis qu'un chivalié
Fu trefacla de veire, muda en bourdelié,
Oh ! qunte crèbo-couar ! lou chastè de sa raço,
Vount un gourin avió traitamen pres sa plaço.
Avoutre sacreyaire, n'avió ni fe ni lei ;
E la dono, e lou ben de l'espous, mestre leime,
N'avió fa putafi. Veyant soun mau a l'eime,
Aqueste, de la niáfro, se faguè mounge leic.

×

Vóudriou menà lóuvange d'aquelo pradarió,
Plano de traficango, qu'en un tèms se pendrió
Per 'n achamp levantin. Lai barjoun tout lengage :
Tur, arabe, espagnòu ; lais an tout abilhage :
Bernous, calot, peloueiro. Dóu mounde meiterran
Aqu'eis lou grand marchat, e la feiro mestralo
De Béucaire sus Rouei. Per mouanto e per deivalo,
Eis aqui que lóus pepleis loungtèms pacheyaran.

Les plus à plaindre furent ces trois infortunés, — qui, arrivés en amont vers Donzère, trouvèrent enchâssées — dans les fentes d'un rocher, trois jeunes dames de pierre — qui n'étaient autres que leurs femmes, hélas ! Dans leur noir chagrin, — fatiguées d'attendre le retour de leurs époux, les pauvrettes ! qui sait depuis combien de temps ? — elles tenaient leurs regards languissants fixés sur le Rhône ; — tellement qu'à la fin, une fée les changea en trois *damoiselles* de marbre qu'on aperçoit droites, au-dessus de la rive.

Mais voici le comble du déshonneur. On rapporte qu'un chevalier — pâlit d'effroi en voyant son manoir changé en lieu infâme, pendant son absence. — Oh ! quel crève-cœur ! Le manoir de ses ancêtres — un libertin y avait traitreusement pris sa place ; — adultère, blasphémateur, sans foi ni loi, — il avait tout mené à perdition, — et la femme et le bien de l'époux, maître légitime. — D'un seul regard, le chevalier comprit l'étendue de son malheur, — et outré de la félonie, il s'enfuit pour se faire moine lai.

Je veux chanter la louange de cette vaste prairie, — de cette plaine qui est le rendez-vous des trafiquants, — et qu'à certains jours on prendrait — pour un Khan oriental. On y parle toutes les langues, — le turc, l'arabe, l'espagnol ; on y voit tous les costumes : — le burnous, le calot, le large caban. — Du monde méditerranéen, — c'est le grand marché, c'est la première foire du monde, — la foire de Beaucaire sur le Rhône : montant du midi et descendant du nord, — c'est là que pour le négoce, longtemps les peuples se rencontreront.

Aduſian dès Beucaire, de cuèr, de bregadi,
De couble e de basano ; n'adusian mai, badi,
De ferre catalan, de tèlas e d'indienas,
Amai per la meina, de gatèus en pøntenas.
N'en venió aussy la sublo, l'ensourdant tambourin,
Lou chivalou de bouas, embe touto fanfougno
Que marchø a viroulhet, vou ben que se cigòugno ;
Sens óublià la bago de veire vou de crin.

Ai las ! d'aquelo feiro n'en mountavo lou flèu
Que li disoun la pesto, mau d'infèr, sens beleù,
Vengu d'eilai la mar, de Marselho ou d'Antibo.
Adounc, sauvo qui pouó ! Lou Rose sus sa ribo,
Rede s'empestifèro dóu charbuclie dóus mouarts ;
E peyuro lou mau autant coumo espavanto,
Moun Diou, de mai en mai. Ourrou ! Defes-e-quanto,
Se vé Rouei que charreyo, de couars amai de couars.

O mourtalo malandro ! qui donc encadaró
Toun char e ta faucheiro ? La preyeiro a Sant Ro ;
Lou sant pestifera quand èro sus la terro,
E que paro en tous tems l'ome qu'en ele espèro.
Si vóu de roumeyageis, si fau de douns sacras,
N'en vaqui per lóus champs, n'en vaqui a la vilo ;
E lou peple a ginous preyo, lamento e quilo
Demandant lou remèdi per tous lóus malastras.

On apportait de Beaucaire toute espèce de cuirs : du grenu, — du *couble*, de la basane ; on y achetait encore, on le sait, — du fer catalan, des toiles et des indiennes ; — sans oublier pour les enfants, les paniers de gâteaux, les sifflets, l'assourdissant tambourin, le cheval de bois — et toute la série des instruments de musiques — qui marchent à manivelle ou à pousse-pousse ; — enfin l'immanquable bague de verre, de crin et de perles.

Chose triste ! de cette foire montait aussi parfois le fléau — de la peste, mal d'enfer, à coup sûr, — apporté d'outre-mer, en passant par Marseille ou Antibes. — Alors, sauve qui peut ! et voilà sur-le-champ, les rives du Rhône, contaminées par la mortelle pustule charbonneuse — Le mal empire autant que l'épouvante — et celle-ci. ô mon Dieu ! va toujours en augmentant ; horreur ! il arrive parfois — que le Rhône charrie de longues suites de cadavres.

O mal dévastateur ! qui donc arrêtera — ton char et ta faux homicide ? La prière à S. Roch : — lui, le saint atteint de la peste de son vivant, — en guérit toujours le malade qui espère en lui. — S'il lui faut des pèlerinages, s'il désire des offrandes sacrées — en voilà aux champs et autant à la ville. — Le peuple, à ses genoux, fait monter vers lui sa prière et ses cris lamentables, — implorant le remède pour tous les pestiférés.

×

Parlem d'aure ; en ma testo, ren qu'a m'en souventà
Acó me destimbourlo. Vau meui de racountà
La glório d'aquéu tems. Las coumbas ribeiranas
Soun clafias de chatèus vounte las chastelanas
Festeyoun jour e vespre, lóus chants dóus paladis.
Sus de lahuts jouyous ; enaussoun Charlemagno,
Lóus granfats de Rouland, assoucha en Espagno,
E la vió d'inoucenço d'Adam au paradis.

Adounc èro l'empèri dóus genteis troubadous,
Joyo dóu ciel in terro, per lour parlà si dous.
En parlà prouvençau, grèu de rajo latino,
Anavoun per país, chantant la fe divino,
L'amour esclet dóus jueineis, la valhenço dóus pros,
E mai-que-mai pertout, lou respèt de la dono.
Eis aqui près de ti, Rouei, que cinq siecleis trono,
La lengo melicouso dóus umbleis mai dóus gros.

Lou roueit me mouanto au jâfi, dre qu'ai lou souveni
De la lucho ablajanto, que faguè s'agouni
Aquelo reyauta, dóu parla de Prouvenço.
Estourbas l'Aubijoués, d'autant qu'aco vous genço ,
Fasès trounfà la Gleiso, mai lou crestian gouvèr ;
Tamben li-avió meyan, si l'Uba resto mestre,
De doundà lou Meijour, sens deibóussà dóu festre
La lengo de sous reireis, l'amo dóu gai-savèr.



Parlons d'autre chose ; car en ma tête, ces souvenirs — me troublent et me font mal. Il vaut mieux raconter — les gloires de ce temps-là. A cette époque, les vallées qui aboutissent au Rhône — sont toutes couvertes de châteaux où les dames châtelaines — se plaisent à offrir des fêtes ininterrompues aux paladins chanteurs. — On exalte le nom de Charlemagne, — les exploits de Roland tué par les Espagnols, — et la vie d'innocence d'Adam au paradis.

C'était alors le beau temps des gentils troubadours, — joie du ciel en terre, par la douceur de leur langage. — Ils parlaient le provençal, noble rejeton de race latine ; — ils allaient d'un pays à un autre, chantant la foi de Dieu, — les chastes amours de la jeunesse, la vaillance des preux chevaliers, — et surtout le respect pour la Dame. — C'est sur tes bords, ô Rhône, que pendant cinq siècles régna — ce doux parler des humbles et des grands.

La rougeur me monte au visage, dès que je pense — à la lutte terrible, qui amena la chute de cette royauté du parler provençal. — Allez hommes du nord ! exterminiez l'Albigeois révolté, autant que cela vous paraît juste ; — faites triompher la sainte Eglise, ainsi que le gouvernement chrétien ; — mais si vous deviez rester les maîtres, n'y avait-il pas un moyen — de dompter le Midi, sans renverser de son trône — la langue de nos aïeux, l'âme du gai-savoir ?

×

Fuguè 'no ouro marcanto, lou jour vount Clemen cinq,
Venguè charchà 'no sousto, per país coumtadin,
Embe sa flamo cour. Rose tiré prou peno
De lóus adurre tous, embarcas per centeno
D'eilai la Bartalasso. Poumpous èro Avignoun.
Jouyous lous cardinaux, e Clemen sus soun sèti
Tenió pountificat, quand tous li disian plèti,
En li beisant sa miolo, clinas d'aginoulhoun.

A cha feis broujatife, tout souarne e cousseirous,
Au mitan de sa glório, se sentió malurous,
Creyó poueire tournà vès la roumano terro,
Eïçai dins un brisou. Aï las ! espèro, espèro !..
Fóudró la setanteno, davans qu'un papo mai,
Au Rose dise adïou, per retornà s'asseire
Sus lou sèti sacra, vount s'assetè Sant Peire,
E per, d'aquelo chiero, se n'en traire jamai.

Dins talo tiro-lonjo d'ans e d'eivenamens,
Se maucourè la Gleiso de milo estripamens.
Atandis Avignoun de flours se courounavo,
De maubre se cubrió, en palais s'anautavo.
Lai venian de tout caire sus de batèus vount l'or
Fasió soun rejisclet, entre lóus courtinageis.
Eis 'qui dins soun Palais, qu'uno membra de sageis
Fasian creire que Roumo vivió sus Rose alor.

Ce fut une date marquante dans l'histoire, le jour où Clément V — vint chercher un abri dans le comtat d'Avignon, — avec sa brillante cour. — Le Rhône eut de la peine — à transporter tout ce monde remplissant des barques, — au-delà de la Bartelasse. La ville était dans toutes ses pompes : — les cardinaux tressaillaient d'allégresse, et le Pape assis sur son trône — apparaissait dans tout le prestige du souverain pontificat, lorsque tous venaient lui rendre hommage, — lui baiser sa mule, en se courbant à genoux devant lui.

Parfois le pontife semblait soucieux, taciturne et replié en lui-même. — Au milieu de sa gloire, il se sentait malheureux, — tourmenté qu'il était par la pensée de retourner vers le patrimoine romain ; — il croyait son départ tout proche. Hélas ! L'attente sera longue ! Il faudra soixante-dix ans avant qu'un pape, — disant adieu au Rhône pour toujours, revienne s'asseoir — sur le siège pontifical, où s'assit S. Pierre, — pour ne plus s'éloigner jamais de cette chaire sacrée.

Dans cette longue série d'années et d'événements, — la sainte Eglise fut affligée de mille tribulations, — pendant qu'Avignon se couronnait de fleurs et se couvrait de palais de marbre grandioses. — On y venait de tous les coins du monde, sur des bateaux — entourés de riches courtines aux reflets d'or. — C'est là, dans le palais du pape qu'une assemblée de sages — permettait de croire que Rome alors était auprès du Rhône.

La majo benuranço per la bello cióta.
Eis de veire uno teiro de sants de crestianta,
S'ajugne dins soun sé, a la cour papalino.
Ensi sant Elzear e santo Catarino ;
Ensi de mai ben d'autreis ; d'escrivans saberus
Mestreis de touteis arts, e troubadours de marco,
Coumo Lulli Raymound e lou famous Petrarco,
Sens coumtà vint estialas d'esprits tous benastrus.

Ounour a toun vielhenge palais dóus tems papaus ;
Respèt a tas muralhas, e pas a toun repaus,
Dabor que coumo un chiant dóu pouèmo de Danto.
Aventeïs lou divin d'uno obro pivelanto ;
A veire lou bel ample que cano ta grandour.
Qui saup qunt emprevis de triboulun s'asseïmo
A Roumo ! Vai ! belèu per sauvà la pas leïmo,
La barco de Sant Peire, vès Rouei faró retour !

×

Avisàs-me lou Rose ; dins soun trelus reyau,
O mai sa courcoussero, que li curo cha-pau
La méulo de sós òus. Quelo rama de piageis
Qu'escumoun lós batèus, entrabloun tous lós viageis,
E mèmamen basissoun pacheyanço e trafi ;
Coumo li tempouri, si toutas las douas ouras
La *leïdo* d'un segnour vous pren vastas melhouras
Pourçious de batelage, d'afan e de proufi !

Le bonheur suprême pour la belle cité avignonnaise, — c'est de voir une élite des saints de la chrétienté — se réunir dans ses murs, à la cour pontificale : — le bienheureux Elzéar, sainte Catherine de Sienne et d'autres encore. — Il y avait aussi de savants écrivains, — des maîtres dans tous les arts et des poètes illustres — Raymond Lulle et le fameux Pétrarque ; — sans compter vingt étoiles d'une intelligence supérieure.

Honneur à ta vieillesse, illustre palais des temps pontificaux. — Respect à tes murailles ; respect à ton repos séculaire. — Tu es comme un chant des poèmes du Dante. — Tu sembles atteindre le divin des œuvres des plus illustres architectes, — à voir la grandeur et tes belles proportions. — Qui sait les troubles imprévus qui se préparent — à Rome ? Va ! peut-être, pour conserver la paix et sauvegarder ses droits, — S. Pierre et sa barque retourneront vers le Rhône.

×

Contemplez le Rhône. Lui aussi dans l'éclat de sa souveraineté — est atteint d'un ver rongeur, qui dévore peu à peu, — la moelle de ses os. Cette multitude de péages, — qui rançonnent les bateaux et entravent la navigation — sont un fléau pour les transactions commerciales. — Comment y tenir, en effet, si à chaque intervalle de deux heures, — il faut payer la *leyde* du seigneur qui vous prend la meilleure — part du chargement et du profit ?

« Arresto-te, fai tati ! cournavo lou piagié,
A la mendro barqueto, d'un ribeyant saunié ;
« Quant de minots de sau » ? — « Quinze-vint sus pa-
— « Passo per un dimei, e viro toun empento » [tento »
E coumo acó la lèvo que-mai deimenissió
L'acuchamen de sas ; ben tant qu'au deibarcaire,
De gazan franc e net, n'en soubravo pas gairé ;
E la sau, a la lióuro, douje sòus se vendió.

×

Disoun que Melusino la fayó dóu Rouyan,
Un viage, aguè l'ideyo de charchà lou meyan
De permenà sus Rouei. Vesità sas germanas :
La fayó dès Crussóu, que trèvo sous las banas ;
Aquelò dès La Vóuto, la vesino d'Eirìou ;
La fayó de Viviés, sas souareis de Dounzero,
Embe de Chastèu-nóu, que brecoun a l'espero,
Per guinchà qui que passo, sus lou mei dóu grand riou.

Deivoueïdant soun eichagno, qu'eis que faguè adounc.
La fayó rouyanèso ? Vóuguè menà l'ourdoun.
De sa germano gent, e coundurre chascuno,
Dessus soun barquetou, vès la cousino Bruno.
Aquesto viou a drecho, laïns sus Sant-Marcé,
Dedins un cantounet, escoundu de tout caire,
Que jamai soun lindau dengu poueiguè li faire
Un pas, e soulet Rose toujours se li-avancè.

« Arrête-toi, halte ici », criait l'employé du péage — à la moindre barque du saunier côtoyant la rive. « Combien de minots de sel ? » — « Cent trente sur facture. » — « Passe pour un demi et tourne ton gouvernail. » — C'est ainsi que ces prélèvements multipliés diminuaient de plus en plus — la quantité des sacs ; à ce point qu'au débarquement, — le gain franc et net se réduisait à fort peu de chose — et le sel se vendait douze sous la livre.



Mélusine, la fée du Royan, — eut un jour l'idée, et trouva le moyen — de promener sur le Rhône. Elle visita ses cousines, — la fée de Crussol qui hante les sommets escarpés ; — la fée de Lavoulte, voisine de l'Erieu ; — la fée de Viviers et ses sœurs de Donzère — et de Châteauneuf, toutes trois attentives, et comme à l'affût — pour épier qui passe au milieu du fleuve.

Pour mener à bien son écheveau, que fit alors — la fée royannaise ? Elle voulut se mettre à la tête — de ses parentes et les conduire toutes. — sur son batelet, vers la cousine Brune — Celle-ci habite sur la rive droite, là-bas vers Saint-Marcel, — dans un tout petit coin ; retraite cachée à tous les regards, — dont jamais personne ne put franchir le seuil — et que le Rhône pouvait approcher, à l'exception de tous.

Quéu sejour eis la croto, lou sousterran palais
Qu'emblóujo tout de marbre, d'eici coumo d'eilai,
Per sóu e per ennaut. De piolas cristalinas
Se drissoun en jiscliant, e milo pendoulinas
S'apoundoun couble en couble, dembe lóus pèdestaus,
Que, degout sus degout, s'acuchoun fouarço d'iage.
Fóu veire lou rebat et lou grand miralhage,
Que fai, quand li-o de lume, quéu clafit de cristaus.

En intrant d'uno sauto, dins l'eichincliant trelus,
La testo lour viravo, leurs euis veyan d'eilus.
Adounc la Bruno dis : rede drissas la taulo,
Embe la toualho en blanc. E segant sa paraulo,
Se fai un tau regale, talo lichounarió,
E talo tauleya de minjo e de bevando,
Qu'après milo ans mai-mai, quand tout s'escafo e lando,
Dins l'achamp de las Fayas, encà s'en parlarió.

A la taulo lipeto se trissè d'acó bouan :
L'óus-berard que rousseyo dins lou creissou de fouant ;
De couniou sauvagin, mai tendre que la lèure,
Embe de perdigau, e tout ço que fai bèure.
La breicho, la foyasso, mai lou fouart picadou,
Fasian seguello embe la coco e la bugneto ;
Sens countà que bevian de flàscous de clareto ;
Ben tant que chabriòulavoun bourreyo e rigadou

Ce séjour est une grotte, un vrai palais sous terre, — tout éblouissant de marbre à droite et à gauche, — sur le sol et à la voûte. Des colonnes cristallines — se dressent en étincelant. Mille stalactites suspendues au plafond, — viennent se souder, deux par deux, aux concrétions qui s'élèvent — goutte à goutte sur le sol, de siècle en siècle. — Il faut voir ces merveilleux reflets et le miroitement — de ces masses de cristaux quand elles sont frappées par un rayon de lumière.

Entrées d'un saut dans cette demeure resplendissante, — les fées prennent le vertige, et leurs yeux ne voient plus que des jaillissements d'éclairs. — Aussitôt, « vite dressez la table, dit la Brune, — et mettez la nappe blanche ». Et sur son ordre — il se fait un tel régal, un tel festin, — un tel repas de gourmet, — que plus de mille ans après, alors que tout s'efface et s'oublie, — on en parle encore dans les assemblées de fées.

A cette table recherchée, on servit les mets les plus exquis : — une échinée de sanglier à l'aspect doré, dans le cresson de fontaine. — Du lapin sauvage, plus tendre que le levreau ; — du miel, des gâteaux et du piquant fromageon ; — et à la suite, des rôties aux œufs et des beignettes au sucre ; — le tout avec accompagnement de flacons de clairette, — absorbés avec tant d'entrain, que déjà allaient commencer les cabrioles, les bourrées et les rigaudons.

Anem ! gentas fayounas, prenès vostre partit,
E zòu ! dins quello salo, la danso dóu frestit.
Jamai si bèu palais, per si bellas princessas,
Se capitè per vous. Deifivelès las tressas
De vasto chaveleuiro ; moudès vostreis penous.
En sautiguant en l'èr, en viroulhant la varso.
Zou mai ! en avans douas, e la bardello esparso,
Entrinquès las bourreyas, en pichant dóus manous.

Au mitan de la joyo, dins lou bu dóu trasport,
Li-avió uno doulento que gemió sus soun sort,
En gròusilhant soun dé. « Mai qu'eis que ias, ma myo »,
Sas souareis li fasian. « Dias-nóus dounc qunto siyo
Revoulumo tout èsse, lou ren si maucourant ? »
« Si siou tant trefacia, diguè la jueino fayò,
Voulès saupre lou mau que fai que moun couar rayo
De plours embe de gemeis : Las ! eis mouart moun Du-
[raut ! »

×

Durant, lou soulé daufinen.

Qu'eis bèu lou meste dardalhair, e,
Lou sourelhas, dins un ciè deinabla,
Quand per la meyo-jun fai chaire,
Lains, dins la laisso, en tout caire,
Des flos de rais que maüran lou bla !

Qu'eis bèu dins l'Alpo daufinalo,
Quele astre rei, quand d'un pas de jalhant
De prim-saut pren lou courre, escalo
Dessus las crestas, vount tout jalo,
E vount eichinclo un neivié miralhart !

Allons ! charmantes petites fées, en mouvement !
— Vite la danse dans la salle du festin. — Jamais un si beau palais, pour de si belles princesses — ne se rencontra pour vous. Dé nouez les tresses — de votre chevelure ; remuez vos pieds légers, — en sautant avec grâce, en évoluant la valse. — Du cœur encore ! *en avant deux !* et la ceinture au vent. De suite commencez les bourrées en claquant des mains.

Au milieu de cette joie, au plus fort de l'entrain, — il y avait une fée dolente, qui gémissait sur sa destinée, — en mordillant son doigt. « Mais qu'as-tu donc, ma douce mie, — lui dirent ses sœurs. Dis-nous quel orage — bouleverse ton âme, et la rend si accablée ? » — Si je suis tant abattue, dit la fée, — voulez-vous savoir le mal qui arrache de mon cœur, — des gémissements et des larmes : c'est hélas ! la triste mort de mon bien-aimé Durant.



Durant, le soleil dauphinois.

Qu'il est beau le maître lanceur de rayons, — le brillant soleil, dans un ciel sans nuages, — quand vers la mi-juin, — il fait tomber — là-bas, en plaine et partout, — des flots lumineux qui mûrissent les blés.

Qu'il est superbe, dans les Alpes dauphinoises, — cet astre royal, lorsque d'un pas de géant, — il bondit, il court, il s'élançe sur les crêtes où règnent les frimas et où miroitent d'immenses glaciers !

Oh ! vai, soubeiran de l'espàcio,
Un pau de mai t'adourariou ;
De tant que m'emblòujo ta fàcio,
De tant que m'enjusclio ta gràcio,
Si n'èreis pas l'escabello de Liou !

Eis ti que raduseis l'iroundo,
D'eilai la mar, de vès lou ciel oustrau ;
Eis ti que fas sabà la broundo,
E que rendeis l'erbo fegoundo,
Per lóus troupèus que meiroun de la Crau

Ensi pastre Durant parlavo,
Garo-cilamont, un jour que d'asseta,
D'ouro, sus un moulou de gravo,
Dóu soulé levant amiravo
Lou cliar lusir, e la flamo béuta.

Au fin peui, fóu que l'anou veire,
Disió en si, tout afara d'amour ;
Ma miyo eis 'qui darrié ; fóu creire ;
Vé ! sentou moun pitre n'en coueire,
E dins moun su, li broujou neut e jour !

Un vespre adounc Durant s'adrayo
A la pouya de l'apen dóus coutaus ;
Rede, emproumié mouanto a la Rayo,
Eivaranha e tout en ayo ;
Mai las ! Aqui vé de sèrreis plus nauts.

Oh ! va, souverain de l'espace, — encore un peu et j'adorais, peut-être, — tellement ta face m'éblouit, — tellement je suis épris de tes charmes, — si tu n'étais pas le marche-pied de Dieu !

C'est toi qui ramènes l'hirondelle — d'au delà des mers et des régions australes ; — c'est toi qui donnes la sève aux rameaux, — et qui fait reverdir l'herbe des pâturages, — pour les troupeaux qui émigrent de la Crau d'Arles.

Ainsi parlait le pâtre Durant, — en haut, un jour qu'assis — dès le matin, sur un monceau de pierres, il admirait du soleil levant, — le brillant éclat, et la ravissante beauté.

Au sommet du *puy*, il faut que j'aïlle la voir, — disait-il en lui-même, tout enflammé d'amour. — Mon amante est là derrière, je le crois. — Vois, je sens ma poitrine qui brûle, — et cette pensée nuit et jour roule dans ma tête.

Un soir donc, Durant se mit en route — pour gravir le penchant des côteaux ; — et tout d'abord, prompt, il monte à la *Raille*, — les vêtements en désordre et ruisselant de sueur. — Mais, hélas ! il aperçoit des sommets plus élevés encore.

Arri ! chamino e lando encaro,
Bèu calignaire, au founs dóu deibalen,
Au soum dóus rouchiés en pantaro
Si valeis poutourà toutaro
La fayò embe lou soulé d'ouffinen.

Li-eis ; lou vaqui dessus la bano
Vount de tout las sós euis eibalóuvis
Veyoun que moureno e que plano
E la coumbo graisivaudano
E lou grand Rouei. Mai li-eis eivis.

Que soun pèd tout plan plan s'aubouro,
E que soun couars alòugi pren soun vòu.
De la jisclia d'or veici l'ouro.
Ardit ! l'asserma se li-amouro,
En badalant a rando un deibaussòu.

Lou paure, dins soun triboulisse,
Veyant ni gour, ni troumple, ni clapas,
Se deirouchè au percipice ;
E 'qui la char de soun couars trisse
Faguè, qui saup, las fretas dóus courpas.

Dempeui, la maina pastourello,
En souvenì d'aquele malurous,
Qu'adounc s'eiboueirè la cervello
Sousten que lou soulé s'apello
Durant dóu noum dóu bergié amoueirous.



Allons ! marche et précipite le pas, bel amant, — au fond de la descente rapide, — en haut des rochers jetés pêle-mêle, — si tu veux baiser bientôt la Fée, — aux premiers feux du soleil dauphinois.

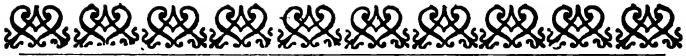
Il y est. Le voilà droit sur la pointe, -- où de tous côtés ses yeux émerveillés — ne découvrent que plaines et montagnes, — ainsi que la vallée de Graisivaudan et le Rhône majestueux. — Mais alors il lui semble,

Que son pied tout doucement s'élève — et que son corps allégé prend son essor. — Voici le moment où jaillit le rayon doré. — Vite berger Durant y étanche sa soif, — en tressaillant au bord de l'abîme.

Le pauvre, dans son trouble, — ne voyant ni le gouffre ni les rocs escarpés, — se laissa tomber dans le précipice ; — et là son cadavre broyé — devint, qui sait, la pâture des corbeaux dévorants.

Depuis ce jour les pastoureux, en souvenir de cet infortuné, — qui se fracassa la tête, — prétendent que le soleil s'appelle — Durant, du nom du berger amoureux.





4^{emo} *Cantinello.*

Lóus travalhóus de Rose. La Tarjo.

Oh ! la gento tempouro qu'aquelo de l'estiou,
Per Rose jóuviseire, vès lou meitan d'abriou,
Quand festo lou retour dóu redous, dóu releime !
Las flours dóus drayouleis encensaran lour beime,
Lou-soulé flameyaire larjaró sóus rais d'or ;
E pèr mounts e pèr vaus, boufaran las aures ;
Tout lou ribage adounc, urous faró sas fretas,
Chantant la cantinello d'un jouyous estrambord.

Aus proumiés cliars de l'aubo, s'esten souventas feis
Un neblun dessus Rose, blanchas, freichet, espeis ;
Dirian qu'eis lou linsòu estendu sus la caisso
D'un mouart long que-noun-sai ; dirian la bello faisso,
Vou la flassa lanouso dóu jayant Gargantua.
Mai vène lou soulé, tout acó pren fuyato,
Se fuso e s'avalis ; e Rose se descato,
Leissant paniou pareisse lou fum d'un fió qu'an tua.



Chant IV

Les travailleurs du Rhône. — La joûte.

Oh ! quels beaux jours que ceux de l'été, — quelle jouissance pour le Rhône, lorsque, vers le milieu d'avril, — il fête l'adoucissement de la température et le retour du printemps ! — Les fleurs du sentier embaument l'air de leurs parfums ; — le soleil flamboyant étale ses rayons d'or ; — et par monts et par vaux, soufflent les doux zéphirs. Tout le rivage alors a sa part de joie au festin, — et chante la cantilène des sémillants transports.

Aux premières clartés de l'aube, on voit souvent s'étendre — au-dessus du Rhône une brume blanche, épaisse et pénétrante. — On dirait un linceul étendu sur la bière — d'un mort de taille démesurée ; ou bien encore l'immense maillot, — ou la couverture en laine du géant Gargantua. — Mais vienne le soleil et tout ce brouillard se déchire, — se dissipe et s'évanouit ; et le Rhône se découvre, — entièrement débarrassé de ces vapeurs brumeuses.

Eis 'n estrange veyaire, l'espèctacle eis plus bèu
Adounc qu'en tèms de géuri, de jalandro e de nèu
Rose, dessous l'alé de la rufo cisampo,
Se pren de glia sus bords. Chà pau lou gèu s'escampo,
Pèr la fouarto cougneuro d'ous glias couantro l'ous glias ;
E quouro qu'acó sié, si soun entié se jalo,
Fau veire au sourelhas quele emblóujant deidalò
De plots que s'encavaloun, jiscliant lours dardalhas.

×

Uno rama de mounde trayoun lour vió de Rouei :
Demproumié l'aurelhaire que gafoulho e secouei
Sa flassa de cadis, per li trià l'or en belho.
Eichars mestié, anou ? N'en foudró sus la pelho
De bourlamens de gravo, per mandà dins un four,
De que foundre un anèu, vous la mendro daureyo ;
De que chetà de pan et dounà lour tóuteyo
Aus meinas que braminoun lou sant-clame dóu jour.

De sus sa ratamalo lou batelié tout dré
Entrinco a rando Rose la tralho de l'endré ;
Passo e touarno la gent per géuri vou per ployo.
De cops eis risoulet, d'autreis cops fai la moyo,
Peyurant l'aïranço seloun chascas barcas.
Si rouncho lou mistrau, que Diou nous acoumpagne !
Tarolho ou batoflou, lou malastre eis de cragne,
Pouan sus lou cop se roumpre daube un trounant fracas.

Le spectacle est étrange, et la vue est magnifique, — quand, aux jours de frimas, de givre et de neige, — sous un souffle glacial, — le fleuve se gèle sur ses bords. Peu à peu la glace s'élargit — et les glaçons, fortement pressés, se soudent l'un à l'autre : — et si jamais la masse se congèle tout entière, — il faudra voir, au grand soleil, cet éblouissant dédale — de blocs de cristal, qui s'enchevêtrent et dardent mille scintillements.

×

Grand est le nombre de ceux pour qui le Rhône est un gagne-pain. — C'est d'abord l'orpailleur, qui fouille dans le sable, et secoue — son étoffe de laine, pour en extraire les paillettes d'or. — Pauvre métier, n'est-ce pas vrai ? Il en faudra remuer sur le chiffon, — des pelletées de gravier, avant d'y avoir trouvé, — de quoi fondre au creuset, un anneau, ou le moindre bijou d'or ; — de quoi acheter du pain, et donner la rôtie — aux enfants qui crient la faim au logis tout le long du jour.

Debout sur sa vieille barque, le batelier — régente le bac du pays, sur le Rhône. — Il passe et repasse le monde, par temps de gel ou de pluie. — Parfois il est gai et souriant, d'autrefois il est de mauvaise humeur, — mesurant sa colère au nombre de ses batelées. — Si le mistral souffle en violence, que Dieu nous assiste ! — car alors le malheur est à craindre — que la poulie ou le câble vienne à se rompre avec un grand fracas.

×

Un vespre de setembre, nié-nié coumo un petard,
Lou tralhòu dès Valenço, qu'èro dejó sès tard,
Partió per 'nà durmi. Aus deis tenant lou lume,
Mountavo a soun plàn, quand, coumo un cop sus l'enclume,
Quaucu picho a la pouarto, disant d'un cri : dubrès,
Que siou 'n ome preissa ; volou passà la tralho.
— Questo ouro se pouó pas. — Síou pas 'n ome de brialho ;
Siòuplè fasès-me quello, n'aurès gis de regrès.

La pouarto s'eibaderno : dóu cop, sus lou lindau,
Un omenas s'avanço, faroge mai que pau.
Zòu rede passas-me, bramo d'uno vouas rufo,
En pourjant un luidor. Siem pas eici a l'ufo.
— Quamben eis 'no counsciencio, respouan tout roungui-
Lou meste batelié. Voulhè traire la passo, [gnous
Embe un tau marri tems, e dins la neut neirasso,
Aqu'eis fà l'obro foualo d'un crestian endignous.

Pamens, moudem la barco, dabor qu'eis coumo acó.
E visant de biscaire, per guinchà lou cocó,
Qu'eis que vé ? Boudiou ! vé sous sa roupo,
Un gouyardas pounchu, un pistoulet de troupo
Pendoulants a sa cenlho. Vé mai d'euis afaras,
Un jàfi de bregand, vount la suour rigoulo ;
Lou tout a vous dounà l'eifre e la char de poulo
E zango ! la tarolho, maugrat lou vantaras.

×

Un soir de septembre, par une nuit des plus sombres, — le maître du bac de Valence, à une heure déjà assez tardive, — partait pour aller prendre son sommeil. Tenant sa lampe à la main, — il montait à son galetas, lorsqu'un rude coup — retentit à la porte avec le cri : « Ouvrez ! — je suis un homme pressé et de suite je veux passer le bac. » — « Cela est impossible à cette heure-ci. » — « Mais je ne suis pas un gueux. — S'il vous plaît, rendez-moi ce service, vous n'en aurez point de regret. »

La porte s'ouvre alors. Aussitôt sur le seuil — s'avance un homme de haute taille, au regard farouche. — « Allons ! passez-moi, crie-t-il d'une voix rauque, — en offrant une pièce d'or. Nous ne sommes pas ici pour rien. » — « Quand même, il faut être peu consciencieux — répond en murmurant le maître batelier. Vouloir que je tire ma barque, — avec un si mauvais temps, au milieu de la nuit la plus noire, — c'est un acte de folie, indigne d'un chrétien.

Néanmoins, puisqu'il le faut, en avant la barque ! — Visant alors son homme du coin de l'œil, — que voit-il ? Oh ! ciel ! il voit briller sous sa cape — un poignard effilé, et un énorme pistolet — suspendus à sa ceinture, des yeux enflammés, — un visage de brigand, ruisselant de sueur ; — et tout cela épouvanta le batelier, à lui donner la chair de poule. — Mais qu'importe ! la poulic grince, malgré la violence du vent.

Au cliar de la fanfaro, tout-eichas se veyó
Entrincà la bachasso. Per lou souquet, plouyó,
Embe de vious eilus, au mei de la sournuro ;
E barountavo au ciè lou troum de l'èr que curo.
Ero tant fourmidable quele barountamen,
Vès lou mitan de Rouei, que lou batè cracavo
A mens de s'espeça. La cisampo rouchavo
Bentant, bentant, la moustro, qu'ourlavo per moumen.

Vai s'afoundrà la barco, per sur, vai s'avali,
Un pau de mai que dure quele charavali.
Oh ! foursenat que siou ! De neut, un tèms dòu diàssi..
Per aquéu boujaroun ! Mafé, fau que reivàssi,
Que sièchi testo-routo, per rucà lou perié
Coumo acó. Bèu bouan Diou, paras-me moun eisino,
E vous sant Nicoulas, de la furour malino
Dóu Drac tenès-me sauve, si siou a moun darrié.

Bròu ! Aï ! garo lou toumple ! Siem perdus ; signem-nòus !
E tout d'un cop la barco, sens roumpre sòus mendus.
S'embrounco a-n-un rouchié... Aviò durta la douvo,
D'eilai en Vivareis. Lou nis embe la couvo
Eran fouaro malastre ; dabor qu'a ras dóu qué
S'aleiro lou batè. L'omenas sauto in terro,
Sacreyo lou sant noum e peuis hopo ! lanlèro !
E lando sens ren dire, ni coumo ni perque.

A la clarté d'une lanterne, c'est à peine si l'on y voyait assez, — pour mettre en branle la grande barque. Par surcroît de malheur il pleuvait, et d'effrayants éclairs éblouissaient au milieu des ténèbres ; — en même temps que dans le ciel, retentissait le tonnerre, terrible dans ses effets. — Le bruit était si formidable, — vers le milieu du fleuve, — que le bateau craquait, — à moins d'être mis en pièces. Le vent du nord ronflait — si fort, si fort, que le monstre semblait hurler par moments.

La barque va s'engloutir, pour sûr, elle va se perdre, — si peu que dure encore un tel vacarme. — Oh ! insensé que j'ai été. De nuit... avec ce temps d'enfer, — pour ce coquin. Ma foi ! il fallait rêver, ou avoir un coup de marteau, pour faire cette folie. — Oh ! mon Dieu, protégez ma barque ! — et vous saint Nicolas, de la fureur cruelle — du Drac, sauvez-moi, si je suis à mon heure dernière !

Crac ! aïe ! gare le gouffre ! nous sommes perdus ; — signons-nous ! Et sur-le-champ, la barque sans rompre son gouvernail, — va heurter contre un rocher... Elle avait butté la digue — sur la rive vivaraise. Le nid et la couvée — sont sains et saufs puisque c'est le long de la chaussée que — le bateau vient aborder. Le passager saute à terre, — en proférant un blasphème, et puis houp ! — le voilà qui gagne le large, sans dire un traître mot.

Lou lendeman ben d'ouero treis gendarmo a chava
Coustregnoun lou tralhaire, d'un èr tout abriva,
A lóus pourtà d'eilai, per uno afare urgento.
Pas debado, en eifèt : ayèr dins la tourmento,
Avió passa lou Rose, lou scelerat Mandrin,
Escapa de preisou : « Soudards siès en tarzanco ;
Entournas-vous tout dre : lou laire eis vès Andanço
Qu'eilamount vous espèro, per juà même refrin. »

×

A ti meina dóu paure, veici de peissilhous,
Que lou Rose te douano per minjà croustilhous.
E ti la grosso gent, fai lichou d'uno troueito,
Vou ben d'aure melhour. Zou ! mai peichaire, couèito !
De la fria veici l'ouero ; tirasso loun fialat,
Escampo l'esparsié vount lou peissou bourbouto ;
E si sant Peire ajuó, la peicho saró, bouto,
Une peicho aboundouso, sens la mendro espanla.

Li-o de jours de benastre sus Rose coumo alhours
Tè : de cops las alousas, e de peissous melhours
Se rambalhoun tant ben, que dirian que sant Peire
O traigu lou fialat. Per lóas chòupre, zòu ! veire :
Canasto e canastello badas ; n'i-o un quintau.
Davans un tau butin, lou peichaire se queso,
Couta, estabousi ; car jamai talo preso
Venguè, de sa fourtuno, cresse lou capitau.

Le lendemain de grand matin, trois cavaliers de la maréchaussée — viennent en courant, forcer le bachelier — à les transporter sur la rive opposée, pour une affaire pressante. — Oh ! oui bien pressante, en effet, car la veille pendant la nuit d'orage, — le scélérat Mandrin avait traversé le Rhône, — après s'être évadé de la prison de Valence. Gendarmes vous êtes en retard ; — retournez de suite à votre caserne ; le larron est à Andance — là-haut où il vous attend, pour vous jouer le même tour.

×

Pour toi, enfant du pauvre prolétaire, voici du menu fretin. — Que le Rhône t'apporte, pour que tu le manges croustillant. — Et pour toi, gros richard, c'est une truite qu'il faut à ton festin, — ou quelque autre chose de meilleur. Allons, pêcheur, de nouveau sur picd ; — l'heure du frai est venue ; tire ton filet ; étends ton *esparsier* à l'endroit où le poisson barbote ; — et si saint Pierre vient en aide, la pêche, tu peux y compter, sera une pêche abondante, et sans la moindre rupture de tes engins.

Il y a des jours de bonne fortune, sur le Rhône comme ailleurs. — Tenez : par moment, les alaises, et les poissons plus fins encore, — se prennent à foison, si heureusement que saint Pierre semble — avoir tiré le filet lui-même. Pour contenir tout cela, voyons ! — Ouvrez-vous corbeilles, petites et grandes ; il y a un quintal de poissons... — Devant un pareil butin, le pêcheur reste muet — et pétrifié d'étonnement ; car jamais une si belle capture — ne vint accroître le capital de sa fortune.

L'autr'an vès Rocho-mauro, pereïçai meyo-jun,
Un fulobro de peicho, per un autre rejun,
Prenguèroun, devinas, dedins lour esparviero,
Un moustre de peïssou, de mar ou de ribiero,
Gróus coumo un chasso-rodo, belèu coumo un gavot ;
Quaucaren d'eiglayous. Embringa dins la malho,
Repito en desesper, burdis. Vano batalho :
Lou moustras sus la douvo fuguè tua rede au cop.

Que ven la peicho antico, dempei qu'un nove engin
S'excambarlo sus Rose, lou jour, la neut, sens fin ?
Lou bouchas viroulhet, embe sa roua mountanto,
Embe sòus vint pouchous, fai'no guerro ablanjanto
Enda la peïssounalho. Garo ! mi vous òu criou,
Mas alausas ! Veici vostre destafeyage,
Seguès dounc lou mitan, e noun pas lou ribage
Si voulès que coungreye vostro fria en Abriou.

×

D'Isero mai de Sono davalan lóus radèus ;
Lóus traus, las talagógnas, las jentas, lóus platèus
S'apoundoun tous ensems, per feire la deïciso.
Acó fa, lou patrour, a soun entour aviso,
E dis : eis tèms que pàrtim ; a la gardo de Diou !
Que dóus marris virants sa bounta nóus, apare ;
E vous meinas, ardit ! istas ferme a l'afare ;
Maneyas dur l'empento, tiblas lou balafiou !

A Rochemaure, l'année dernière, vers le milieu de juin, — deux Roger-bon-temps, deux amateurs de la pêche — prirent dans leur épervier devinez quoi ? — Un poisson monstrueux de mer ou d'eau douce, — énorme comme un butte-roue, peut-être comme un pourceau ; — quelque chose de stupéfiant. — Enchevêtré dans les mailles du filet il se débat et bondit en désespéré ; — vains efforts, le prodigieux animal fut étendu raide mort d'un coup, sur le rivage.

Mais qu'est devenue la pêche d'autrefois, depuis qu'un nouvel engin — s'étale en travers du Rhône, le jour et la nuit sans interruption. — Cet affreux tourniquet, avec sa roue mobile, — avec ses vingt pochettes, fait une guerre atroce — à la gent poissonneuse. Gare ! je vous le dis en criant : — Alauses, mes amies, voilà votre destruction. — Suivez donc le milieu du fleuve, tenez-vous loin du rivage, — si vous désirez que votre frai foisonne en avril.

×

De l'Isère et de la Saône, on voit descendre les radeaux. — Les poutres, les bois équarris, les jantes et les planches, — sont attachés ensemble pour flotter vers le midi. — Quand tout est prêt, le patron du radeau jette un regard autour de lui, — et dit : allons ! c'est l'heure ; partons à la garde de Dieu. — Que sa bonté nous préserve des tourbillons ! — Et vous mes enfants, hardi ! Soyez fermes au poste ; — attention au gouvernail, et tirez fort les câbles !

Davans que tout s'eiboulhe, d'un cop de perpelha,
Lou raselié regacho lou ribage foulha,
Per dire a soun endret l'adiou de la partanço :
Adiou a soun cluchié, qu'entremitan s'eilanço,
A la charo taulisso, qu'escoun sous soun cubèr,
Lóus efants tant amas, la braveto óucelino,
La maire dóu nisou, vount l'amour s'atabino,
E lou paire qu'abeno soun setanten ivèr.

Un plour rayo, mai rede s'agouto embe un souspi
E zóu ! vai la rasquilho, sens rucà ni flapí.
Aquéu se tèn tout dré pèr cigóugnà l'empento ;
Aqueste embe un arpioun, istant sus uno jento,
Escarto las rouchassas. Dous autreis d'asseta,
Eisinan lou treipèd, tuvan lou fió sous l'oulo,
E deigatan lóus lioums. Mai dóu tèms l'eigo coulo,
E lou rasé davalò, coumo un ase embasta.

×

Sègre lou fiou de l'eigo, plan-plan, vai tout soulet ;
Mai luchà courent couantro, maugrat lou vourtoulet,
Maugrat lóus virovóus, aqu'eis l'obro penablo
Lóu mióu e dóu chava. Tróupisant sus la sablo,
N'en vaqui 'no seguello, gafant jusqu'aus peitraus ;
Aquipage de vint, equipage de cranto.
L'eigo rejisclo en l'èr e la terro s'eibranto,
Sous lou pèd martelaire, dóus mióus e dóus chavaus

Avant que tout soit en mouvement, le radelier jette un coup d'œil, — et tourne ses regards vers le rivage tout verdoyant, — pour envoyer à son pays l'adieu de la partance ; — adieu au clocher qui s'élève au milieu, — à la chère toiture qui cache sous son ombre, — les enfants tant aimés, gentils petits oiseaux, — la mère du tendre nid où l'amour se sacrifie de peine ; — enfin adieu au père qui va achever son soixante-dixième hiver.

Une larme coule ; mais vite elle s'arrête avec un soupir ; — et de suite on se met à glisser sans rien heurter, ni faiblir jamais. — Sur le radeau, l'un se tient debout et fait aller le gouvernail ; — l'autre le harpon à la main, campé sur une jante, — repousse le choc de gros rochers ; deux autres assis, — installent le trépied, allument le feu sous la marmite, — écosent les légumes... Mais pendant ce temps, — l'eau marche et avec elle le radeau précipite sa course comme une monture à la descente.

×

Suivre le fil de l'eau, tout doucement, cela se fait sans effort ; — mais lutter contre le courant, malgré les tourbillons d'air, — malgré les tournants d'eau, voilà le travail pénible — des chevaux et des mulets attelés à une barque. — Leurs pieds frappant le sable, — ils s'avancent les uns après les autres, dans l'eau jusqu'au poitrail ; — équipages de vingt bêtes, équipages de quarante, — l'eau jaillit en l'air et le sol tremble — sous les pieds frappant en cadence, des mulets et des chevaux.

Quouro, a la neut chayanto, dessus l'eigo un neblou
S'esten e fai surnuro, courdello e courdelou
Amarroun lóus batèus, e lóus chavaus s'establoun,
Pèr passà la vespra. Lóus mariniés deissabloun
Lours souliés e lours brayas, e dré van s'auberjà
A l'oustau ribeiran, que *Barco d'or* se noumo.
Aqui d'acoustuma trouavan 'no oustesso coumo
Se n'en veguè gis d'autro, per faire bouan minjà.

Davans lou fió li-o l'aste que viro un bèu dindard,
De coulour rousseyanto, tout bardela de lard.
Après soulé fali 'n-i-o 'n autre que s'aubouro
Entre lóus dous astiés, vount chascu lou sabouro,
D'un eu de calignaire. La cusino eis en trin :
Couquerlo e grand toupí, terrino e flichofreto,
Grasilho e piso-sau, bicheiro e cassouletto
S'eimoudan sus la taulo, la braso e lou pestrin.

Quinto veyá de veire tous quelóus omenas,
Assetasasant cèsclie, dins talas vespernas !
Las sietas fan de brud, las dens soun trissarellas,
E lóus flàscous cha pau, de goubèus en goubellas,
Douanan a tous lóus jàfis lou roubi dóu coucu,
A las lengas, perèu, lou parlà cascalhaire,
E beniou ben au pitre l'estrambord eiboulhaire,
Qu'enfayo e que fai creire lou Peirou per chaseu.

A la nuit tombante, lorsqu'une vapeur légère — s'étend sur l'eau, comme un voile, grandes et petites, — les amarres arrêtent les barques, et les chevaux vont à l'écurie — pour y passer la nuit. De leur côté, les mariniens secouent le sable — de leurs souliers et de leurs braies, puis se rendent à l'auberge — qui est sur le rivage, portant l'enseigne de la *Barque d'or*. — C'est là que de coutume, ils trouvent une hôtesse, — comme on n'en voit pas d'autre aussi habile à préparer la bonne chère.

Devant le feu allumé, un beau dindon se rôtit au tourne-broche, — de couleur appétissante, et tout bardé de lard. — Aussitôt que le soleil a disparu, voilà qu'un autre soleil se lève — entre les deux landiers, où chacun le savoure par avance, — d'un regard amoureux. Tout se remue à la cuisine : — rôtissoire, coquemart, terrine, lèche-frite, — grille, mortier, pot et casserole — sont en mouvement sur la table, sur le réchaud et sur le pétrin.

Il fait bon voir tous ces beaux hommes, — assis autour de la table, et festoyant toute la soirée ! — Les assiettes clincaillent, les mâchoires triturant, — et les flacons, peu à peu, se vident dans les verres petits et grands. — Alors, les visages se colorent des plus vives rougeurs, — les langues se délient en de joyeux propos, — et le cœur se livre aux allègres transports — qui fascinent l'esprit et font croire à chacun qu'il est maître du Pérou.

Aqu'eis flour e melico pèr nastreis mariniés,
Barjant amo duberto, d'escuts e de sestiés,
De la charo meina, de la bravo fenouno,
Qu'eilamont au país, espèro bello anouno,
A la rintra dóu paire. De-viageis chantoun tous,
En pichant de las mans, lours cops de valhentiso,
Pèr traire la mounta, rasquilhà la deiciso,
E faire la trepasso de vint toumbants treitous.

×

Per l'ome que rasello, tout s'abeno e feni
Vount chabo sa deivalo. Tatequant, vès lou ni,
Fau prene lou drayòu, la grand vio reyalo.
« Carriòulo e tapo-cùou, patacho e trinco-balo,
Charrountas lèu quèu mounde, tant gai, tant abriva.
Coueito ! coueito ! patrouns, pouyas en deligenço.
Ardit ! prenès ranfouart, bastas la councrenço ;
Car la meina espèro, bramant vostro arriva. »

Oh ! voué, prou tems bramino, de duro languisou,
La gent des Sant-Nazàri ; ma finto o ben resou ;
Eis tant leun Àvignoun e Rose eis tant troumpaire.
Pamens lóus vaqui tous, lou marit e lou paire
Lou quinque e lou jueine ome quasi nòuvi, tamben.
Lòuva sié Dlou ! soun sans ; en cenlho an de picalho,
E soun aprouvesis de gento menusalho :
Foueidioulet per la fenno, rampau per lou juven.

C'est le parfum d'une fleur, c'est du miel, que savourent nos mariniers — lorsqu'ils parlent, à cœur ouvert, d'écus et de boisseaux de blé, — de leur chère famille, de l'épouse dévouée — qui par là-haut, à la maison, attend une copieuse provision pour le ménage, — au retour du père. — Quelquefois ils chantent tous ensemble, en tapant des mains, pour célébrer leurs beaux exploits et leur vaillance, — à vaincre la montée du fleuve, à glisser sagement à la descente, — et à triompher de vingt mauvais passages aux embouchures des rivières.

×

C'est autre chose pour le conducteur des radeaux : pour lui, tout le travail se termine — au dernier relai de la descente. Arrivé là, de suite vers son pays — il songe à prendre le chemin, la grande route royale. — « Carrioles, tapécs, pataches, véhicules de tout genre vous êtes requis — pour transporter tout ce monde, si gai, si pressé de partir. — Vite ! vite ! patrons, montez en voiture ! — En avant ! prenez du renfort ; profitez de la concurrence ; — car votre famille réclame à grands cris votre retour. »

Où ! oui ils s'impatientent d'attendre si longtemps, — les gens de Saint-Nazaire ; et ma foi, ils ont bien raison : — Avignon est si éloigné et le Rhône est si trompeur. Enfin ! les voici tous arrivés : le mari, le père, — l'oncle, le jeune homme prêt à fiancer. — Dieu soit loué ! ils sont en bonne santé, ils ont de l'argent en bourse ; — et de plus ils ont fait de charmantes petites emplettes ; — un joli tablier pour l'épouse, et un rameau de sucreries pour les enfants.



Lou proumié de la renjo dóus mariniés chavaus,
Eis aquele d'un jueine, bouliguet, sens repaus,
Nouma l'*enfant perdu* ; lou proumt avertisseire
Dóus marris pas de Rouei. Oh ! qu'èro bèu a veire !
Soun calot sus la suco, soun riban roueit voulòud,
Gafant la pertió en man, en verai *meste-moucho*.
Garo d'aqui, dísió, que lou dangié aproucho
E sa vouas sicliarello regliavo lou menòu.

Oh ! lou fouart equipage qu'aqueú de patroun Jan,
Péutirassant sa barco, jusqu'a soulé coueijant,
Embe sóus douje muòus e sieis coumpagnouns sageis,
Sens pareis, d'assura, per mena lóus tirageis :
L'en-testo counduseire, farot a cavalou,
N'empacho sóus vint ans, avió de valhentiso,
Mai qu'ome de soun tems. Viou coumo un èr de biso,
Pas ren l'eibravajavo, campa sus soun selou.

Grand Rose souvent mudo sóus èsseis d'en dedins ;
En co segant l'eisemple dóus mesteis ciòutadins.
Quouro trai per eïgai, quouro eilai a bigouardo ;
Bentant que raramen, lou cours d'un meis s'acouardo
Embe quéú que vai sègre. Lou creis dóus gros eigas,
La fuso de las nèus destrian de la meyano
Lou courrant maïstrau, sus tout vount se deibano
Lou fiou de la Durenço, vou de l'Isero, ai las !



Dans la suite de l'attelage remorquant un bateau, le premier cheval — est celui qui est monté par un jeune homme, sans cesse en mouvement. — C'est *l'enfant perdu*, le prompt avertisseur — des mauvais passages du Rhône. Oh ! que jadis il était beau à voir, — avec son calot sur la tête, et son ruban rouge au vent ! — tenant la gaffe à la main et se jouant dans l'eau comme un maître-mousse. — Arrière, disait-il en criant, le danger est là ; n'approchez pas. — Et sa voix perçante réglait la manœuvre du pilote.

Oh ! quel puissant équipage que celui du patron Jean, — remorquant sa barque, jusqu'au coucher du soleil, — avec ses douze mullets et sa demi douzaine de braves compagnons, — sans pareils, au sûr, pour le métier ! — Le premier de la troupe, cavalier sémilant, — à peine âgé de vingt ans, avait malgré sa jeunesse, autant de courage — que les plus forts de sa condition. Vif et prompt comme l'air, — rien ne l'effrayait lorsqu'il était à cheval, sur sa petite selle.

Grand Rhône change souvent les allures de sa vie intérieure ; — imitant en cela l'exemple des riches citadins. — Un jour il passera par ici, un autre jour il obliquera en travers ; — à ce point que rarement le cours d'un mois correspond — avec celui du mois suivant. Les crues des grandes eaux, — la fonte des neiges font souvent écarter de sa moyenne, — le courant principal, surtout lorsque les eaux enflées — de la Durance ou de l'Isère viennent s'enfiler dans le Rhône.

Cha-feis lou founs beissavo tout d'un cop a ressaut ;
Adounc lou gai bounlaire n'avió jusqu'au peitrau.
De-cops, tamben chayó dedins quauco toumplino,
Dins quauque gour bloudous, vount sa bestio matino
Penavo a l'en retraire. Quand parlem de maupas,
N'èro trop d'ensiejous ; quand parlem de neyado,
Un jour se n'en faguè uno, qu'eis pas de bado,
De n'en fà lou racouànti, per la leiçou dóus chas.

Un cop talo deivieiro s'èro facho embe un gour
Fouja souque la vèlho, pas-ren vesible a flour.
Per adounc patroun Jan, sens un gran de doutanço,
Creyó l'efant-perdu, en chami d'assuranço ;
Mai, pataflóu aqueste, coumo un lamp dispareis,
Dins lou fount virovòu, dins la toursanto molo :
L'efant mai que foulhó n'avió fa qu'uno solo,
Sus lou bouard de la croso ; quamben li fuguè preis.

Neya ! Neya lou drole ! Qunt dòu ! e qunt plagnun
Per sa gent que l'amavo tant mai que n'avian qu'un !
E patroun Jan, beniou, sentiguè soun couar trisse
D'un tal estripamen. Oh ! lou plus amar calice
Fuguè per la nòuvièto d'aquéu paure Janet.
Li-o prou de tems d'acó, e toujours se maucouro ;
Lou país eis prou leun, e la tristo tourtouro
Ven souven sus la ribo plourà soun bravounet.

Parfois le fond baissait tout d'un coup dans le lit du fleuve, — et alors la monture de l'enfant-perdu avait de l'eau par dessus jambes. — D'autrefois il lui arrivait de s'enfoncer dans la vase, — ou dans quelque gouffre mort, d'où sa bête intelligente — avait peine à le retirer. Quand nous parlons de mauvais passages : — il y en avait trop d'insidieux : quand nous parlons de noyade, — en voici une qui arriva un jour et qu'il est bon — de rappeler pour l'instruction des apprentis.

Donc une fois il arriva que le Rhône avait ainsi modifié son courant, — et creusé un trou profond, entièrement imperceptible à fleur d'eau. — Pour lors patron Jean, sans ombre de doute, — croyait que l'enfant-perdu marchait en toute sécurité ; — mais soudain, comme un éclair, celui-ci disparaît — dans le profond tournant, dans un entonnoir qui lui tord les membres. — L'enfant n'avait fait qu'un pas de trop, une sole — du cheval posée sur le bord du gouffre ; rien de plus, et pourtant il se perdit.

Noyé ! noyé, le pauvre gars ! Quel coup ! quel chagrin — pour sa famille qui l'aimait d'autant plus, qu'il était fils unique. — Quant à patron Jean, son cœur fut broyé, — et déchiré par la douleur. Mais le plus amer calice, — fut pour la jeune fiancée de ce pauvre enfant. Bien que l'événement soit déjà ancien, elle ne cesse pas de se désoler ; — le pays où le malheur est arrivé est loin de chez elle, — et pourtant elle va souvent sur la fatale rive pleurer.



La fouarço chivalino fasió soubro au retour,
Estant que per lou courre, maugrat sa pesantour,
Touto barco n'avió qu'a sègre soun aneuïro
Au fiou quilhant de Rouei. Adounc, que fan asteuïro
Quelóus chavaus gafaireis, vengus per la mounta ?
Velóus dins un batè, trissant palho e fenusso.
Benaro passagiés, sus l'eigo que branlusso,
Se sadeyoun de veire lou país afrounta.

La vió dóu marinage bourbouto de dangiés,
E lóus malans, pechaire ? li soun pas estrangiés.
Das la pouncho dóu jour, fóu dubri l'eu sous l'ufu,
Per pas, sus un rouchas, virà coumo bódufo,
Crebà la sisselando, destrincà lou radè,
E belèu s'afoundrà... Díou ! Quanto malo passo !
Que des marris endreis, dessus l'eigo treitasso,
Vount l'or, vount tant de mounde couars e ben se perdè !

Adounc eis pas debado que l'amo dóu marin,
S'eimóuve e se souvente qu'eis un pouvè divin,
Un mèstre davans qui tout se queso e tout calo ;
E 'no Vierjo d'amour eilamoun douço estialo.
Ren d'estonnant, pechaire ! qu'envouque l'estatió
Dóu grand Sant Nicoulas, placa sus uno pouasse,
Au soum de soun batè ; e qunte tèms que passe,
Festouneye l'eimage dóu patroun de sa vió.

×

Au retour des bateaux vers le midi, la traction puissante des chevaux était superflue ; — puisque pour expédier sa marche, et malgré son lourd chargement, — la barque n'avait qu'à suivre en se laissant aller, — au fil de l'eau. Et alors que deviennent — les équipes de chevaux venus pour la montée ? — Voyez-les tous dans un bateau broyant la paille et le foin. — Maintenant ce sont des passagers, qui, doucement balancés par les flots, — se plaisent à contempler les paysages qui se déroulent devant eux.

×

La vie des mariniers est remplie de dangers, — et les accidents fâcheux, sont hélas ! trop fréquents dans leur métier. — Dès l'aube du jour il faut avoir l'œil ouvert, — pour ne pas heurter les rochers, tourner comme une toupie, — crever les flancs de la barque, — détraquer le radeau — et peut-être s'engloutir à pic... Dieu ! que de passes périlleuses ! — que de coins fatals sur cette eau perfide, dans laquelle tant de trésors et tant d'hommes corps et biens se perdirent !

Aussi, n'est-ce pas sans raison que l'âme du marinier — s'émeut à la pensée qu'il existe une puissance divine, — un maître devant lequel tout se tait, et s'avoue vaincu ; — qu'il y a au ciel une Vierge d'amour, uné douce étoile... Rien d'étonnant donc qu'il honore la statue du grand S. Nicolas, appliquée sur un panneau, — au fond de sa barque, et que par tous les temps — il enguirlande de fleurs l'image de son saint patron.

O bello fe crestiano de long dóu fluve ama !
Se vé mai d'uno gleiso, quasimen 'n'eissama,
Vount la Reino dóu Ciè ten autar e chapello.
Se vé tamben au soum de la mendro tourello,
Au su dóu mendre serre, vegüó de leun, la crous,
Lou simbèu dóu salut. Ben meui, sus la peitrino
Dóu marinié, se vé medalho en pendoulino,
Qu'adus a sa pauro amo l'espèr aus jours afrous.

Sant Nicoulas de Miro, paraire dóu marin,
Paras la vió e l'amo dóus bateliés en trin
De gafoulhà dins Rouei ! Se dis de vous qu'un viage,
Dins un veissè de mar, a mand de fà naufrage,
Vous, pietadous sant ome, l'avès sauva daré,
Preyant Diou da-ginous. Dóu cop, l'aspro bourisco
Calè, e lóus marins fuguèroun fouaro risco.
E per acó sus l'eigo, siès patroun sens paré.

×

Sant Nicoulas ! Eis vogo ! veici jour benesi
Vès lou Bourg de Valenço, Coundriou e lou Pouzi.
Gent d'eigo e mariniés an majo part de festo,
E la tarjo eis lou jió que mai que tout s'apresto.
Sus lou port tout bouligo ; dins l'èr lous palancèus
Flouteyoun lours ribans ; e las verdas guierlandas
Fan lou farandoulet de sus las paravandas,
Dóu tems que la sinfóunio juó sós melhours mourcèus.

O belle foi chrétienne, tu es vivante sur les rives de notre fleuve aimé. — Voyez ces quantités, il faut dire ces longues suites d'églises, — où la Reine du ciel possède autel et chapelle ; remarquez aussi au sommet de la moindre tour, — et sur la plus petite colline, la croix vue de loin, — symbole de notre salut. Bien plus encore, sur la poitrine — du marinier, est suspendue une pieuse médaille, — qui ramène l'espérance à l'âme, aux jours des grandes épreuves.

S. Nicolas de Myre, protecteur des marins, — couvrez de votre protection la vie et l'âme des bateliers, qui passent leur temps — à gaffer dans le Rhône. L'histoire de votre vie rapporte qu'un jour — vous étiez en mer sur un navire, menacé de naufrage, — et que vous, touché de compassion, l'avez sauvé juste à point, — en priant Dieu à genoux. — Sur-le-champ, la tempête furieuse — s'arrêta, et les marins, grâce à vous, furent hors de danger. — Voilà pourquoi sur les eaux vous êtes le patron par excellence.

×

S. Nicolas ! Fête votive ! Voici un jour béni — pour le Bourg-lès-Valence, Condrieu ou le Pouzin. — Mariniers et travailleurs du Rhône sont les premiers à la fête ; — et la joute est le jeu qui se prépare, avec le plus bel entrain. — L'animation règne sur le port ; dans l'air les banderoles — flottent avec les rubans ; et les guirlandes de verdure — dessinent leurs festons, le long des parapets, — pendant que la musique exécute ses meilleurs morceaux.

Pèr couble lóus tarjaireis, chascu sus soun barquet,
Se quilhoun dins la lono, vint brassas leun dóu qué.
Lou talabar en man, l'escut sus la peitrino,
Se rucan dous en dous. Ouvès : lou bouas crasino,
Esparo couantro esparo, pounchu couantro pounchu.
Lóus cops chayoun furíous, coumo en lucho mourtalo
Mai zang ! lou proumié, un fier apia deibalo
Dins Rouci, testo proumeiro, criant sebo, siou fichu !

N'en chai un, n'en chai douge ; mai resto un autretant,
Que reprend la batouasto, de furour repitant,
Sus lóus batèus lòugiés. Lou peple lóus acisso
A s'espéuti que mai, e sa clamour s'eilisso,
Cha-cop que touambo 'n ome per faire lou plounjòu,
La ! la ! vaqui la fi. Ardit mai lous joutaireis !
Aro soun plus que dous ; mai quntóus fouarts coumpareis !
Coumo lour trin vous douano lou tramble de la pòu !

Disoun qu'enda la guerro, de-feis dous generaus,
En man tenant l'espaso, se rucoun coumo braus,
Jusco que l'un dóus dous trafoure l'autre au pitre,
Gagnant per sa naciou, l'ounour embe lou titre
De glòuríous vinceire. Tau, lou champioun darrié,
Lou joutaire valhent, après uno doujeno
Cabussa dins lou gour, sens playo ni sens creno,
Sus soun barquet s'avanço, reçoùpre lou laurié.

En face l'un de l'autre, et chacun sur son léger bateau, les jouteurs — s'élancent dans le bras mort, à vingt brasses du quai. — L'épieu en main, la targe sur la poitrine, — ils font assaut deux à deux. Entendez le bois qui craque, — perche contre perche, pointe contre pointe. — Les coups tombent avec fureur, comme pour une lutte à mort. — Mais paf ! le premier, un terrible, tombe frappé, — tête en bas dans le Rhône, en criant merci, je suis battu.

Il en tombe un ; il en tombe douze ; mais il en reste encore le même nombre, — qui reprend tour à tour le combat, impétueux, frémissant — sur les bateaux légers. Le peuple, sur la rive, — les excite à frapper plus fort, et sa clameur s'élève plus violente, — à mesure que les hommes tombent à l'eau et piquent une tête. — Là ! voici venir la fin. Hardi ! les derniers jouteurs ! — Ils ne sont plus que deux ; mais quels rudes compères ! — comme la rage de leurs coups fait frissonner d'épouvante.

On dit qu'à la guerre quelquefois deux généraux, — l'épée au poing, se heurtent l'un contre l'autre, ainsi que des taureaux furieux, — jusqu'à ce que l'un des deux transperce l'autre à la gorge, gagnant — pour sa patrie l'honneur et le droit — d'une éclatante victoire. — Tel, le dernier champion, le plus fort jouteur ; après en avoir — culbuté une douzaine, seul sans plaie ni égratignure, — il s'avance sur son batelet pour recevoir la couronne de laurier.

Brave ! brave vincèire s'escliamoun de pertout
Sus lóus bars de la digo, jusqu'au darrié cantou.
A-n-ele lou brouché, la cherpo e la fialocho ;
Zou ! a-n-ele tamben treis vint escuts en pocho,
E de-mai lou triounfle !... Mounta sus quatre rouas,
Un barcot eis adu, verdeyant de laurèno.
E lou joutaire aqui, glourious se permèno,
Per vióus e pèr charrèiras, plòudissant milo vouas.



Bravo ! vive le vainqueur ! clame partout la foule
— sur les dalles de la digue, et d'aussi loin qu'on peut
voir. — A lui le rameau, l'écharpe de soie et la filo-
che ! — Vite ! A lui encore, soixante écus en bourse,
— et de plus le triomphe !... Aussitôt une petite bar-
que est amenée, — trainée sur quatre roues et parée
de lauriers. — Le vainqueur à la joute y prend place,
et il s'en va promener sa gloire, — à travers les rues
et les carrefours, aux applaudissements de mille voix.





5^{mo} *Cantinello*

Lóus mau-pas. — Lou Dra. — Las beilhas.

La vise.

L autrié se viro l'auro d'un rouchant auragan,
Lou Rose mai que coufle s'eibravajo, en segant
Lou sióule emmalicia de las ersas cumousas ,
Coumo de bióus pognus per de guespas furiousas.
Couantro lóus brouas de terro las eigas fan eifouart,
E massis e peirous tremouloun a cha viage.
Dins quéu tèm̄s d'espavant, dengr̄ sus lou ribage,
Ni barco ni barqueto : sarió voulhè la mouart.

Pamens n'en pareis uno, lamount vès lou ressaut,
Enfardela de veire, de charbou e d'achau.
Dóu país givorden partió, la ratamalo,
De segroun en segroun, au grat de la rafalo,
Coumo un four-de-sen jilo, jilo au Pouant Sant Esprit.
Ourrou ! Vaqui 'n mau-pas, entremei de douas pilas,
Estré, rede e sens founs, vount tant de mans abilas
A maneyà l'empento, milo feis li-an peri.



Chant V

**Les mauvais passages. — Le Drac. — Les troupeaux
transhumants. — La vigne.**

Naguère, un orage violent soufflait ses mugissantes rafales. — Le Rhône, extraordinairement gros alors, s'effraie et s'emporte, manifestant son courroux — par le sifflement de ses vagues écumeuses; — vous l'eussiez comparé à un bœuf piqué par des guêpes en furie. — Contre les levées de terre, les eaux viennent frapper avec violence, — et à chaque coup, massifs et empierrements sont ébranlés. — Avec ce temps épouvantable, personne sur le rivage, — ni barque ni batelet sur l'eau : ce serait s'exposer au péril de la mort.

Je me trompe : une barque s'aperçoit en amont, vers le ressaut du fleuve ; — elle est chargée de verre, de chaux et de charbon. — Partie de Givors, la vieille embarcation — secouée sans relâche, au gré du vent impétueux, — se précipite affolée vers le pont du St-Esprit. — Horrible ! Voilà un mauvais pas, entre deux piles, — étroit, rapide et sans fond, où tant de mariniers — habiles pilotes, des milliers de fois ont péri.

Sieis omeis la trigoussoun, fege dur, couar galhard,
Ren lour fai petachino ; Rose n'eis qu'un goulhard
A l'eime de lours bras... Li soun ; plus qu'uno brasso.
S'agis d'assincà dre, guinchant coumo a la chasso.
Lou mudaire vai juste... Mai se sen quaucaren
Plus fouart que touto man, que péutiro e trantralho.
Aï-aï ! Pauro de Diou ! De couantro la rouchalho,
Dessous lou pouant, la barco s'estello ; e peui, plus ren !!

×

Coumpiancho.

Ouvès gent d'eigo e de ribage,
La dicho d'aquele naufrage,
Que feiroun questous tems darriés,
 Sieis braveis mariniés.
Ouvès gent d'eigo e de ribage.

Avian passa davans Andança,
Coumtant sus quello benurança
Qu'avian sus Rouei toujours agu,
 Urous coumo dengu.
Avian passa davans Andança.

Avian passa davans La Vòuto
Sens gis de malo virovòuto ;
Franchi lóus segrouns dóu goulet,
 Qu'apèloun Roubinet.
Avian passa davans la Vòuto.

Ils sont six hommes, robustes et gaillards. — Ils n'ont peur de rien, et le Rhône n'est qu'un ruisseau, — par rapport à leurs bras. Les y voilà ; plus qu'une brasse. — Il s'agit d'enfiler droit, en visant comme le chasseur. — Le pilote voit juste... mais il sent quelque chose — qui résiste, une main qui le tire et le fait chanceler. — Aïe ! aïe ! Malheur ! contre les rochers, — sous le pont la barque se brise, et puis plus rien.

×

Complainte.

Ecoutez gens d'eau et riverains — le récit du triste naufrage, — que firent ces derniers temps, — six braves mariniers. — Oyez gens d'eau et riverains.

Ils avaient déjà passé devant Andance, — comptant sur la bonne fortune, — qui les avait toujours favorisés en voyage ; — heureux comme personne. — Ils avaient dépassé Andance.

Ils avaient déjà passé devant Lavoulte, — sans aucun accident fâcheux, au détour du fleuve ; — ils avaient franchi les rapides de l'étroit passage, — qu'on appelle Robinet. Ils avaient déjà dépassé Lavoulte.

Dejó dins la baisso jilavoun.
Jouyous, de l'espèr se bressavoun,
D'èsse d'eilai lou Sant Esprit,
Tous sauveis a l'abrit,
Dejò dins la baisso jilavoun.

D'acó que n'avian ren a cragne,
Paureis creyandiés bien a plagne,
Se soun neyas dedins un gour,
Sens poueire avè secour.
D'acó que n'avian ren a cragne.

Ai las ! lour barco s'agrabouno,
Couantro la pialo roucheirouno
Dóu pouant, e tout lou charjamen
S'afoundrè d'atenen.

Ai las ! lour barco s'agrabouno.

Oh ! qunt chacrin ! Oh ! qunto lagno,
Per lóus efants e la coumpagno ;
Per la meina dóus malurous,
Ensebelis sens crous !
Oh ! qunt chagrin ! Oh ! qunto lagno !

Drouleis prenès la blodo neiro.
Manetas junchas, en preyeiro,
Plouras en couyanto raya,
Voste paire neya.

Drouleis prenès la blodo neiro.

O Rouei ! Qu'eis que dins ti bramiuo,
Qu'engouleis coumo sauvagino,
Tant d'efants e d'omenas ?

Oh ! qunto fam que n'as !
Oh ! Rouei ! Qu'eis que dins ti bramino ?

Déjà ils se précipitaient vers le bas Rhône. — Tous joyeux, ils se berçaient de l'espoir — d'être au delà du Pont-Saint-Esprit, — sains et saufs et hors de danger. Déjà ils se précipitaient vers le bas Rhône.

Persuadés qu'ils n'avaient rien à redouter, pauvres crédules bien à plaindre, — ils se sont noyés dans un gouffre, — sans pouvoir être secourus. — Persuadés qu'ils n'avaient rien à redouter.

Hélas ! leur barque s'est brisée — sur les enrochements des piles — du pont, et toute la batelée s'est engloutie — du même coup. Hélas ! leur barque s'est brisée.

Oh ! quel chagrin ! Oh ! quelle douleur ! — pour les enfants et pour l'épouse, — pour les familles de ces malheureux, — ensevelis sans croix. Oh ! quel chagrin ! Oh ! quelle douleur !

Petits enfants prenez la blouse noire. — Joignez vos petites mains en prières, — versez de cuisantes larmes, pleurez — votre père noyé. — Petits enfants prenez la blouse noire.

O Rhône, quel est donc le mal qui te ronge, — pour que tu dévores, comme une bête féroce, — tant d'enfants et tant de beaux hommes ? — Quelle horrible faim tu en as ! — O Rhône quel est donc le mal qui te ronge ?



Intervas lou mudaire, demandas au prourié,
A qui que sié de l'eigo, touteis fin qu'au darrié,
Vous diran que dins Rouei li-o 'no bèstio moustrouso
Un orre serpatas, que sa goulo sannouso,
En maire coumo en ribo charcho qu'a devouri.
Aqu'eis lou Dra famous qu'an vegu quauque viage,
E que meste assoulu, se fai payà lou piage,
Lou deime, per sa gouarjo, de tout ço que perì.

Aqu'eis uno vengenço dóu prèfachié de mau,
Traucha per lou pau-ferre, que li mandè d'ennaut,
L'arcange Sant Michèu. O ràbi d'escumenge !
Satan, dragoun de Rouei, vòu prene soun revenge,
De soun arpo agrifanto... Queh ! marris picarnous,
Anas sus lou mitan nadà coumo uno escarpo,
Touteis sarès junlhas, au cro de sa malo arpo ;
E de clès queste vespre, se sounaran per vous.

O pauro lavandeiro que chareis ta buya,
En pichant de la bato ; ti mai qu'estant puya
Sus toun planchou clinant, laveis lou jalhet làni
De toun efant au piàs, fau pas que vous engàni,
En sagoulhant trop d'aise. Vau meui perdre un patou,
Un sabou de dès sous, uno cliau, vou 'no picho,
Que cheire malamen sous l'ounlho e la traficho
D'aquéu dragoun sannaire que fai l'eicharguetou.



Interrogez le pilote, demandez au batelier d'avant, — et à tous les travailleurs du fleuve, tous, sans exception, — vous affirmeront qu'il y a dans le Rhône, un monstre, — un horrible serpent, dont la gueule rouge de sang — ne cherche qu'à dévorer, — sur le milieu de l'eau et jusque sur le rivage. — Cette bête redoutable, c'est le Drac, qui a été aperçu à certains jours, — et qui, maître absolu, prélève comme un droit de péage pour sa dent cruelle, la dîme de tous ceux qui tombent dans les flots.

Ceci est une vengeance de l'artisan du mal, — transpercé par le pieu de fer que du haut du ciel lui lança — l'archange S. Michel. O rage d'excommunié ! Satan, le dragon du Rhône, veut prendre sa revanche — avec sa puissante griffe... Quoi donc ! petits morveux, — vous vous aventurez à nager au large comme des carpes ! — Hé bien ! vous serez harponnés par les crocs de la male-bête, — et ce soir la cloche sonnera vos glas.

O pauvre buandière qui lave la lessive, — en frappant du battoir ; et toi aussi jeune mère qui t'appuies — sur ta planche et te courbes pour blanchir les langes — de ton enfant au maillot, toutes deux prenez garde et soyez prudentes, — en secouant votre linge trop à votre aise. Il vaut mieux perdre un pan de toile, — un savon de dix sous, une clé, un battoir, — que de tomber misérablement sous l'ongle et le trident — de ce dragon sanguinaire qui se tient au guet.

Veire mai verai, semblo s'èsse establi en rei
Au toumbant de l'fsero. Pire qu'acó, direi :
Eis aqui que se ten, afara, sens entrablo,
Tout preste a devouri, dins l'eigo ou sus la sablo,
Qui que sié que li-afloure. Le la goulo d'infer
Vetaqui lou bournè, lou pertus e la gorgo,
Sens gis de fount, pas mai que l'embut de la Sorgo.
Malurous lou passaire ! quant de feis se li perd !

×

Eiço per óuvi dire : De las plus grands founsours,
Disoun que souart de vèspre, coumo de gemeis sourds,
Estrangeis, gingoulants. Eis las pauras armetas
Dóus neyas d'eilaïns, que jugnoun lours manetas,
Plouroun dedins lou toumple demandant de soulas.
Pichots efants dóu brès, jueinas flours de filhounas,
Droleis de dous en dous, tout iage de persounas ;
D'us afoundras sens fauto, d'us per diable afoulas.

Ouvan sus tout lou siclé dóu bloundinè Daufi,
Lou darié de sa raço que, las ! trouvè sa fi,
En chayant d'un soulié dóu chastè de Bèu-veire,
Dins un vorze badant. Soulet, istant de queire,
En man sa courouneto, plouro, desfourtuna,
Sa maire e soun bressou. Mai ço que lou maucouro
Ben mai, eis de savè que dengu d'aquesto ouro,
Que gis de prince pouarte lou noum dóu Daufinat.

En vérité, il semble s'être établi en roi, — au confluent de l'Isère et du Rhône. Chose pire encore : — c'est là qu'il s'est cantonné, l'œil en feu, libre de toute entrave, — toujours prêt à dévorer, dans l'eau ou sur le sable, — quiconque est à sa portée. De l'enfer béant, — n'est-ce pas là le soupirail, la brèche et la gorge ; — abîme sans fond comme le gouffre de la Sorgues ? — Que de fois le passager malheureux va s'y perdre ?

×

Ceci est une légende : des plus grandes profondeurs, — il sort, dit-on, la nuit des espèces de sourds gémisséments, — étranges, sanglotants. Ce sont les pauvres âmes du purgatoire ; — les âmes des noyés, qui, du sein des eaux, tendent leurs mains jointes, — pleurent et demandent du soulagement. — Tendres enfants au berceau, jeunes filles, fleurs trop tôt cueillies, — jeunes gens enlacés deux par deux, personnes de tout âge ; — les uns noyés, sans faute, les autres poussés à la folie par le diable.

On distingue au milieu de tous, le cri perçant d'un blond Dauphin, — le dernier de sa race, celui, hélas ! qui trouva la mort, — en tombant d'une terrasse du château de Beauvoir, — dans un tournant profond de l'Isère. Seul, à l'écart, — tenant en main sa petite couronne, — l'infortuné pleure sa mère et son joli berceau. Mais ce qui le chagrine — le plus, c'est de savoir qu'à cette heure, — personne parmi les princes, ne porte le nom de dauphin.

×

E vounte van las beilhas de milhés de moutous,
Que venoun de vès Arle ? Plan-plan s'adrayoun tous
Sus lous mourreis aupens, a la flour de mayouso,
Eiçai davans Sant Jan. Ventour, Lenço e Chamouso
N'en pasqueiroun 'no pèço. D'autreis viroun dès Dió
Mau-grat l'alugnamen, mau-grat la trefourasso ;
Immenseis troupeles, estivoun sus Glandasso,
Dre qu'en Aupo, la tafo pareis touto foundió.

Glandasso.

Quelóus sérreis jalhans, vount la nèu s'enmoulouno,
Quelóus bàrris pounchus, dount part l'eilus quand trouno,
 Qui-t-eis que lóus o fa si grands ?
Au mitan dóus rouchas, samenas en pantaro,
Qui dounc plantè lou pi ? qui faguè l'eigo claro,
 L'eigo que jisclio de las fouants ?

Eis Diou que bastiguè Glandasso e sas coulinas,
Qu'apouchè sous clapas, e curè sas ravinas ;
 Eis ele que cougnè sous neiviés.
La peiro, plot sus plot, sas mans la barulèroun ;
De vès l'aupen lóus rious a soua ordre rayèroun,
 E li nièroun lóus esparviés.



Où donc s'acheminent ces troupeaux de milliers de moutons, — qui montent d'Arles ? Tranquillement ils se dirigent tous — vers les montagnes des Alpes, dès que la fraise sauvage est en fleur — un peu avant la Saint-Jean. Ventoux, Lance et Chamousse — offrent leurs pâturages à quelques-uns. D'autres prennent la direction de Die, — malgré l'éloignement et les fortes chaleurs. — D'immenses troupeaux passent l'été sur le mont Glandasse, — aussitôt que sur l'Alpe, la neige tassée paraît entièrement fondue.

Glandas.

Ces montagnes géantes où la neige s'amoncele ; — ces sommets pointus, d'où partent l'éclair et le tonnerre, — qui donc les a faits si grands ? Au milieu des rochers écroulés en désordre, — quel est celui qui planta le pin ? — Qui donc fit sortir l'eau claire, — l'eau qui jaillit des fontaines ?

C'est Dieu qui bâtit Glandas et ses vallons, — qui fit ses blocs aigus et creusa ses ravins. — C'est lui qui entassa les *névés* — et qui, de sa main puissante, fit rouler les quartiers de pierre, — les uns sur les autres. De vers les côteaux inclinés, à son ordre, — les ruisseaux coulèrent et c'est là que l'épervier plaça son nid.

D'aqui se vé pertout, en terro daufinalo ;

D'aqui en burdissant la lavancho deibalo,

Eilava dins lou deibaussòu.

La primo aubo au mati, li broulho e li poucheyo ;

E lou soulé au vespre, en guinchant li rougeyo,

Per dire : adeissias, mi m'en vòu.

Aquele mount Glandasso, embe soun frant de peiro,

Embe soun su plouma, s'anauto sus la teiro :

Ventour, Toulau, Nèvo e Couspè.

Coumo un biòu banaru trepasso mai de resto

Las feyas, lóus berous, sens redrissà la testo ;

Glandasso eis lou rei dóu troupè.

Eis verai, gramaci, que sus quéu frant dardalho

'No courouno de glia, vount lou ciè se miralho,

Ben mai de la mîta de l'an.

Eis verai qu'en estiou, a la chaud toufarello,

Aquele rei bouchas, lou darrié deichapello

Sa grand cabesso tout plan-plan.

O sèrre naut-que-naut ! Ta vió de lonjo tiro,

Que d'omeis o vegu, dempei lou tems que viro

La roua dóus ageis que Diou fai !

Quint flo de revouluns, de chapleis e de guèrras,

An passa sous tóus pès, en triboulant las terras,

E las naciòus d'eici d'eilai !

De là on aperçoit de tout côté, au loin, la terre dauphinoise. — De là aussi l'avalanche s'élançe en bondissant, — là-bas dans le précipice. — L'aube matinale y pointe ses premières clartés, — et le soleil le soir en s'inclinant, y envoie ses rayons de feu rouge — pour dire : adieu, je m'en vais.

Ce mont Glandas avec son massif de rochers, — avec son front pelé, s'élève au-dessus du groupe formé — par le Ventoux, le Touleau, la Nève et le Couspeau; — il les surpasse, comme un taureau surpasse, et de beaucoup, — les agneaux et les brebis, sans avoir besoin de lever sa tête cornue. — Glandas est le roi de ce troupeau.

Il est vrai que sur son front dépouillé, on voit rayonner — une couronne de glace, où miroite l'azur du ciel, — plus de la moitié de l'année. — Il est vrai qu'en été, pendant les chaleurs étouffantes, — ce roi sauvage est le dernier à lever son chapeau — de dessus sa tête neigeuse, et le plus tardivement possible.

O montagne altière ! Combien ta vie si longue — a vu passer de générations d'hommes, depuis le temps qui tourne — la roue des âges, que Dieu fait mouvoir ! — Quels flots de révolutions, de guerres et de batailles sanglantes — ont passé à tes pieds, en bouleversant nos pays, — et les nations environnantes !

Saveis ço qu'èro l'ome assousta sous tas bouarnas,
Que per viòure d'alhan courrió las coumbas souarnas,
Breyant lou roure e lou fayard.
Saveis lous granfats, de la Gaulo farojo,
Dóus Voucounceis valhents, de la gent alebrojo,
E dóus reire-grands de Bayard.

Vount o passa lou tems, que tóus gripéis si rudeis,
Trevas per lóus fayants, coumo autrié per lóus drudeis
Eroun drayo santo e sacra ?
M'eis eivis d'apercevre a ta crestò trounflanto,
La piolo d'un *Menhir*, 'no lauso branlussanto,
Vou belèu, l'autar d'Andarta.

Atenent tóus pasquiés, sus las ribas de Droumo,
Venguèroun s'adeisà tant de sòudards de Roumo,
Per basti la cióuta de Dió.
Que de viageis tamben, ta blacho soubeirano
Serviguè d'escoundòu aux pepleis de la plano,
Àpias per lou fèrre e lou fió !

Eilamont bèstio e gent, per ensem e tout bouarle,
Vivian sus lóus coutaus. Aro las beilhas d'Arle
Se li-apasturoun dins l'estlou.
L'ourse o despareissu, vou pau s'en fòu ; en plaço
Ouvan dóu bousecatié, l'adestrau e la rasso
E l'agnè bialant : gràcio a Diou !

Tu sais ce qu'était l'homme primitif abrité par les cavernes, — lui qui pour vivre de gland parcourait les sombres vallées, — en secouant les branches du chêne et du hêtre. — Tu sais aussi les hauts faits des Gaulois farouches, — des Voconces vaillants, de la nation allobroge — et des ancêtres lointains de Bayard.

Où a passé le temps où tes rampes si rudes, — gravies par les fées, comme autrefois par les Druides, — étaient une voie sainte et sacrée? — Il me semble apercevoir encore à ton sommet sourcilleux — le bloc d'un menhir, une pierre tremblante, — ou peut-être l'autel de la déesse *Andarta*.

A côté de tes pâturages, sur les rives de la Drôme — vinrent s'établir des légions de soldats romains, — pour bâtir la noble cité de Die. — Que de fois encore les bois de tes flancs — servirent de retraite aux peuples de la plaine, — pourchassés par le fer et le feu !

Là-haut, bêtes et gens vivaient mêlés ensemble, — sur les pentes des côteaux. Maintenant les grands troupeaux d'Arles y trouvent leur pâture estivale. — L'ours a disparu, ou peu s'en faut ; à sa place — on voit le bûcheron, — on entend la hache et la scie — et grâce à Dieu, les agneaux bêlants.

Treis meis durant au pàti, lou pastre d'escambot
Joumbris, a l'èr dóu sèrre, durzi coumo un estot.
Laïns a soun davans, un mounde s'estaloueiro,
Dins un neblun blevas, qu'en s'alugnant s'eiboueiro.
Uno tàpio de lausas e de garno de pi
Eis sa sousto la neut. Lou jour, dóu tems que chaumo
Soun troupelas ròmiant, ele dessous 'no baumo,
Espèro qu'a tres ouras Durant fase repi.

Vé pas dengu, lou paure, que lou nabo que ven,
Un viage per semana, li-adurre per tout ben,
L'anouno de soun pan, d'un granjou de la baisso.
Sa vielho limousino, sa barbasso que laisso
Creisse coumo un roumese, soun calot flouca d'aus,
E sa fàcio brounzió, li douanoun l'èr d'un gàrou,
Faroge, assauvagi, qu'en moun eime coumpàrou
Aus omcis de l'antifo, nòurris d'alhans de faus.

Mai emb'acó soun braveis. Vès lóus rouchiés dóus Ors,
Au lairié de la Lenço, lóus ai vist, sus lóus bords
D'un lauroun clareyant, abéurà lour bestiári.
Qu'èroun bèus, per ma fe, a rando d'un grand bàrri
Oumbreyant la bialeiro, lóus vegeis mai lóus pras !
Dindoun lóus eichinlous ; las feyas se deisseyoun,
Embe lours blancs agnèus, e lóus menous baneyoun...
Oh ! bèu tablèu de pintre ! Vai-lai ti, vou saupras.

Durant trois mois, au p^aquis, le berger transhumant -- vit en montagne exposé aux intempéries de l'air, durci comme un étou. — Bien au loin, sous ses yeux, un monde s'étale, — dans une vapeur bleuâtre, qui s'estompe à l'horizon. — Un cabanon en pierres plates, couverte de rameaux de pin, — lui sert d'abri la nuit. Le jour, pendant que repose — son beau troupeau ruminant, lui s'assied sur un rocher en saillie, — en attendant que le soleil, vers trois heures, ait ralenti ses feux.

Le pauvre pâtre ne voit personne autre que le valet de ferme qui vient — du bas, une fois par semaine, lui apporter tout juste — sa provision de pain, cuit dans une petite grange de la vallée. — Sa vieille limousine, sa longue barbe qu'il laisse — croître comme les ronces, sa coiffure avec flocons de laine, — et sa face bronzée, tout cela lui donne l'air d'un mâle, — farouche et sauvage, qu'en mon idée, il faut comparer — à l'homme antique nourri de glands de fayard.

Et pourtant ils sont bons ces bergers. Aux rochers des Ors, aux flancs de la Lance, je les ai vus près — d'une source d'eau claire, abreuvant leurs bestiaux. — Qu'ils étaient beaux, par ma foi, le long d'un rempart de rochers, — couvrant de son ombre, le ruisseau, les saules nains, et les prés ! — Au tintement des clochettes, les brebis se désaltèrent — avec leurs blancs agneaux, et les boucs conducteurs balancent leurs cornes. — Oh ! le beau tableau pour un peintre ! — Allez-y et vous le saurez comme moi.

×

L'eigo de Rose eis lindo, lou mai dóu tems dins l'an ;
Eis douço coumo l'eigo d'aquéu fluve coulant
Dins lou persan país ; car se dis en un liùure,
Que Cyrus lou grand rei, bevió jamai renòure,
Embe soun vi a taulo, que l'eigo de l'*Elèu*,
Per endrujà soun sang. Rose endrujo la terro,
E per nòus desseyà, nòus voueido a plé cratèro,
L'eigo de soun ribage, muda en vi belèu.

Chantas lou vi d'Espagno, lóus vins dóu mounde entié ;
La flour eis quéu de Rose : per mi ! gis de plantié,
In terro atafeya, douano talo ambrousiò,
Passant Toukay, Xerès e touto Marvouasio.
Dóus coutaus dès Serrieras enjusco Chastèundòu,
D'eici coumo d'eilai, eis aqui que mahuro,
S'estajant au soulé, la cepo a dracho puro,
La vise a gruno neiro que ven d'un sant malhòu.

Gràcio aus sants de Judeyo Lazàri e Massimen,
Furoun plantas vès Rose las vignas de Mournen,
De Pinot, de Gamet, e de plants de Roussano,
Dount giselo lou fiou d'or. Se di que la Marsano
Venguè per la Crousado, dins las mans d'Azemard,
E vaqui coumo vai, qu'en plaço de lambrucho,
Sus lóus aupens peirous, e la planuro eissucho,
Coungreyè la prouvigno que douano lou neitar.



La plupart du temps l'eau du Rhône est limpide ; — elle est douce comme celle d'un certain fleuve — de la Perse ; car il est dit dans un livre, — que le grand roi Cyrus ne buvait jamais, — à sa table que l'eau de l'*Elée* mélangée à son vin, — pour se fortifier le sang. Le Rhône, lui, fertilise les campagnes — et nous ôte la soif, en nous versant à pleines coupes — de l'eau de son rivage, mais de l'eau changée en vin, peut-être.

Chantez tant qu'il vous plaira, le vin d'Espagne, et tous les vins du monde entier. — Pour moi, la fleur de tous les vins, c'est celui des bords du Rhône. Aucun vignoble, — si bien cultivé qu'il soit, ne donne pareille ambrosie, — surpassant le Tokay, le Malvoisie et le Xerès. — Des coteaux de Serrières jusqu'à Châteauneuf-du-Pape, — sur l'une et l'autre rive, c'est là que mûrit — au soleil, en s'étalant par gradins, le plan à grappe délicieuse, — la souche à grain noir, dont le premier pied fut apporté par un saint.

C'est grâce à Saint Lazare et à Saint Maximin, — que furent plantés dans la vallée du Rhône les cépages de Chasselas, de Pinot, de Gamet et de Roussane, — d'où jaillit la liqueur vermeille. On assure que la Marsane, — nous vint des croisades par les mains d'Adémar du Monteil. Et c'est ainsi qu'à la place de vigne sauvage, — sur les pentes rocailleuses, et dans les plaines sans eaux, — on vit prospérer les pampres qui produisent le divin nectar.

Tout lou palais eichincio de lumeis e de flours.
Vès l'Emperaire d'Arle, chivaliés, troubadours,
Generaus e serjants, dins un achamp de festo
Soun vengus celebrà lou frus de la counquesto.
Dedins talo regalo, qu'eis si ben asseima,
Devinas que béuran ? Se béuró l'armitage,
E ren qu'aquele vin ; d'abor qu'en aquele age,
Dejà lais enjuscliavo, la testo e l'estouma.

Oh ! quanto èro la joyo, de la vendeimo au tru,
E dóu tru a la brocho, dins quéu tems benastru !
Se bevió a l'amour, a la patrio, aus rèireis ;
Lóus couars s'eibandissian, au gai tin-tin dóus vèireis,
E quand se devinavoun las noças d'un droulet,
Mountavoun dóu croutou la bouchardo poussouso,
Dount rayo a plens goubèus la liquor melicouso,
Qu'eis lou sang de la terro, qu'o lou fió dóu soulet.

Malan de sort ! veicito que lou fillossera,
Infernalo malandro, sous la vise enterra,
Venguè tuà las chambàs de chasco manoulheiro,
Mai de vint ans de dòu durè la fenoulheiro,
Que li broulhè en plaço. Las cepas, lóus gavèus
E lóus malhòus bròusis, gastas per la péulino,
Anèroun s'acuchà jusco dedins la tino,
E loungtems la fouyeiro brulè que de tounèus.

Tout resplendit de lumières et de fleurs, dans le palais — de l'empereur d'Arles. Chevaliers et troubadours, — généraux et sergents sont venus, en joyeuse assemblée, — célébrer le fruit de leurs victoires. — Dans ce festin royal, où rien ne manquera, — devinez quel vin boiront les convives ? Ils boiront de l'hermitage, — et lui seul coulera dans les coupes ; car en ces temps-là — déjà, ce vin était pour la tête et le cœur une boisson enchanteresse.

Oh ! quelle joie pour nos vigneronns au temps de la vendange et de la pressée, — et jusqu'à la mise en fût, dans ces âges fortunés ! — On buvait à l'amour, à la patrie, au souvenir des aïeux. — Les cœurs s'épanouissaient au bruit réjouissant des verres. — Et si, par aventure, on célébrait les noces d'un jeune gars, on ne manquait pas de monter — du cellier la bouteille poudreuse, — d'où se tire à pleins gobelets la douce liqueur, — qui contient le sang de la terre et le feu du soleil.

Fatalité du sort ! Un jour, le phylloxéra, — fléau d'enfer caché sous terre — attaqua la racine de chaque cep et fit périr les clos entiers de vignobles. — Le désastre dura plus de vingt ans, et dans cette période — le fenouil croissait à la place de la vigne. Les ceps, les pampres et les branches, — noircis et décharnés par l'insecte dévastateur, — allèrent s'entasser jusque dans les cuves ; — et longtemps le foyer ne brûla que des tonneaux vides.

E malamen luchèroun l'ome e lou bestioulou,
Coumo lou lioun de l'erme couantro lou mouscalou.
Lou ver tenguè lou lé, e l'ome e sa courouno,
Sa fouarço e tout soun biai, davans quello neirouno,
Calè e diguè sebo, loungetems se maucourant.
Eis ti, soulet, ô Rouei, qu'a la fi li-aduguèreis
Lou remèdi proumié, e que li gariguèreis
Sa vise tant malauto, dins toun bèu ribeiran.

×

Lou coutau de Breseime qu'eis quartié *liourounen*,
A l'adré davans Droumo, proudus un vi tamben
Paré aus mai famous. Se saup que la fœulheto
D'aquele béure esquis, un neitar en toupeto,
Se vendió, bello pachó, la valour d'un escu.
Au vielhas nequeli, a la jueino malauto,
Aus drouleis meigrinèus, se dounavo sens fauto,
Per fà creisse la drujo, dins lou sang de chascu.

Veici que se capito, qu'un jour noun pausaïs,
Moun paire, Diou lou veye, roudié dins lou païs,
Rebilhavo un caissou d'un afut d'artilhaire.
Ero obro de l'ubri, sens gis de seralhaire;
Mai lou cisè fai aigre; sauto lou cubercè;
E qu'eis que li pareis? Sieis flâscous de breseime,
Qu'èroun aqui, dempeuis ben trento ans a bel eime
Coueijas dins la fenusso, vount ren se n'en versè.

L'homme et l'insecte se firent une guerre implacable. — Telle fut la lutte du lion du désert contre le moucheron. — Le vermisseau resta le maître, et l'homme avec sa royauté, — avec sa puissance et toutes les ressources de son esprit, devant un puce-ron, — dut reculer et s'avouer vaincu. Longue fut sa désolation. — C'est toi seu', ô Rhône, qui à la fin lui apporta — le principal remède, et qui guérit — la vigne si malade, avec tes canaux d'irrigation.

×

Le côteau de Breseime, quartier de Livron, — au midi et en face de la Drôme, produit aussi un vin renommé, — parcel aux plus fameux. On dit que la demi pinte — de ce breuvage exquis, un vrai nectar en flacon, — se vendait bel et bien un écu. Au vieillard épuisé, à la jeune malade, — aux jeunes gens atteints de consommation, on ne manquait pas de le donner à boire, — pour accroître la force du sang.

Voici ce qui arriva : un jour de grand travail, — mon père que Dieu le voie, charron dans le pays — réparait le vieux caisson d'un affût d'artillerie. — Il était difficile de l'ouvrir sans l'aide d'un serrurier ; — mais d'un coup de ciseau le couvercle saute en l'air, — et qu'est-ce qu'on aperçoit ? Six flacons de vin de *breseime*, — qui étaient là depuis trente ans et plus, — couchés dans le foin où rien n'avait versé.

E dount venian lóus flâscous ? De leun, dès Moscou ; car
Avian fa la campagno dóu genera Blancard,
E dóu grand emperou, lamount dins la Russio,
A travès lóus ermas, lou glia, la nèu, la sio.
Oh ! qu'èro freido l'eigo de la Beresina !
Mai qu'èro chaud e bouan, lou vi qu'avioé fa touarno,
D'aquéu païs nevous, de la retracho souarno !
Vrai ; n'eis pas de dire, coumo s'èro bouna !

De sieis, treis se voueidèroun dins lóus petits goubèus,
Mème jour que la trouvo. Se n'en chourlè de bèus,
De fins cops de flasquet, en l'ounour de l'empèri,
E de soun genera. Vous que vous li trouvèri,
N'avès la souventanço. Lóus treis autreis, soubras
Dins un caire embe souan, eilai darrié la tino,
Fuguèroun mai begus per Santo-Catarino,
Festo dóu charrounage, mestié de dur a bras.



Et d'où venaient ces six flacons ? De fort loin, de Moscou ; car — ils avaient fait la campagne avec le général Blancard — et le grand empereur, au nord, en Russie, — à travers les déserts immenses, la glace, la neige et la tempête. — Oh ! comme elle était froide et glacée l'eau de la Bérésina ! — Mais maintenant qu'il est chaud et bon, le vin qui est revenu — de ce pays neigeux, témoin de notre lamentable retraite ! — En vérité, c'est incroyable combien ce vin est devenu si bon !

Des six flacons, trois furent vidés dans de petits verres, — le jour même de la trouvaille. On en huma de beaux, — de fins coups versés de ces fioles, en l'honneur de l'Empire — et de son général. Vous qui étiez là à ce moment, — vous devez en avoir conservé le souvenir. — Les trois autres bouteilles, mises de côté, —soigneusement, derrière la cuve, furent bues, à la fête de Ste Catherine, — patronne du charronnage, métier de durs travailleurs.



6^{emo} *Cantinello*

**L'amoueirouso. — La neyarello. — Un mas ribeiraa.
Lou grand eigas. — La vapour.**

Que sias urous bèu Rose, d'avè de-long toun cours,
De si verdas rameiras, de pras cuberts de flours,
E de jayants pipiés. Eis sous aquelo oumbrino,
Qu'au redous fai soun ni la friqueto oucelino.
Eis aqui que sumilho lou jueine pastrilhou,
Quand chaumo soun troupè. Qui mai la filhouneto
Vai chantà sas amours... Ouvès sa chansounetto
Que retrai a mervelho quello dóu sausilhou.

La filho.

Marias-me donc, lou vole,
Aquéu tant jòuli drole.

La maire.

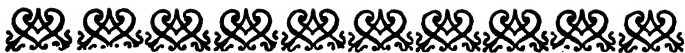
Ma filho n'avem gis d'anèu.

La filho.

D'anèu ! De qu'eis acó ?
De qu'eis acó d'anèu ?
Manco pas de cesclie au tounèu.

« Riou-chiou-chiou ! »

Janet saró per iou.



Chant VI

L'amoureuse. — La noyade. — Un mas riverain.

L'inondation. — La vapeur.

Que tu es heureux, beau Rhône, de posséder sur tes rives, — de si verdoyantes saulaies, des prés émaillés de fleurs, — et des peupliers superbes ! Sous cet ombrage délicieux, — les oiseaux volages font leur nid au retour du printemps. — C'est là que sommeille le jeune pâtre, — aux heures où son troupeau repose. C'est là aussi que la jeune fille — chante ses amours... Ecoutez sa chansonnette ; — elle ressemble à merveille au gai refrain du friquet dans l'oseraie.

La fille. — Mariez-moi ; je le veux, — ce si joli garçon. — *La mère.* — Ma fille, nous n'avons pas d'anneau. — *La fille.* — D'anneau, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela, d'anneau ? — Il ne manque pas de cercle aux barriques. — « Riou-chiou-chiou ! » Janot sera pour moi.

La filho.

Marias-me donc, lou vole,
Aquéu tant jóuli drole.

La maire.

Ma filho n'avem gis de sòus.

La filho.

De sòus ! De qu'eis acó ?
De qu'eis acó de sòus ?
N'aurem si vendem nosteis biòus.

« Riou-chiou-chiou ! »

Janet saró per iou.

La filho.

Marias-me donc, lou vole,
Aquéu tant jóuli drole.

La maire.

Ma filho, n'avem gis de pan.

La filho.

De pan ! De qu'eis aco ?
De qu'eis acó de pan ?
Lóus boulengiés couayoun deman.

« Riou-chiou-chiou ! »

Janet saró per iou.

La fille. — Mariez-moi ; je le veux, — ce si joli garçon. — *La mère.* — Ma fille, nous n'avons pas d'argent. — *La fille.* — D'argent, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela de l'argent ? — Nous en aurons, si nous vendons nos bœufs. — « Riou-chiou-chiou ! » Janot sera pour moi.

La fille. — Mariez-moi ; je le veux, — ce si joli garçon. — *La mère.* — Ma fille, nous n'avons pas de pain. — *La fille.* — Du pain, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela, du pain ? — les boulangers en cuiront demain matin. — « Riou-chiou-chiou ! » Janot sera pour moi.

La filho.

Marias-me donc, lou vole,
Aquéu tant jóuli drole.

La maire.

Ma filho, n'avem gis de lié.

La filho.

De lié ! De qu'eis acó ?
De qu'eis acó de lié ?
Manco pas de palho au palhé.
« Riou-chiòu-chiòu ! »
Janet saró per ìou.

La filho.

Marias-me donc, lou vole,
Aquéu tant jóuli drole.

La maire.

Ma filho n'avem gis d'oustau.

La filho.

D'oustau ! De qu'eis acó ?
De qu'eis acó d'oustau ?
Manco pas chambro a l'espitau.
« Riou-chiòu-chiòu ! »
Janet saró per ìou.

La fille. — Mariez-moi ; je le veux, — ce si joli garçon. — *La mère.* — Ma fille, nous n'avons pas de lit. — *La fille.* — De lit, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela, de lit ? — Il n'en manque pas à la meule de paille. — « Rlou-chiou-chiou ! » Janot sera pour moi.

La fille. — Mariez-moi ; je le veux, — ce si joli garçon. — *La mère.* — Ma fille, nous n'avons point de maison. — *La fille.* — De maison, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela, de maison ? — Il ne manque pas de chambres à l'hôpital. — « Rlou-chiou-chiou ! » Janot sera pour moi.

La filho.

Marias-me donc, lou vole,
Aquéu tant jóuli drole.

La maire.

Ma filho n'avem gis de vin.

La filho.

De vin ! De qu'eis acó ?
De qu'eis acó de vin ?
Manco pas de trempo au bansin,
« Riou-chiou-chiou ! »
Janet saró per ìou.

La filho.

Marias-me donc, lou vole,
Aquéu tant jóuli drole,

La maire.

Ma filho se faro jamai.

La filho.

Jamai ! De qu'eis acó ?
De qu'eis acó jamai ?
Leissas veni lou meis de mai.
« Riou-chiou-chiou ! »
Janet saró per ìou.

La fille. — Mariez-moi ; je le veux, — ce si joli garçon. — *La mère.* — Ma fille, nous n'avons pas de vin. — *La fil'e.* — Du vin, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela, du vin ? — Il y a de l'eau dans le bassin. — « Riou-chiou-chiou ! » Janot sera pour moi.

La fille. — Mariez-moi ; je le veux, — ce si joli garçon. — *La mère.* — Ma fille, cela ne se fera jamais. — *La fille.* — Jamais, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela jamais ? — Laissez venir le mois de mai. — « Riou-chiou-chiou ! » Janot sera pour moi.

La filho.

Marias-me lèu, lou vole,
Aquéu tant jóuli drole.

La maire.

Ma filho vai as bien grand touart.

La filho.

Grand touart ! De qu'eis acó ?
De qu'eis acó grand touart ?
Eh ! ben adoune saró ma mouart.
« Rlou-chlou-chlou ! »
Janet saró per lou.

×

Trevira dins soun amo, countrahira d'amour,
Quelo pauro filhouno se jito au Rose un jour.
De raseliés passants, li-èroun belèu 'no treicho,
Creyant qu'èro un grouboun, n'en faguèroun la peicho,
E l'aduguèroun mouarto, sus lour planchié de bouas.
Oh ! Diou ! vaqui pas-ti que duèbro sa perpelho,
E que souque avanió, plan-plan se deirevelho,
Palo coumo uno toualho, de gemeis dins la vouas.

Prou grando e mingouletto, pareis dins sós vint ans :
Soun abilhage eis trempe, sós péus soun deigoutants,
E soun mourrou blevi, eis d'uno mourtinello.
Paure agnè ! Tout-eichas si sa man blanchinello
Pouó bouligà sas ounsas. Mai quamben, soun coueifou
A listo dentela, soun coulet e sa guimpo,
Vount soun courset boumbu, se gaubeyo e se pimpo
Li fan un èr amable que sen bouano meisou.

La fille. — Mariez-moi donc ; je le veux, — ce si joli garçon. — *La mère.* — Ma fille, va ! tu as grand tort. — *La fille.* — Grand tort, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela, grand tort ? — Hé bien j'en mourrai s'il en est ainsi ? — « Riou-chiou-chiou ! » Janot sera pour moi.

×

L'âme bouleversée, violentée dans son amour, — cette pauvre jeune fille alla se jeter dans le Rhône. — Trois ou quatre radeliers la virent à ce moment ; — la prenant pour une branche d'arbre, ils la tirèrent hors de l'eau — et l'amènèrent sans vie sur leur plancher flottant. — O Dieu ! ne voilà-t-il pas qu'elle ouvre ses paupières, — et qu'évanouie un instant, tout doucement elle se réveille, — blanche comme un linge et poussant des soupirs !

De taille mince et assez grande, elle paraît avoir vingt ans. — Ses vêtements sont trempés ; ses cheveux ruissellent, — et son petit minois bleu, lui donne l'air d'une morte. — Pauvre agneau ! C'est à peine si sa main pâle — peut remuer les articulations de ses doigts. Toutefois, sa coiffure mignonne, — montée en dentelle, son col, sa guimpe — et au-dessous, son corsage légèrement bombé, qui dessine avec grâce les formes du buste, — tout cet extérieur est agréable et décèle une bonne famille.

« Vount síou, fai tremoulanto ? » — « Vai ! entre bouanas
Isto-te 'qui, ma miyo ; te direm lóus coumans, [mans.
Quand saras bien a ti, secho de vestimento,
E peimo de l'esprit ». E zòu ! l'eigo cê mento,
E la flassa chaudeto, mai lou coucissi mouflet.
Foulhó veire quéu souan, per la jueino piòucello,
E quelóus rufeis deis, bouligant de plus bello,
Perfin que sa pausetò fusse sens coumouflet.

E lou rasè landavo. — « Vount van d'aquéu chami »,
Diguè la vergounouso sourtant de l'endurmi ?
— « En Avignoun » respouan lou coueirou de la troupo,
Un autre Janet mai, en semoundant sa roupo,
Dóu biais lou plus amable. — « Ma nino d'Avignoun ! !
Lai valou 'na 'mbe vous », faguè questo de fàcio,
A l'amistous jueinet, coumo emplourant la gràcio,
De faire ensem deiciso, coumpagno coumpagnoun.

Que fau a l'amistango per flouri en amour ?
Li fau pas mai qu'a l'aubo, per estre lou bèu jour :
Un rai, un eibalan, un rejiscle de flamo.
Ajugnès dous visous, vou dous souspirs de l'amo,
Dóu cop, vaqui la belho qu'atuvo lou dous fió,
Enhasso couar a couar, tourtourèu e tourtouro,
E douano un sabouret vount la barjo s'amouro,
Jusco que s'en dcisseye ; jamai, de feis que li-ó.

Où suis-je, dit-elle, d'une voix tremblante ? — Va, tu es entre bonnes mains. — Tiens-toi là tranquille, petite amie ; nous te dirons ce qui s'est passée, — lorsque tu seras bien revenue à toi, que tu auras séché tes habits — et que le calme sera rentré dans ton âme. — En attendant, vite l'eau de menthe, — et la couverture de laine bien chaude, et l'oreiller moelleux ! Il fallait voir ce soin pour la jeune fille — et ces mains calleuses se remuant pour mille attentions délicates, — afin que le repos de la jeune fille fût le plus doux possible.

Et le radeau précipitait sa descente. — Où donc allons-nous ? dit la fille timide, en sortant de son sommeil ? — Nous allons à Avignon, répond le plus jeune de la troupe, appelée Janot, lui aussi, et ce disant il lui offre son manteau, — de l'air le plus aimable. — Ma marraine d'Avignon !! je veux y aller avec vous, reprit-elle en regardant de face — le gars affectueux, semblant demander comme une faveur — de continuer la descente du fleuve en sa douce compagnie.

Que faut-il à l'amitié pour se changer en belle fleur d'amour ? — Pas plus qu'à l'aube pour devenir le jour resplendissant : — un rayon, un mouvement, un jaillissement de flamme. — Faites rencontrer deux regards, joignez deux soupirs ; — du coup, voilà l'étincelle qui allume le deux feu ; — voilà le charme qui enlace le cœur au cœur, le tourtereau à sa tourterelle — et qui fait naître une douceur, où les lèvres se délectent, — jusqu'à n'avoir plus soif d'amour, chose impossible parfois.

E lou jueine e la jueino, que n'èroun pas calus,
S'avisèroun 'no b'iso, dedins un même eilus.
E n'en venguè l'amour. — « Qui sias donc ma paureto,
Diguè garçou Janet ; per qu'as fa la ploungeto ?
Es-qu'eis dins la coulèro, vou ben per cop d'asar ? »
— « Mi, me disoun Guitou, e siou de vès Derbeiras.
Countraïra d'amour, sufriou coumo las peiras,
E zòu ! barin-baralho, me siou neya. L'escart,

Vou disou repentouso, fasió 'no òufenso a Diou ;
Mai lauva sié que m'aye tira de perdiciou » .
— « Aro dias me qunt eis aquéu que tant amaveis,
Maugrat ta gent ; dias donc coumo eis que l'apelaveis »
— « Ai las ! soun noum pechaire ! Se dis quéu de Janet » .
— « Hoï ! fai lou razélié ; tout coumo mi se noumo » .
— « Ah ! ti mai petit Jan ! e ti mai de vès Droumo !
Adoune aro si voleis, sarei toun Gitouaet » .

Sens broujà, se devino lou maucouar dóus parens,
De veire plus lour drolo : sarian 'sta de pas-ren,
Si fussoun pas basis. Embe uno ardur bouchasso,
Charchèroun neut e jour, sens aventà la trasso,
Ni dins lou parentage, ni mai de tout coustat ;
Furnèroun d'empertout. Mai ce que mai encaro,
Lour trissavo lou couar, eis la penseyo amaro,
Qu'avian d'uno amoueirouso toursu la voulounta.

Et les deux jeunes gens, qui n'étaient pas myopes, — se regardèrent l'un l'autre, dans un même éclair des yeux. — L'amour vint. « Qui es-tu donc ma pauvrete, — dit Janot ? Pourquoi t'es-tu jetée au Rhône ? — Est-ce par dépit, est-ce par accident ? » — « Moi, répond la fillette, je m'appelle Marguerite et je suis de Derbières. — Contrariée dans mes affections, je souffrais comme les cailloux du chemin, — et dans le trouble de mon esprit je me suis noyée ; et voilà ! Ce coup de tête,

Je le reconnais avec repentir, c'était une offense à Dieu ; — mais je lui rends grâce de m'avoir retirée de la voie de la perdition. — « Maintenant, dis-moi quel est celui que tu aimais tant, — malgré ta famille ; comment l'appelles-tu ? — « Hélas ! hélas ! il s'appelle Janot. » — « Comment Janot ! répond le jeune radelier, mais c'est juste mon nom à moi ». — « Ah ! vrai, toi aussi petit Jean ! et toi aussi de vers la Drôme ! » — « Alors si tu le veux je serai ta chère Marguerite.

On devine, sans effort de pensée, les angoisses de la famille — à la disparition de leur enfant. Il eut fallu être dénaturé — pour ne pas tomber dans des transes mortelles. Avec une ardeur fiévreuse, — les parents cherchèrent la nuit et le jour, sans pouvoir trouver la moindre trace de leur fille, — ni dans la parenté, ni dans le voisinage. — Ils fouillèrent partout. Mais ce qui ajoutait encore — à leur poignante douleur, c'est le regret amer — d'avoir violenté les inclinations d'une amoureuse.

Veici la bouano novo qu'adus 'n escrit poustau,
Enda la gent que plouro dempeuis un tèms mourtau.
« Parens assoulas-vous, e perdounas ma fauto :
M'èrou vóuguió neyà, mai en fasant la sauto,
Dins las eigas de Rose, de braveis mariniés
M'an visto e péutira ; n'èrou qu'a mita mouarto.
Ai repres moun alé ; peuis devenguió plus fouarto,
En Avignoun m'an ducho, vès lóus cousis Mòuniés ».

Quelo jouyouso anouncio, l'estrámbord au retour
De nostro neyarello, fu 'n beime de sentour
Que gariguè tout mau de reno e de charvilho.
— « D'aro en avans, diguè lou paire enda sa filho.
S'adeyant sas paraulas, voué, d'aqueste moumen
Sias libro de chóusi quele que pouó te plaire.
Toun nòuvi prefera, fai lou saupre a toun paire,
E dengu pèr tas noças faró d'empachamen.

Lèu-lèu venoun fermalhas e noças sens retard.
Avisas-me quèu couble, d'aginous a l'aular.
Aqueste eis lou piòucè qu'o sauva la piòucello,
En la trayant de Rouei ; l'autro eis la neyarello
Qu'o chòusi per soun nòuvi lou coueirou dóu radè.
E perensi, lou jour d'un marri cop de testo,
Veguè nèisse l'espèr d'aquelo jòulho festo,
D'assura la plus bello que Diou lour accourdè.

Voici l'heureuse nouvelle, qu'apporte un écrit de la poste, — à la famille trop longtemps dans les larmes. — Parents, consolez-vous et pardonnez ma faute. — J'avais voulu me noyer ; mais tombée — dans les eaux du Rhône, d'honnêtes mariniers — m'ont aperçue et tirée sur leur radeau. Je n'étais qu'à moitié morte ; — la respiration m'est revenue peu à peu avec mes forces. — Aujourd'hui je suis à Avignon chez les cousins Monier où l'on m'a conduite.

Cette consolante nouvelle, les transports de joie — qui marquèrent le retour de la noyée, furent un baume suave, — qui guérit tout le mal et fit oublier les plaintes et les récriminations. — « Désormais, dit le père à sa fille — en savourant ses paroles, oui dès à présent, — tu es libre de choisir celui qui te plaira. — Le préféré de ton cœur, ton fiancée, fais-le-moi connaître, — et personne de la famille ne s'opposera à tes noces.

Sans retard se firent les fiançailles, suivies bientôt du mariage. — Regardez-moi ce couple, à genoux devant l'autel. — Celui-ci est le jouvenceau qui sauva la jeune fille, — en la tirant du Rhône, celle-là est la noyée — qui a choisi pour son époux le Benjamin du radeau. — Et c'est ainsi que le jour d'un terrible acte de folie — vit poindre l'espérance de ces charmantes épousailles, — certainement la plus belle fête que Dieu donna jamais à cet heureux couple.

×

Veraï : si dous que sièche, Rose paimè e bounias,
Per viageis pren de vice, quand chai de longs plouyas
Vou que lou foulharè foun las nèus sus las cimàs.
Escart ! massis, gabions ; las digas soun troup primas,
De couantro sa vioulenco. Vai ! paure meinagié.
Vai plouro toun granjou, tous òutins, toun bestiari !
E ti bèu ciòutadin, plouro lou triste auvèri
De ta meisou per terro, vou reducho en fangié.

D'alagnous se pouó veire lou Mas dóu Grand-Terren,
Embe sas vielhas aubas, e sós pibous en reng.
Veyès soun pinjounié dubrant sa pertuseiro,
Vount cent couloumbes favards, sous l'eu de la grangeiro,
S'acoubloun tout lour sòule ; soun pourtau baderna
Guingoï, clafi de cliòus, que mouastro uno nouchoulo,
Un òucelas placa sus l'aut de la pourtoulo,
Per fà l'escounjurage d'un marri sort dòuna.

Lós palhés e las saumas que cuèbroun lou chauchié,
Disoun au vesitaire, ce que sus lou planchié,
Li-o de sestiés de blad. Largeyant leurs téulignas
Dous ou treis calaberts assoustoun en grands lignas.
De toumbarèus, d'araires, de brancans e d'arneis ;
Lou tru, dins un cantou, vous di quant de vendeimo,
En bouan vi de païs, touteis lós ans s'asscimo.
E vaqui coumo en granjo la drujo se counéis.



Il n'est que trop vrai que le Rhône, si doux, si calme, si bonasse qu'il soit, — s'abandonne à la colère, à certaines époques, soit à la suite des pluies diluviennes, — soit lorsque le vent tiède du printemps fond les neiges sur les montagnes. — Gare alors aux empièvements et aux levées de terre ! Les digues trop minces — sont emportées par la violence du courant. Va ! pauvre ménager ! — Va ! pleure ta petite grange, tes outils, ton troupeau ! — Et toi, fier citadin, pleure le malheur affreux — de ta maison ruinée ou réduite en masse boueuse.

De bien loin on peut apercevoir le Mas de la Grand Terre, — avec ses vieux trembles et ses files de peupliers. — Voyez son pigeonnier criblé de trous, — où les ramiers, sous l'œil de la fermière — s'accouplent à plaisir ; son grand portail béant, — gauche, couvert de milliers de caboches où l'on voit une chouette, — ou quelque gros oiseau cloué sur le haut de la poterne, — pour conjurer un mauvais sort donné.

Les meules de pailles, hautes ou allongées, — couvrent le battoir, — et indiquent au visiteur, ce qu'il y a dans la grange, — de sétiers de blé. De leur large toiture, — deux ou trois hangars abritent de longues rangées — de tombereaux, de charrues, de charrettes et autres instruments de la ferme. — Le pressoir dans un coin vous rappelle les quantités de vendange, — qui tous les ans fait ruisseler le bon vin de pays.

L'estable de grands bèstias eis quéu d'un bouan oustau,
Bouan tamben lou magòule, raport au capitau.
O quntè bèu parquet ! Oh ! ve las bellas eleyas ;
Tenoum dins lours chancèus l'avé de dous cents feyas !
Qui saupró l'agnelage que dins l'an se li fai ?
Vène lou tèms dóus aus, eis de quintaus de lano,
Blanchinello de nèu, que pèso la roumano.
Vènoun las toumas sechas, dous miòus n'auran lour fai.

Entervas-vous dóu mestre que meno tout quéu ben,
Embe talo drechuro, tau saupre-fà, tamben.
Eis Aymard de soun noum ; ragot de courpouanço,
E bounias que-noun-sai. Sa coumpagno Flouranço
Li-aduguè pèr vercheiro cent sesteiras d'escart,
D'escus e de sanda, encaro mai de gràcio.
L'amista de soun couar se legis sus sa fàcio,
E sa man dounarello vòu que tous li-avan part.

Mai lou mas n'eis pas voueide coumo un brus escleni.
Oh ! per acó, s'en manco ! Li-o d'oucèus dins lou ni ;
Li-o 'no meina d'efants, vounvounants dins la rucho,
Tous braveis coumo un sòu, que ren lóus deimescucho ,
Treis filhas quatre drôleis, sens questiou de l'esper ;
Un pastre dous varléis, uno sirgo bedosso,
Vaqui la gent d'oustau qu'a taulo e qu'a la cosso,
Quatre cops per jour màstio d'un apetit prousper.

L'étable du haut bétail est celui d'une bonne exploitation, — et le mouvement de la ferme est en rapport avec son capital. — Oh ! la belle bergerie ! Oh ! les belles claies, — qui contiennent dans leur enceinte un troupeau de deux cents brebis ! — Qui sait le nombre d'agneaux qui en proviennent, d'un printemps à l'autre ? — Vienne le temps de la tondaison, ce sont des quintaux de laine, — blanche comme la neige, que pèsera la romaine. — Vienne aussi la saison des fromages secs, deux mulets en auront leur charge.

Vous demanderez quel est le maître qui administre cette propriété, — avec tant de droiture et de savoir faire. — Son nom est Aymard, de taille forte et ramassée, — bon comme le pain et plus que je ne saurais dire. Sa compagne Florence — lui apporta en dot, cent sétérées de terres à l'écart, — des écus et une santé robuste, sans compter les grâces de sa personne. — La bonté de son cœur se lit sur son visage, — et sa main généreuse est bienfaisante pour tous.

Mais la ferme ne ressemble pas à une vieille ruche vide et abandonnée. — Oh ! pour cela, non : il y a des oiseaux dans le nid ; — il y a une maisonnée d'enfants qui bourdonnent comme des abeilles, — tous beaux à ravir, tous frais de santé ; — trois filles et quatre garçons sans compter ce qu'on espère ; — ensuite un pâtre et deux valets, plus une servante vivaroise. — Et voilà le personnel de la maison, tout un monde qui à table et aux repas du dehors, — quatre fois par jour broie la nourriture avec un appétit réjouissant.

O benesi masage ! Lou pan, lou vi, l'ounour,
Paniou l'argen li manco ; paniou ce qu'eis la flour
Dóu renoum pèr un mas : se di qu'eis lou recàti
Dóus paureis deissoustas, que venoun prene tàti,
Dins sa vasto feneiro, l'ivèr coumo l'estiou.
Fau veire a soul-intra, si n'en ven de tout caire,
Per charchà d'encaneut, l'ourtouralho e lou jaire :
Tous disoun : eis eicito la meisou dóu bouan Diou.

Adouncas l'alegranço tenió vès si lou lé :
Au mas, a la countùnio, toujours lou bèu soulé !...
Pamens venguè lou jour e sounè la maïouro,
Vount quèu ciè s'enneblè d'uno neirasso bourro,
Versant reisso sus reisso, durant un semanou.
Rose boudenfle e plé, de mai en mai s'ahiro,
Deiboundo de tout las, coumo uno mar s'estiरो ;
E furious destafeyo masage e chabanou

Eis ele ! Boudiou ! Rose dejò chai lou palhé !
E ncun s'arresto encaro ; mouanto sus l'eichalié
Aï ! la gent de l'oustau vès lóus ennauts escalo,
En bramant au secours. En bas lou troupè bialo,
E gafoulho dins l'eigo, per se neyà bien tóut.
Oh ! quanto croyo neut ! Lou trounaire barounto ;
Eilucioun lóus esclèrs, sus l'eigo que-mai founto ,
E tout trantralho e geme ; tout tramblo de la pòu,

Oh ! quelle maison bénie ! le pain, le vin, l'honneur, — rien ne lui manque, pas même l'argent, — pas même ce qui est la fleur — du renom pour un mas : on dit, en effet, qu'il est le refuge — des pauvres sans asile, qui viennent s'abriter — dans son vaste fenil, en hiver et en été. — Il faut voir, après le coucher du soleil, s'il en vient de tous les coins, — chercher la soupe aux légumes et le gîte pour la nuit.

Alors le bonheur régnait — au mas sans discontinuer. — Pour lui, c'était toujours le soleil radieux. — Cependant, un jour vint, une mauvaise heure sonna, — où ce beau ciel s'obscurcit. D'affreux nuages versèrent la pluie par torrents. pendant près d'une semaine. — Le Rhône enflé, coulant à pleins bords, devient menaçant de plus en plus. — Il déborde bientôt, large comme une mer, — emportant dans sa fureur les fermes et les cabanes.

C'est lui, grand Dieu ! C'est le Rhône ! — Déjà il a renversé une meule de paille ! et il ne s'arrête pas ; — il saute sur le seuil de la porte... Aïe ! les gens de la maison courent — aux étages supérieurs, en criant au secours. En bas les animaux poussent des cris, — se débattent dans l'eau et finissent par se noyer en quelques instants. — Oh ! quelle terrible nuit ! Le tonnerre éclate. — Les éclairs jettent de sinistres clartés sur les eaux qui montent toujours. — On n'entend plus que des écroulements et des soupirs ; tout tremble de frayeur.

Rose faguè la drayo dóu chami de la mouart.
Me reboumbis lou pitre ; moun maisselié me mouar
La lauro, si me fau dire aquéu deigastage.
Que d'aubreis deirajas ! quante destafeyage,
Per lóus garas d'aire, per lóus vergiés fruchaus,
E per tant de courtious ! Bè ! que d'amas de gravo,
De calhaus barulants, aqui vount regounflavo
Lou fourment, l'ourtouralho, la frucho e lóu transaus !

Aquelo malo facho, qu'annuncio 'n toca-sin,
Sarió d'estre maudicho, coumo obro d'assassin.
O Rose pèr qu'as fa quello aciou infernalò ?
— Ai fa ce que Díou vóu, e quante vóu ren calo.
Si picho l'inoucenço, si destourbo lóus brès,
N'en fòu pas sacreyà : lou mau qu'eis en veyaire.
Au ciè se fai coumpeis, a l'eime d'un bouan Paire ;
E dóu mai siès n peno, dòu mai lei jòuvirès.

Aqu'èro l'an quaranto, l'an dóu plus grand eigas
Que veguè noste siècle. Cent vilas vou bourgas,
Milo mas ou maséis, adouncas s'ablagèroun,
A traire larmo a l'eu. E qui vounte restèroun,
Souque dins l'eigo mouarto, lòus pras e las meissous,
Gardèroun lou gapi, e la bleto bagueiro,
Dins lou valat grouvant e long de la tóuveiro,
Engerminant las fièbreis dóus marès'bauchassous.

Le Rhône se fit un chemin de dévastation et de mort. — Ma poitrine se soulève ; je me mords — les lèvres en racontant ses ravages. — Que d'arbres déracinés ! Quels affreux dégâts — dans les champs labourés, dans les plantations d'arbres à fruit, — et à travers tant de cultures soignées ! horrible ! Des amas de gravier, — des cailloux roulants là où, naguère, on recueillait en abondance, — le froment, les fruits, des légumes et cent autres productions !

Ce désastre que le toscin annonce, — il faudrait le maudire comme un assassinat. « O Rhône, qu'as-tu fait ; — pourquoi cette action infernale ? » — « J'ai fait ce que Dieu a voulu : et quand il veut une chose, rien ne peut l'arrêter — S'il frappe l'innocent ; s'il anéantit les berceaux, — il ne faut pas blasphémer pour cela : le mal que nous voyons, — au ciel trouve une compensation, dans la balance d'un tendre père ; — et plus ici vous aurez été dans la peine, et plus là-haut vous serez dans la joie ».

Cela se passait en mil huit cent quarante, l'année des plus grandes inondations, — qu'ait vues notre siècle. Cent villes ou bourgades, — des milliers de fermes de toute importance, furent alors ravagées. — C'était à vous faire pleurer. Ce qui resta — seulement dans les eaux dormantes, les prés et les emblavures, — garda longtemps des flaques boueuses, — croupissant dans les fossés et dans les rigoles en lisières. — Les eaux engendrèrent la fièvre, fléau des marais pleins d'herbes.

×

Que sié dicho e redicho la noblo braveta
Dóus bateliés en ayo, sus Rouei descapita.
Auvès quelas bramàs de gens qu'eilai se neyoun,
Agroumoulis ensem a d'aubreis que n'en pleyoun.
Veyès sus la téuligno d'aquòu paure granjou,
'No maire e soun efant que sicloun d'espavanto ;
Encaro un cop de mai, de l'eigasso afoundranto,
E la mouart, de sa dalho, faro bouano meissou.

Lai jiloun lóus sauvaireis, de fouarço paleyants,
Entremei de las ersas dóus gourniés gafoulhants.
S'agi de li-aventà. Mai la palo que bounlo,
Couantro lou fouart degros, que durto e que segrounlo,
Semblo luchà de bado. Tous van-ti s'avali ?...
Non ; gramaci a Diou. D'un darrié cop de ramo,
Lais aventoun pamens, e sauvoun couars e amo,
Aquéu mounde, pechaire ! qu'anavo s'engoull.

Oh ! vai, brave empeiraie, la barjo dóu renom
Lòuvaró toum courage, dins l'eigas d'Avignoun,
En mai cinquante sieis. Se diró, qu'en calado,
Per charreiro e per viou, quand tout gafavo en nado,
En barco quilharello, te sias fa batelà.
Diran qu'en un mau-pas, jouca dessus l'espaulo
D'un nabo, as deirigi, de ta masclo paraulo,
Lóus secours qu'enda touteis, prince, fasiais bailà.

Il faut dire et redire le noble courage — des bate-
liers d'alors, sur le Rhône affolé. — Entendez les cris
déchirants de ceux qui se noient là-bas, — suspen-
dus en grappes aux arbres, qui plient sous le poids.
— Voyez sur les toits de cette petite grange, — une
mère et son enfant qui crient au secours, saisis d'épou-
vante. — Encore un effort de plus, et les eaux englou-
tiraient tout, — et la mort, de sa faux, fera bonne mois-
son.

Les sauveteurs se dirigent vers eux, à force de
rames, — au milieu des vagues tumultueuses, sur
les gouffres profonds. — Il s'agit d'arriver jusqu'à
eux. Mais l'aviron qui se meut, — frappe et secoue,
semble lutter en vain contre la violence du courant.
Vont-ils périr tous ? — Oh ! non grâce à Dieu. D'un
dernier coup de rame, — ils les rejoignent enfin et
ramènent sain et sauf, — tout ce monde que les flots
allaient engloutir.

Oh ! va, courageux empereur, la bouche de la
renommée — louera ton intrépidité aux inondations
d'Avignon, — en mai 1856. Elle dira, qu'à travers
les rues, — grandes et petites de la ville envahie par
les eaux, — tu as voulu te faire transporter en bar-
que légère. — Elle racontera que dans un quartier
dangereux, monté sur les épaules — d'un portefaix,
tu as dirigé de ta voix mâle, — les secours qu'en bon
prince, tu faisais porter à tous.

×

Loung-tems lou batelage fuguè peime e prefouart :
Treis milo ans de mestrise sus Rose, e sus soun bouard,
Aqu'eis un regne long, e gis de dinastio
Sauptiò n'en pouarge autant. Mai fòu ren qu'uno tiò
Per redurre en cenise lóus troneis lóus plus vieis :
L'en-avant dóu prougès, l'amour de la boursèto,
Feiroun noueise aus batèus, que soulhan faire trèto,
A fouarço d'aquipageis. Ero eïçai trento sieis.

Lioun eis touto en festo. Lóus queis de chasque las
Soun tous elafis de mounde. N'en veyan pendoulas
Aus aubreis, aus souliés, aus traus de las lanternas,
Jusqu'aus chancèus dóus pouants e milhanto lukernas.
Qu'eis doune que se capito ? Se capito qu'enqueui
Eis lou jour que van fà la fin-proumeiro esprovo,
Sus Rose, dóu vapour, d'aquelo barco novo,
Qu'enfòumo d'esperanço lóus omeis d'aujourdèui.

Ve lou batè tubaire viroulhant sós palous,
Envourtoulha de broundo, gensa de drapelous ;
Lou veici coumo un priou, tout fier de sa perruco,
Vou coumo un bèu jalhas, que rebreco sa cuco.
Espincha de la foulo, lueho, coufle de si,
Encouantro lou courrent. E lou peple l'amiro,
Disant que lou vapour menaço d'uno viro
Touteis lóus batelageis, dins quauque tèms d'eici.



Longtemps la batellerie jouit en paix de sa puissance. — Trois mille ans de domination sur le Rhône et ses rives, — voilà un règne de longue durée, et pas une dynastie — ne saurait nous en offrir un pareil. Mais il ne faut qu'un tison, — pour réduire en cendres le trône le plus vieux. — La marche du progrès, l'amour du gain, — amenèrent la décadence de la navigation, et du vieux système de traction, — par les équipages à chevaux. C'était vers 1836.

Tout s'agite à Lyon. Les quais du Rhône, de chaque côté — sont couverts d'une fourmilière de monde. — On voit des quantités de gens suspendus — aux arbres, aux balcons, aux poutres des lanternes, — jusqu'aux balustrades des ponts, et aux mille ouvertures des maisons. — Que se passe-t-il donc ? Il arrive qu'aujourd'hui a lieu la première expérience, — sur le Rhône, d'un bateau mu par la vapeur ; un essai de cette barque nouvelle, — sur laquelle les hommes fondent les plus séduisantes espérances.

Voici ce bateau avec son panache de funée, tournant ses palettes rapides, — tout enguirlandé de feuillage, et pavoisé de drapeaux. — Le voici qui s'avance, comme un *prieur* fier de sa perruque, — ou comme un beau coq qui relève sa crête. — La foule a les yeux fixés sur lui. Gonflé d'orgueil, — il lutte contre le courant ; et le peuple l'admire, — en disant que la vapeur menace de tout révolutionner — dans la batellerie, d'ici à peu de temps.

E l'ufanous mountavo, quand, boum ! tout en un cop,
Un brut d'espavant s'auve, rebuti pèr l'ecó,
Dóu fió trot esquicha lou grand peiròu s'escliato,
E lou balè crebant en milo tros se lato,
Dins l'èr e dessus l'eigo. Quante cri boumbissant !
E que d'estripamens ! Aï las ! Quant periguèroun,
Dins quele jour afrous, e qu'en dre maudiguèroun
L'engin que s'espetauo, dins l'eifre et dins lou sang.

D'eïço li-o maï d'un siecle : sus las ribas dóu Rhin
Uno barco anant soulo, de la man de Papin,
Venió d'èsse inventa. Dejó la veyian presto
A mestreyà lóus flots ; dejó se tenió lesto,
Sus l'eigo sautarello, quand s'auvan milo vouas
De mariniés furious que sautan sus l'eisino,
L'estelloun per mitan, li-esclapoun sa machino,
E larjoun sus lou fluve tous lóus tros e las pouas.

×

Souveni d'estant jueine : lou vaqui tout d'un trat,
Clar coumo perlho fio, sus 'no bago encastra :
Ero au gròus de l'ivèr, lou Rose chareyavo
De tros de glia nadants, e lou glia s'arrapavo
Dóu long de chasco ribo. D'eilava dès Lauriòu,
Aqui juste un vapour èro pres dins l'entrablo
Dóus glaçouns, e belèu agrouva sus la sablo.
Tau, de feis, dins la bloudo s'enfanjo un bèu charriòu.

Et le superbe montait toujours, quand, boum ! tout à coup, — retentit un bruit formidable, répercuté par l'écho. — Cédant à la pression de la vapeur surchauffée, la chaudière éclate, — et le bateau crevé au flanc, saute en mille morceaux — dans les airs et sur les eaux des fleuves. Quel cri d'épouvante ! — Quels déchirements ! hélas ! combien de victimes périrent — en ce jour affreux et maudirent avec justice, — le triste engin qui venait de crever, semant l'effroi et la mort.

Sur les bords du Rhin, il y a près d'un siècle, — un ouvrier du nom de Papin construisit une barque marchant seule, — dont il était l'inventeur. Déjà elle était prête — à se mesurer avec les flots ; déjà elle résistait gaillardement — aux vagues, quand tout à coup on entend des milliers de voix — de marinières furieuses, qui s'élançant sur la barque, — la coupent par le milieu, brisent sa machine — et jettent au courant du fleuve les planches et tous les débris.

Ceci est un souvenir d'enfance ; le voici tout d'un trait, — clair comme une perle fine, enchâssée sur un anneau. — C'était au plus rigoureux de l'hiver ; le Rhône charriait des glaçons, — flottant énormes à sa surface, et ces morceaux de glace se collaient les uns aux autres, — le long de chaque rive. En dessous de Loriol, — un bateau à vapeur venait d'être arrêté, pris comme dans une entrave — par les blocs glacés ; peut-être aussi enfoncé dans le sable — tel que parfois, un superbe char, embourbé dans la fange.

Li-aguè un fum de mounde qu'anèran faire un tour
Au batè dins sa jalo. Grand-fat, veire un vapour !...
Estant petitounet, me li menè moun paire,
Me bayoulant, qui saup, tout lou chami, pechaire !
Me virè lou couar d'eifre, me prengùè 'n tremoulun,
Dessus lou trapadou, en segant la planchello ;
E peui lou nié bournè, embe sa boufarello,
Me coutè qui tout rege coumo un bletou au pun.

Mai veici l'emblóujanço, quand intr' aus enquelins,
Davans de nautas glaças, vount me veyou dedins,
Dóus pès jusqu'au coucouei. Un saloun tout de seyo,
Placa de listèus d'or ; de sètis vount boubeyo
L'estofo cremesino, dóus coueissis a flouquet,
E lou planchié cirous... Ah ! qunto rasquilheto
Li feirou ! Pataflan ! Zòu viro ma cambeto ;
Chayant a plat de couastas, aguèrou moun souquet.

Adounc eis pas debado si quele souveni
Me trèvo dins la cosso, sens ren se deimeni,
Maugrat lou tems que li-o. Per 'no proumeiro eissayo,
Se vé, mau capitè lou vapour, e la Fayo
Loung tems li faguè couantro. Destrinco, engravamen,
Crebarè dóu lairié, routo de la curasso,
E mai que tout encà lou cop de fió qu'estrasso
La gent e la fermento. Diou ! qunt coumençamen !

Des foules de monde allèrent visiter — ce bateau, emprisonné dans la glace. C'était merveille alors de voir un bateau à vapeur. — Mon père m'y conduisit, disons mieux, — m'y porta dans ses bras, car j'étais bien petit encore ; quelle bonté ! — Je fus saisi de frayeur ; je me mis à trembler — en montant sur le ponton d'embarquement, et en passant sur la planche fragile. — La cheminée toute noire, avec ses bouffées de fumée — surtout me frappa de stupeur, sur-le-champ je devins raide comme le gourdin de mon père.

Je fus tout ébloui, lorsque je descendis dans l'intérieur, — devant de hautes glaces où je me voyais moi-même, — des pieds jusqu'à la nuque. Un salon tapissé de soie ; — des chambranles rehaussés d'or ; des sièges, où l'on voyait rebondir — les coussins d'étoffe cramoisie et garnis de glands ; — enfin le parquet ciré... Ah ! quelle glissade — je fis là ! Patastras ! les jambes en l'air : — Tombant à plat sur les côtes, j'attrapai un bon camouflet.

Ce n'est donc pas sans raison, si ce souvenir — est resté vivant dans ma tête, sans rien perdre de sa force, — malgré le temps qui s'est écoulé. Ce nouvel essai — on le voit, ne réussit guère mieux au bateau à vapeur ; et une fée méchante — longtemps, lui fit opposition. Engravement, dislocation des machines, — crevasse dans les côtés, rupture de la coque, — et ce qu'il y a de plus redoutable encore, coup de feu, qui met en pièces — et le bateau ferré et le monde qu'il transporte. Dieu ! quels néfastes débuts !

Maugrat tout, majo trounflo ! Salut batè de fió
A ramo tourneyanto ; salut novo bastió,
Meisou nadanto a róu sus l'eigo roudanencho,
Palais tout-jour meirant e coupant coumo trencho
Lóus flots en aïranço. Li soun dous, li soun dès,
Li soun cent, a mai-mai, que courroun la seguello,
Per sennà lóus tresors, pertout vount se batello ;
E fouarço batelavoun dessus lou Rose, adès.

Es-que fuguè de duro lou regne dóu vapour
Douminant sisselando ? Non ! fuguè merme e court,
Dabor qu'un revoulun, per rebat de fourtuno,
Apiè lou nouvè rei. Oh ! boujarouu qunt'uno !
Avè tua la bachasso, per 'la rodo e lou fió ;
Peuis se veire basi, per un chàrri de fèrre !
Vaqui lou defecious. Bèu vapour vai-t-en quèrre
La soubro de ta glòrio, per aro bien fenió !



Tout cela n'empêcha pas le triomphe ; — il fut magnifique. Salut ! bateau de feu, — à rames giratoires ; salut construction nouvelle et maison flottante, — palais toujours en marche, et coupant comme un tranchant d'acier, — les flots irrités. Voyez : ils sont deux ; ils sont dix, — ils sont cent, et plus encore, se suivant à la file, — pour semer la richesse partout où peuvent aborder les bateaux ; — et alors, la batellerie à vapeur était florissante sur le Rhône.

Fut-il de longue durée le triomphe du bateau à vapeur, — sur l'ancienne barque du Rhône ? — Oh ! non, son règne fut très court : un retour de la fortune, une révolution — l'atteignit, et amena sa déchéance. Voyez quelle fatalité cruelle ! — Avoir tué la lourde barque, grâce à la machine à vapeur, — et puis se voir vaincu à son tour par le chariot de fer, — voilà un sort bien ignominieux. Va-t-en beau vapeur, va chercher ailleurs — un regain de gloire, perdu ici pour toi.





7^{mo} *Cantinello.*

**Las ilas. — La nado. — Lóus Felibreis.
Lou Rouei d'aro.**

Quand Rose trop se lato, releisso prou souven,
De gravo peirilhouso, que s'apello un aven ;
Un creis de cop d'asard. De feis s'apoun a rando
La plana d'un maset, que n'en deven mai grando.
De feis souar 'no sableiro, sus lou fluve meyan,
Un pau visible a ròu ; uno ilo ven de naisse,
Dins soun feble emproumié. Mai queque n'en paraisse
Quelo ilo saró facho dins mens d'un dimei an.

Urous mestre ! vai veire l'apounso qu'a toun ben
Lou Rose ven d'ajugne, lóus treis jours qu'achabem,
Après un fouart degros. Aviso quello leicho
De neiro terrela, mescla de gravo freicho,
Que ven creisse toun pàti. Mai per que sié co-tiou,
Au mitan planto-li lou vege e l'amarino,
Per afourtì toun dre sus la novo vourzino,
E n'en fà 'no rameiro, d'aqui que sié 'n courtiou.



Chant VII

Les îles. — La nage. — Les Félîtres.
Le Rhône aujourd'hui.

Si le Rhône s'étend par trop sur ses rives, il laisse assez souvent — des menus graviers qui portent le nom d'*avens*, — ou atterrissements de hasard. Parfois cet apport vient s'ajouter — pour l'agrandir au champ d'un petit mas. — Parfois c'est une flèche de sable qui surgit au milieu du fleuve, — à peine visible à la surface : c'est une île qui vient de naître. — Au début, son existence est précaire ; mais malgré les apparences, — en moins de six mois, elle sera bien affermie.

Heureux propriétaire, va voir l'accroissement de terrain — que le Rhône vient de te donner, ces trois jours derniers, — après une forte crue. Regarde ce lopin — de noir terreau mêlé de galets, — qui doublera ton pâquis. Mais pour qu'il t'appartienne bien, — hâte-toi d'y planter au milieu l'osier rouge et l'osier jaune, — pour affirmer ton droit sur ce fond adventice ; — pour en faire une saulaie, en attendant qu'il devienne un beau champ de labour.

E l'ilo touto erbouso se boudenflo en rioundour,
Seloun que Rouei triboule regounflo a soun entour,
Si tant qu'un jour li-auró dessous quello bouscalho
'No bello sesteira, que seitaró la dalho ;
E peui de vès l'autouno, fòudró que lou gouyou,
Per faire la bada, recure mai rebrounde
Quelo rameiro druó, que creis trop en abounde,
E sièr l'ivèr a paise la feyo e lou bouyou.

Tout soulet se samenoun lou grème e lou margai,
En sablo surnadanto, sens gis besoun d'ingrai ;
Tout soulet l'arjavè e lou vege li grelloun
Au mitan dóu trióulet. Las vernas s'escampelloun,
Dabor coumo roumese, peussa coumo pibous,
En s'estirant que mai. Tant plan vai la naturo
Ajuá per lou limoun ; tant mai toujours s'aturo
A soun obro de drujo sens faire gis de bous.

Eis eiglayant de veire la mudo dóu gravié
Eimeira en bouscage, vount l'aubo e lou pipié
An creissu de pertout. Veyès-me dóunc que l'ouarle
De sauseis blanchinèus qu'an fa pàli tout bouarle
Embe l'espars relenge, lou rounze e l'aubrespi.
Ouvès mai lou ressoun dóus chants de l'òucelino
Qu'eiboulho touto vió, au sé d'aquelo oumbrino,
Vount quauque tems en reire li-avió qu'un jounc flapi.

Et l'île verdoyante se développe et s'arrondit, — suivant que le Rhône limoneux vient refluer sur ses bords ; — si bien qu'un jour, sous cet épais feuillage, apparaîtra — une belle prairie qu'il faudra faucher en son temps. — Et puis vers l'automne, la hâche du bûcheron, — pour ouvrir des clairières, taillera et abattra — cette végétation par trop exubérante, — dont la frondaison servira de pâture l'hiver aux brebis et aux bouvillons.

Le chiendent et le gazon se sèment tout seuls — sur les relais de sable, sans aucun engrais. — Tout seuls aussi poussent le genêt épineux et l'osier rouge, — au milieu du trèfle sauvage. — Les aunes végètent — d'abord comme les ronces, et peu à peu montent ensuite comme les peupliers, — allongeant toujours leur taille. Plus la nature va doucement, à l'aide du limon, et plus elle poursuit avec ardeur — son œuvre fécondante, sans jamais faire de saut.

C'est un réjouissant spectacle de voir ces terres stériles — se transformer ainsi en bocages, où les variétés de peupliers — croissent à l'envi. Voyez donc cette bordure — de saules argentins, qui font le berceau en s'entrelaçant — aux lianes de la clématite, à la ronce et à l'aubépine. — Entendez le gazouillement et le ramage des oiseaux — tous sémillants de vie sous ces fourrés ombreux, — où peu auparavant il n'y avait que de maigres joncs.

Uno afourès bessouno, de long mesclia de pras,
Fai la counducho au fluve quasimen per lou bras.
Li veyan lou grand frais, l'aubo tremoularello,
L'òume a felho menuó, lou sause a grand verzello,
E la trelho bigouardo. Li creis lou maluyou,
Embe sós flouqueis d'or ; lou sangan testo bloundo
Que douano prou de flours, mai douano gis de broundo.
Oh ! qunte gent bouscage que fachino l'ulhou !

Vount eis qu'eis toun engèni, daupinen, prouvençau
Pintraire per naturo dóu rìou e dóu coutau ?
Per que sias defecious, e per que fas la fougno
A toun país de Rouei, per charchà de besougnò
Dins lou país estrange ? Sègueis mari counsè.
Bourbout d'inspiraciou, la coumbo roudanencho,
Si flamo d'infini, de dardai e de tencho,
Autant que la mar jalho jenco meui toun pincè.

Dins lóus ermas d'Africo, ren de bèu coumo l'ort,
L'ort qu'apelloun ouàsi, que souloumbro lou bord
De quauque frès lauroun. Per sur, vint cops mai bello
Eis sus lou mitan de Rouei l'ilo embe sa pradello
Enmantela de ramo. Ren d'estouant adounc
Si lou meste en estiou se fai uno chaboto
Per assoustà soun souam dins quello gento iloto ;
En atandis que li-ane plantà jouyous bourdoun.

Une double rangée de bois entremêlés de prairies — accompagne le fleuve et le conduit en quelque sorte par la main. — On y voit le frêne svelte, le tremble — l'orme à feuille menuc, le saule à longues branches — et la treille courbée en tout sens. Le cytise s'y étale — avec ses flocons d'or, le sureau à tête blonde — s'y couvre de fleurs et d'inutile ramée. — Oh ! que de rians bosquets ! quel enchantement pour les yeux !

Peintres dauphinois et provençaux, où est votre talent — à peindre les ruisseaux et les collines d'après nature ? — Pourquoi laisseriez-vous, avec un injurieux dédain, — les paysages du Rhône, pour aller chercher l'inspiration au dehors ? — Vous suivriez une mauvaise voie ; — car la vallée rhodanienne — avec ses lointains sans bornes, ses perspectives ensoleillées, ses teintes si variées — comme celle de la mer scintillante, s'adapte mieux au génie de votre pinceau.

Dans les grands déserts de l'Afrique, — rien n'est comparable à ces beaux jardins — qu'on appelle oasis, délicieux ombrages — autour d'une source d'eau rafraîchissante. Pour sûr, vingt fois plus belle encore — est une île rhodanienne, avec sa parure de prairies — et son manteau de feuillage. Rien de surprenant alors, — que son heureux possesseur s'y construise une cabane en été, pour abriter son sommeil ; — en attendant qu'il y vienne fixer sa joyeuse demeure.

×

Dre qu'en abriou sourelho, sens beniou se sougnà
Que l'eigo jalo encaro, l'efant vai se bagnà.
Per quanto auro qué sié, freido vou breidoulhouso,
L'auro n'encalo ren la meina gafoulhouso.
Embe lour barjò blevo, lours crasinantas dens
E lours couars tremoufants sount dejó bouans nadaireis.
Furnant, trevant de Rouei lóus founs e lóus recaireis,
Sembloun la peissounalho, las escalhas en mens.

Anem gafà dins Rose, dis lou drole a sieis ans,
Eissama de l'escolo, parens mal avisants.
Anem plunjà dins Rouei, diró a sa dèseno,
Lou marri picarnous, viou coumo uno lebreño.
Anem nadà dins Rose, fai lou garçou grandet
D'un paire marinié. E gafo, plunjo e nado,
Vaqui lou saupre-fà, vaqui lou triple grado
Que quilho au marinage lou ribeiran cadet.

S'eibrasseyà dins l'eigo, se refreichà la pè,
Se sagoulhà la vialho, vous parlou par respèt,
Aqu'eis pleisi de rei. Faire la chabro-mouarto,
La plancho ou lou mouli ; plunjà de talo souarto,
A tempourì 'no passo, sens traire soun alé,
Ou durre dóu fin founs un calhau a la maïso ;
Disès-me dounc, siòuplè, si la meina s'en laïso ?
Pas mai que de melico, respouandré tout droulet.



Aux premiers rayons du soleil d'avril, sans même s'apercevoir — que l'eau est encore glaciale, l'enfant va se baigner. — Quelle que soit la brise, froide ou pluvieuse, — jamais elle n'arrête les enfants prenant leurs ébats dans l'eau. — Avec leurs lèvres bleuies, leurs dents claquantes — et leurs membres frissonnants, ils sont déjà d'habiles nageurs. — Ils connaissent et pratiquent les fonds et tous les recoins du Rhône, — absolument comme les poissons, dont ils ne diffèrent que par l'absence d'écailles.

Allons nous ébattre dans les basses eaux du Rhône, dit le gamin de six ans, — échappé de l'école, à l'insu de sa famille. — Allons plonger dans les gouffres, dira deux ans après — le petit morveux agile comme une salamandre. — Allons traverser le fleuve à la nage, ajoutera le garçonnet un peu plus grand, — fils d'un père marinier. Et ainsi : guéer, plonger et nager — sont comme l'apprentissage et le triple exercice gradué — qui prépare au métier nautique, l'enfant du riverain.

Faire des brasses dans le fleuve, se rafraîchir la peau, — se baigner les deux joues, sans allusion malsonnante, — c'est là un plaisir royal. Simuler la chèvre morte, faire la planche ou le moulinet, plonger de manière — à rester un bon moment au fond sans respirer ; — ou bien encore rapporter à ses dents, un caillou pris dans le lit du fleuve ; — dites-moi, je vous prie, si l'enfance de chez nous dédaigne ces divertissements. — Tout jeune garçon vous dira que c'est une friandise délicieuse.

Nado achaba, l'eissaure, dre la sourtió dóu gour,
En courrant patinteino, per travès, per countour,
Sus la sablo, au soulé. Aqu'eis *lou tour de Franço* ;
Rede tróupisament, mena dins l'esticanço
De s'eichaufà lou fege. D'autreis cops, assetas
Lóus nadaireis, embe de sangu vou d'amouras
Se tenchissoun lou frount, lou mentou, las tempouras
E pertout ; que vous sembloun de diableis tout pastas.

E quand a la neut cheuito rintravo pas l'efant,
Vès sa gent dins la peno, pauro ! un sicle estrifant
Escliatavo subit. Mai las plours badarellas
Vous asclavoun lou couar, quand la brayo a bretellas,
Lou courset e la vèsto d'aquéu paure neya
Eroun dus a l'oustau. Vaqui sas besougnetas !
Mai nostre efant vount eis ?... Beléu que la gazetas
Diran sus quanto ribo l'an un jour deibleya.

×

Un vèpre, oh ! facho pas de creire,
Après avè nada, pecheire !
Mi me veguèroun pas rintrà vès ma maisou
Veici : plan-plan a la pausetto,
A ras d'un sause uno barqueto
Brecavo aqui touto souleto ;
Li sautèrou dedins, per vougà un brisou.

La nage étant achevée, il faut sortir de l'eau et se sécher à l'air, — en courant la prétentaine, en tous sens, — sur le sable, au grand soleil. C'est ce qu'on appelle faire le *tour de France*. — Cette course rapide, à pieds nus, a pour but — de réchauffer le corps engourdi. Parfois, assis sur le gravier, — les nageurs, avec des mûres ou des baies de sureau — se noircissent le front, le menton, les tempes — et tout le corps, au point de ressembler à des diables en nature.

Et quand, à la nuit close, l'enfant ne rentrait pas — au domicile de ses parents, dans l'angoisse, un cri déchirant — éclatait soudain ; mais les pleurs et les sanglots — vous perçaient l'âme, à la vue du pantalon, — du gilet et de la veste du pauvre noyé — qu'on apportait à la maison. Voilà bien ses petits effets ; — mais l'enfant où est-il?... Peut-être que les journaux — diront un jour, sur quelle rive son cadavre aura été retiré de dessous le sable.

×

Un soir, mais qui voudra me croire ? — après une partie de nage, hélas ! — on ne me vit pas rentrer à la maison. — Voici ce qui était arrivé : Doucement en repos, — à côté d'un saule, un batelet — était là tout seul ; — j'y sautai dedans pour essayer de voguer un peu.

Dóu trapadou dèifou l'estacho ;
Lou barquet se desentrepacho ;
E zou vène me quèrre. Ai ! cra ! au bouan mitan !
La couardo chai de sa fivello ;
Lou cliòu de l'empento s'estello.
Pauro de mi ! L'eigo èro bello ;
E dengu sus lou brouas, per sauvà l'espavan.

De veire Rose, une eigo talo,
Larjo, founto, rouchanto e foualo,
Pensas si co m'estrippo, e si co m'espòuris.
Pamens ma pauro sisselando,
Rede se percepito e lando,
Coumo un crouvé de nouse, a rando
Las launas e lóus gours, mai lóus travès marris.

Adiou ma ribo laurioulèso !
Oh ! qunte sort, qunto gounflèso !
Aqu'eis feni de mi, o ma gent, adessia !
E tout-d'un-cop sus ma pouasseto
M'avanissou ; mai la barqueto
Vai toujours a la rasquilheto
Breya per lou segroun de l'eigo enmalicia.

Du ponton je détache l'amarre ; — le batelet libre gagne le large, — et puis : venez me chercher. Aie ! crac ! juste au milieu, — la corde sort de son anneau ; — le clou du gouvernail se brise. Pauvre de moi ! — L'eau du fleuve était grosse — et il n'y avait personne sur la rive pour porter secours au fol imprudent.

A voir le grand Rhône et toutes ces eaux — larges, profondes, mugissantes et folles, — pensez si cette vue m'effraie et me déchire le cœur. — Cependant ma pauvre barque — se précipite et fuit, — emportée comme une coque de noix, longeant — les bras morts et les gouffres, et même les passages dangereux.

Adieu ! rivage de mon pays ! — Oh ! quel sort ! comme j'avais le cœur gros ! C'est fini, — je suis perdu. O mes parents, adieu ! — Et tout à coup sur la planchette — je tombe évanoui, pendant que ma nacelle — court de plus en plus vers la descente, — secouée sans cesse par les flots courroucés.

Ai las ! Quant d'ouras durmiguèrou,
E quant de lègas naviguèrou,
N'en savou ren. Pamens fòugué qu'en trepassant
Tous lóus viroulheis de las cheitas,
E dóus gourniés las passas treitas,
D'angeis embe lours mans beneitas
M'aduguèssoun lava, viou, revelha e san.

Lou lendeman dessous un vege,
Me trouvèroun quasimen rege,
Viòuta dedins ma barco e durmant coumo un plot.
Lauva-se-Diou ! Qui se li penso ?
Per eilaïns dins la Prouvenço,
Quauqu'eis raseliés dès Valenço
Van pas, moun neyo-chi, lou retirà dóu flot !

Quand dubriguèrou ma perpelho,
Tremoulavoü coumo uno felho ;
Mai n'aviou gis de mau. D'uno brasseyá
En me coucoulant m'aduguèroun
'N 'Avignoun ; peui me carriòulèroun
Vès móus paureis parents qu'èroun
Redus au desespèr e me creyan neya.

Pitié ! Combien d'heures dura mon sommeil, — et combien de lieues parcourut ma barque ? — Je n'en sais rien ; mais il fallut en traversant — les tournants et les rapides — et les passes redoutées des embouchures — que de beaux anges de leurs mains bénies — m'amènassent là-bas au port, vivant, éveillé, sain et sauf.

Le lendemain dans une oseraie, — on me trouva presque raide — roulé dans mon barcot, et dormant comme une bûche. — Dieu soit loué ! Qui l'aurait pensé ? — Par là-bas en terre provençale, — quelques mariniers de Valence, — n'ont-ils pas retiré des flots ma frêle embarcation ?

Quand j'entr'ouvris ma paupière, — je tremblais comme une feuille ; — mais je n'avais aucun mal. — Dans leurs bras les mariniers me prirent délicatement et m'amènèrent — dans Avignon. Ensuite ils me conduisirent en voiture — vers mes pauvres parents — qui étaient au désespoir et me croyaient noyé.

E vaqui la verayo encauso
Que fai dempei, a pleno esclauso,
Deibounda de moun couar un flo d'amiraciou
Per Rouei, Pouvenço e soun lengage.
Adounc, qunte que sié moun iage,
E qunte que sié moun parage,
A-n-elóus per toujours seramen d'afeciou.

Quau dounc l'amarió gaire, lou Rose avignonen
Qu'o vis neisse a sa douvo Mistral lou malhanen,
Chantaire amourousi d'uno tant gento belho,
Nòuvio de Vincenet ; la fayouno Mirelho !
O Mistral ! toun engèni s'enausso e deven tau,
Que toun aflat divin vès l'ideyau s'eimeiro,
Pren veyaire òmeric, e te pouyo a la teiro,
Vount déu 'nà prene sèti tout pouète immourtau.

Siès bellas, santas sublas de la gleiso de Diou,
Sous la man de Cecilo, vou d'un meste beniou !
Siès bèus tamben councerts de la gent voulastrello,
Quand lou soulet guinchant vai fà sa quincabello
E trecoulà lou serre. Dirian un genera,
Que dre sus soun lindau, au soun de la fanfaro,
Reçéu lou gai salut, davans qu'eilai, toutaro
L'estandard se repleye, per touto la vespra.

Et voilà le motif réel — qui fait depuis lors — déborder à flot de mon âme l'admiration enthousiaste, — pour le Rhône, la Provence et sa langue. — Aussi quel que soit mon âge ; — quelle que soit ma demeure, — c'est sacré, à eux toujours ira l'affection de mon cœur.

Qui donc aimerait peu le Rhône avignonnais, — lui qui a vu naître sur ses bords l'illustre Mistral de Maillanne, — chanteur enamouré d'une si charmante perle, — la fiancée du gars Vincent, la gentille fée Mireille ! — O Mistral ! ton génie s'élève et devient tel — sous le souffle divin, qu'il plane dans l'idéal, — comme celui d'Homère, et monte jusqu'à la pléiade — où doit aller prendre place tout poète immortel.

Vous êtes ravissantes dans l'église de Dieu, saintes harmonies de l'orgue, — sous la main d'une Cécile ou d'un grand artiste ! — Et vous, concerts des oiseaux, vous nous enchantez, — lorsque le soleil à son déclin se prépare à faire le saut, — par delà les monts. On dirait les fanfares guerrières, — qui saluent et le général sur le seuil de sa demeure et le drapeau de l'armée — avant de le replier par toute la nuit.

La mestro gent chantairis, en terro d'Avignoun,
En Prouvenço, fòu dire, jusco garo eilamoun,
Eis quello couvagna, sourtió de Font-Segugno,
Oucèus si tant voulauds, qu'a dato que s'alugro,
S'apelèroun felibreis. Eroun set. Lóus pipiés
Tremoulants a coustat de la noblo seteno,
Ouviguèroun jurà, quello pacho sereno,
Dout eis venguó l'eiboulho que disoun lóus papiés.

En Prouvenço, de viage, se trouavo 'n óulivié,
Dins lou gròus de sa fouarço, planta sus bouan gravié ;
Testo ramuó, pèd dru, sa rajo s'emoulouno,
E rando soun cepou, li veyan 'no courouno
De gueissantas verzellas, espèr de l'òulivet ;
Creirian qu'eis la meina de quauque patriarcho,
Qu'ounouro soun ayòu seta sus lou ban-d'archo ;
Dirian tamben lou pastre per mitan de l'avé.

O grand Mistral aviso : sias l'aubre prouvençau,
Fruchant a ramo pleno. Tóus regachous, se saup,
Soun lóus gais troubadous, qu'entour de ti fan riundo ;
Sias la cepo, parai ? Elous n'en soun la broundo ;
E la broundo e la cepo, perensem fan lou crei ;
Sias mai dóu noble ayòu, lou mervehous eimage
Estant qu'as abari, tant de fis de tout iage
Enfin, de tóus felibreis sias lou baile e lou rei.

Eh ! bien, il faut le dire, les premiers chanteurs d'Avignon, — de la Provence et de bien plus haut encore, — ce sont ceux de la couvée de Fonségune ; — envolée d'oiseaux, qui, à une date déjà éloignée, — prirent le nom de félibres. Ils étaient sept en nombre. Les peupliers, frissonnant à côté de cette noble compagnie, — furent témoins de leurs serments et du pacte généreux, — d'où est sorti le mouvement de renaissance dont parle l'histoire.

Sur le sol de la Provence on rencontre parfois un olivier, — planté en bonne terre de grés et dans la plénitude de sa force. — Tête rameuse, pied robuste ; sa racine se pelotonne, — et autour de ce pied arrondi on voit une belle cépée, — de fertiles rejetons, espoir de l'oliveraie. — On croirait voir une famille patriarcale — entourant d'honneur son aïeul assis sur le vieux banc au coin du foyer. — On dirait aussi un pâtre au milieu de son riche troupeau.

O grand poète Mistral, regarde : tu es l'arbre de Provence, — dont les rameaux se couvrent de fruits. Tes rejetons, en vérité, — ce sont les gais troubadours, rangés en couronne autour de toi. — Tu es aussi le cep, n'est-ce pas ? et ils en sont les branches ; — et les branches avec le cep se réunissent pour faire croître les fruits. — Tu es encore la parfaite image d'un aïeul vénérable, — puisque tu as élevé tant de fils de tout âge. — Enfin tu es le pasteur et le roi des félibres.

×

Vint ans fuguè lou trounfle dóu vapour e pas mai,
Per chaire sens renvenge, destrinca que-noun-sai,
Davans l'engin ferra. D'uno vira de l'auro
Lou vapour avió tua l'aquipage, las! pauro !
Mai venguè lou defèci per lou triounfatour.
Enqueui sus traus d'acié, per rouden serpenteaire,
Tout vai se rambalhà, en vagoun charrountaire,
Lou vagoun qu'eis lou meste, dassura sens retour.

Euïro vau pas lou dire lou trafi que li fan,
En ribeyant sus l'eigo : pau d'obro e pau d'afan.
'No treicho de vapours, vaqui la soubro eichasso
De l'enavant d'autrié : deicheuito e viro-passo...
N'èro pas prou d'oufensio, dabor que s'eis vougu
Embarrà lou grand Rouei, per de douvas de peïro,
E trefacià soun cours. Vai-vai ! bello clapeïro,
Sias la darreïro buto dóu prougrès counvengu !

Eïço ! prougrès de chambre !... Lou plan sé dis tout naut,
De despartì lou Rose, per n'en fà 'no chanau,
Uno, mai belèu douas, qu'aduran lours bialeïras
Aus champs de chasque bouard en toutas las touveïras.
Adoune quanto eis la resto que rayaró, moun Diou !
De Vienno en Avignoun, de Béucaire vès Arle ?
Voulès que sus acó dubertamen vous parle ?
Rose dius sa gandolo, saró per mai qu'un riou.



Le règne prospère du bateau à vapeur dura vingt ans, et pas plus. — Il tomba sans espoir de revanche, et désorganisé pour longtemps, — devant l'engin ferré. — Voyez donc ce revers de fortune : — la vapeur avait tué la batellerie. Quel coup terrible ! — Mais l'heure de la déchéance vint à son tour pour la vapeur. — Aujourd'hui c'est sur les poutres d'acier et sur le chemin de fer — que tout s'embarque et que tout s'amène. — Le wagon est maître ; la faveur est toute à lui.

Il est peu de chose maintenant le commerce de la batellerie, — sur le parcours des deux rives : petit travail, petit chargement. — Deux ou trois bateaux à vapeur, hélas ! voilà tout ce qui reste — du grand trafic d'autrefois : c'est la chute et la culbute. — Il paraît que l'outrage n'est pas encore suffisant, puisqu'on a voulu — embarrasser le lit du fleuve par des digues de rochers, — et défigurer le régime de ses eaux. Allez donc, beaux tas de pierres, — vous êtes le dernier effort du progrès convenu !

Maintenant le progrès va comme les écrevisses. — On discute tout haut le projet — de distraire une partie des eaux du Rhône pour en faire un canal, — peut-être même deux, dont les rigoles — iront arroser les terres accessibles placées de chaque côté. — Alors, mon Dieu, quelle quantité d'eau restera-t-il au fleuve, — entre Vienne et Avignon, entre Beaucaire et Arles ? — Je vous dirai franchement que le Rhône ne sera plus qu'un torrent, et son lit une simple rigole.

Chantas fièrs enginiaireis vaste èime sens paré,
Per li-avè buta couantro tout obro de paré !
Lou lioun entrabla, muralha sens vergougno,
Deiroumpró tout acó, dins uno ouro de fougno.
Que chaye 'n endoulibre, reissant a plens ferrats ;
Qu'un pau mai que soulhó, lou grand soulé dardaye ;
E qu'en bas dóus neiviés lou bourbout se deibraye ,
Dóu cop, Rose recato soun viei cours grandeiras.

E de que doune sièr aro, Rose tant estrechi,
Bigouard, e tout garambre, coumo chambo de chi ?
Sièr a quauqueis batèus a mino de pauralho ;
A quauqueis pountouniés que passoun a la tralho ;
Sièr a la maluranço, qu'o sòule de la vió,
Se neyo e se peris ; sièr mai a quelóus paureis
Escoutelas de neut, e jitas dins lóus vaureis,
Pèr escoundre lou crime, toujours si se pouvió.

E la fi vendró quouro ! Quand l'eissaure e l'eissuc
Un jour prendran la terro, tant que pas un pessuc
D'eilissé restaró. Dóu Rose lou cros voueide
Semblaró 'n valadas eiglayousamen leide,
Un erme de garigo, coueiva per tous lóus vents,
Vount pas uno fourmiou poueiró cujà li viòure,
E vount, sacre de sort, poueirán veni li-escriòure :
Eici fuguè la maire dóu Rose d'ancien tems.

Chantez maintenant, fiers ingénieurs, votre génie incomparable — pour avoir buté contre le fleuve des maçonneries de tout genre ! — Le lion entravé, outrageusement mis en cage, — brisera toutes ces entraves, dans un moment de dépit. — Laissez venir une pluie diluvienne, une série d'averses torrentielles, — que le soleil soit un peu plus ardent que de coutume, — et qu'une débâcle se produise dans la glace fondante, au bas des névés, — sur le champ, le Rhône reprend son vaste lit d'autrefois.

Aujourd'hui à quoi donc sert le Rhône, si resserré, — gauchi et biscornu, comme une jambe de chien ? — Il sert à quelques rares bateaux à vapeur d'aspect chétif ; — à quelques pontonniers conduisant le bac ; — aux malheureux, qui, fatigués de la vie, se jettent à l'eau pour se détruire ; — il sert aussi à ces infortunés — que l'on égorge la nuit et que l'on précipite ensuite au plus profond du fleuve, — afin de faire disparaître pour toujours la trace du crime, si cela est possible.

Et la fin, quand viendra-t-elle ? Lorsque les vents et la sécheresse — auront régné sur la terre, à ce point que pas un brin — d'herbe n'y restera. Alors le lit du Rhône, vide de ses eaux, — ressemblera à un immense fossé d'une laideur affreuse, — à un désert rocailleux, balayé par tous les vents du ciel ; — un lieu désolé où pas une fourmi ne pourra vivre, — et où, sort maudit, on pourra écrire ces mots : — C'est ici que fut la place du lit du Rhône aux temps anciens.

Aro moun sac-ourage de tout s'eis vouyanta,
E bien primo eis la soubro que n'ayou masanta,
En gràcio de moun Rouei. Que fau mai a la treno ?
Per ma darreirò flour, veici, a barjo pleno,
Moun vot e moun espèro. Dabor qu'un mounde nòu
Déu tremuda un jour, qui saup quand, embe aqueste,
Basto que per adounc lou grand Rose nòus reste,
Coumo uno bello apounso dóu paradis tantòut.

FIN



Maintenant ma musette est vide et ma tache est finie, — ou du moins, il ne me reste que bien peu de chose à dire — en l'honneur de notre fleuve. Que faut-il donc ajouter à ma guirlande ? — Quelle sera ma dernière fleur ? Voici, en termes émus, — mon vœu et mon espérance : Puisqu'un monde nouveau — doit prendre, un jour, qui sait quand, la place du monde actuel, — Dieu veuille alors que le grand Rhône nous reste, — comme un magnifique complément du paradis à venir.

FIN





NOTES ET GLOSSAIRE

§ I

Le poème qui précède est écrit en dialecte bas-dauphinois de la vallée de la Drôme, comme le *Siège de Saillans*, par Auguste Boissier de Die, et le *Théâtre patois*, par Roch Grivel de Crest. Ce dialecte, qui forme au nord la lisière du provençal rhodanien, est parlé avec des variantes locales dans les cantons de Loriol, de Crest, de Saillans, de Die, de Luc, de Châtillon, de Chabeuil, de Valence et de Bourg-de-Péage. Ceux de Marsanne, Bourdeaux, Dieulefit et Montélimar, ont une physionomie beaucoup plus méridionale. La limite se trouve placée aux confins de l'arrondissement de Valence, entre les communes de Saulce et des Tourrettes, juste à l'endroit où le Rhône et la montagne ne laissaient autrefois qu'un passage très resserré. Non loin de là, à Sauzet, commence la culture de l'olivier. De ce point la limite dialectale se prolonge à l'est, en suivant la ligne sinueuse des hauteurs qui séparent les bassins du Roubion et de la Drôme.

Vers le nord, aux approches de l'Isère, notre parler est fortement atteint par le franco-provençal. C'est là qu'il commence à perdre les diphtongues *au*, *èu*, *ôu* et la prononciation

dentale des consonnes *j* et *ch*, pour prendre petit à petit la prononciation française. Là aussi apparaissent les premières infiltrations des infinitifs en *ié* et *i* des verbes de la première conjugaison qui se terminent par une des palatales : *ch, j, s, z, ill, gn*, etc., tels que : *cachié, cachi*, cacher ; *migié, migi*, manger ; *talhi*, tailler ; *grogni*, grogner. Cette transformation de l'infinitif *ar* en *ier* (= *ié*) est considéré aujourd'hui comme le caractère distinctif du franco-provençal, dont le domaine dauphinois semble cadrer exactement avec l'ancien territoire des Allobroges.

Voici maintenant les points principaux sur lesquels notre dialecte s'écarte du provençal classique.

1° Absence à peu près complète du pronom *ièu*, je, moi, et son remplacement par *mi*, moi, me ; excepté dans le haut de la vallée dioise.

2° Absence aussi des participes féminins en *ado* et des substantifs en *disso*, comme *charadisso, cantadisso*, etc.

3° Perte assez considérable de mots anciens, encore usités en Provence.

4° Elargissement de l'*o* sous l'influence de l'accent tonique : *pouarto*, porte ; *pouant*, pont ; *douanou*, je donne.

5° Conservation des formes du féminin pluriel : *las rosas*, les roses ; *quelas bellas taulas*, ces belles tables ; du masculin pluriel : *lous omeis, los omes*, les hommes ; à peu près comme en languedocien.

6° Chute de la nasale à la fin des mots en *in, on* et *un* ; *si* pour *sin*, signe ; *bastou*, bâton ; *chascu*, chacun.

7° Chute du *l* final étymologique dans beaucoup de mots tels que : *chava*, cheval ; *genera*, général ; *coutè*, couteau ; *moursè*, morceau ; *grasi*, grésil ; *soulé*, soleil ; *arté*, orteil, etc.

8° Extension de la palatale *ch*, pour *c*, suivi de *a*, *chabro*, chèvre ; *chasau*, mesure ; *chabano*, cabane.

9° Mouillure des sons *cl* et *gl* : *cliau* et même *kiau*, clé , *rasclià*, râcler ; *masclie*, mâle ; *alhan*, pour *aglan*, gland ; *elhisò*, église ; *estranlhà*, étrangler ; *centho*, sangle. En ceci, notre dialecte dauphinois se rapproche de la prononciation italienne.

10° Dans les verbes, la 1^{re} personne du singulier est un *ou* : *amou*, j'aime ; *amavou*, j'aimais ; *amèrou*, j'aimai : alors que le provençal se termine en *e*. A l'infinif de la 1^{re} conjugaison l'*a* de la désinence est passablement ouvert à, á et ne peut pas rimer avec le participe passé masculin qui a l'*a* bref.

11° A toutes ces particularités, il faut ajouter que le *r* reste roulant partout, et que le son mouillé représenté par *lh* ne se vocalise jamais comme dans le Midi. On dit toujours *familho* et non *famihò*, suivant la graphie mistralienne.

12° Enfin notre dialecte s'écarte du provençal classique par une longue série de mots propres à la région. Nous expliquons les principaux dans le glossaire qui va suivre. Mais malgré ce bel héritage du passé, l'ensemble de la nomenclature et de la morphologie atteste une parenté plus proche avec la langue française.

§ II

Les principales variantes de ce dialecte sont les suivantes :

1° A Lorient, le participe passé de la 1^{re} conjugaison reste invariable aux deux genres : *ome ama*, homme aimé ; *fenno ama*, femme aimée ; tandis que presque partout ailleurs dans ce domaine on dit *fenno amà* ; contraction du médiéval dauphinois *amaa*, pour *amada* ; latin *amatam*.

2° A Crest et à Die, *a* prétonique s'assourdit invariablement et devient une espèce d'*o* : *botè*, bateau ; *moma*, maman ; *codaulo*, cadaule ; *chopou*, chapon. Il en est de même à la 1^{re} et

à la 2^e personne du pluriel dans les verbes : *omem*, nous aimons ; *omas*, vous aimez.

3^o A Saillans, *l* intervocal se change très souvent en *r* .
souré, soleil ; *pouro*, poule ; *tauro*, table ; *mouri*, moulin ; *la runo*, la lune. Dans ce canton, on appuie fortement sur les muettes en finale.

4^o Aux environs de Valence le *s* primitif tombe devant les explosibles *c*, *p*, *t*, sous l'influence du français : *ecoussou* pour *escoussou* ; *epeli* pour *espeli* ; *bètio* pour *bestio* ; *patà* pour *pastà*.

×

Le vers employé dans ce poème est l'alexandrin ordinaire, associé au vers archaïque de treize syllabes, dont la césure féminine ne s'élide jamais. La structure de la strophe peut être figurée de la manière suivante :

Vers masc. — — — — — ◡ — — — — — (archaïque) 1, 2, 5, 8
Vers fém. — — — — — — — — — — ◡ 3, 4, 6, 7.



GLOSSAIRE

×

Rose est le nom primitif et provençal du Rhône, tiré du gaulois *rhodano* ; de la racine *rhod*, courir. Le latin *rota* roue et *rheda* chariot, sont sortis de la même souche. Le mot *Rose* ne monte pas au-delà de l'embouchure de la Drôme. En dessus, il est remplacé par *Rouei*, dérivé de *Rose* ; comme *nouei* est venu de *nose*, noix ; comme *couei* est tiré de *cose*, il cuit.

Les autres formes dauphinoises sont *Roué*. *La tabla dou Roué*, « la table du Rhône », est le nom d'un rocher, au milieu du fleuve, en dessous de Saint-Vallier. Il y a aussi les variantes : *roua*, *rui* et *ro* ; cette dernière se retrouve jusqu'à Genève. Là, en effet, existe parmi les enfants une formule de tirage au sort, qui précède certains jeux et dont le premier mot est : *empro*, pour *ein per ro*. C'est-à-dire « un pour Rhône ». Dans la vallée de la Drôme, l'enfant ne dit pas en commençant *un per Rouei* ; mais il fait un signe de haut en bas en tournant l'index vers la terre, pour désigner un personnage absent, auquel on fait l'honneur d'attribuer le premier numéro du tirage.

P. 12. *Couleiro*, avec sa variante *coulino* ne signifie pas colline, mais col, vallée étroite, dépression de montagne par où s'écoulent les eaux de deux versants de face. C'est le mot qu'il eut fallu adopter au lieu de *thalwey* emprunté à l'anglais. — *Colangi*, *coranche*, *choranche*, etc., sont les noms donnés aux couloirs et aux passages resserrés, dans le haut Dauphiné.

Neivié, entassement de neige durcie, glacier. Le français a adopté la forme *névé*, avec la même signification. Les autres mots relatifs à la neige sont : — *Tafo*, neige en fusion, dégel boueux. — *Tubo*, tempête de neige, obscurité produite par la neige épaisse et chassée par le vent. — *Tubaneu*, passage ou défilé balayé par les rafales de neige. — *Sio*, neige qui fouette le visage et qui tombe comme tamisée ; du latin *seta* soie, tamis. — *Ceniso*, neige en poussière, fine comme la cendre : latin *cinis*, cendre.

P. 18. *Chanavàri* est la montagne qui surplombe Roche-maure (Ardèche) ; le dernier de cette chaîne de volcans

éteints qui part des monts d'Auvergne et vient se terminer sur la rive droite du Rhône. La lave vomie par l'ancien cratère s'est solidifiée en basalte prismatique dont la masse noire a donné son nom au pays.

Vourzino. Les terres d'alluvion portent dans la Drôme les noms suivants. — *Aven*, eau, bas-fond : mot gaulois suivant quelques-uns ; mot dérivé du latin *adventus*, « arrivée », suivant les autres. Dans ce dernier sens, il désignerait proprement les terres basses conquises sur le fleuve, c'est-à-dire les terres adventices. — *Charneve*, relais de gravier inculte. (Du Cange, *charnevus*, alluvion). Dérivé du gaulois *Karn*, *Kairn*, dur ; pierreux et visiblement apparenté au grec *Karnáos* (HOM. ILIADE I, III), caillouteux, pierreux, s'il n'en vient pas directement, par l'intermédiaire des mariniers phocéens. — *Rameiro*, alluvion, île couverte d'oseraies où l'on taille la ramée, destinée au feu ou à la pâture hivernale du bétail. — *Vorze*, diminutif *vorzino*, atterrissement qui se forme aux tournants ou au remous de l'eau ; emprunté au latin *vortex*, *vorticis*, gouffre, tournant.

P. 22. *Réboulo*, grand repas ou festin qui a lieu après les principaux travaux de la campagne : les gros labours, les vers à soie, la moisson, la récolte des noix, etc. Ce mot paraît formé du préfixe *re* marquant une action en retour et du latin *epulum*, repas.

P. 24. *Releime*, radoucissement, apaisement ; mot composé comme le précédent de la particule réduplicative *re* et de *leime*, doux, agréable, paisible, tiré du latin *legitimum* légitime.

P. 26. *Endourible* et *endoulibre*, déluge, est probablement une forte altération du latin vulgaire *indiluvium*. Les mots qui rappellent la même idée sont : *Plouyas*, pluie torrentielle ; — *Reisso*, grande averse ; — *Eigas*, inondation.

Lou Titan. L'origine mystérieuse du mistral s'explique par une fable naïve. Un scélérat s'étant révolté contre Dieu, le roi du ciel le frappe de la foudre, le terrasse et l'éventre, et de sa peau titanesque, façonne un immense soufflet qui lance dans la vallée du Rhône les terribles rafales de l'aquilon.

P. 28. *Cisampo* ou *Sisampo*, bise forte et glaciale, mot que l'on fait dériver généralement de *cis alpe*; c'est-à-dire, vent cisalpin; mais pourquoi ne pas l'identifier à l'ital. *sizza ampia*, vent large ?

Bolhasso, grosse bedaine; augmentatif de *bolho*, ventre, un doublet de *bojo*, sac, venant du latin gaulois, *bulga*, avec métathèse de *l* (*bugla*). Ce mot rappelle une curieuse anecdote.

Un dauphinois était à promener dans les rues de Constantinople quand vint à passer près de lui un grand personnage turc très obèse, porté en riche équipage. *Oh! quanto bolho! Oh! quelle bedaine!* s'écrie-t-il dans sa langue maternelle, en voyant cette rotondité proéminente. — *Qu'acó te fai?* répond sur-le-champ le gros personnage, *n'eis pas ti que la pouarteis?* Est-ce que cela te gêne; tu n'as pas la peine de la porter? Et, en disant ces mots, il saute à bas de son carrosse et va droit à l'insolent qui l'a apostrophé. Mais qu'arrive-t-il? Il arrive que tous les deux se reconnaissent comme enfants de la Drôme et tous les deux anciens camarades d'école. Allez à Die, on vous dira leurs noms.

P. 38. *Cavareis*, peuple placé sur la rive gauche du Rhône et qui comprenait les *Tricastins* et les *Segalauniens*. Ces derniers avaient une partie de leur territoire de l'autre côté du fleuve. L'Isère les séparait des Allobroges voisins des Voconces.

Banço, latin *Bantia*, *Batiana*, *Bance*, était une *mutatio* placée entre *Acunum* et *Valentia* sur la carte de Peutinger au

IV^e siècle. Son emplacement sur la commune de Saulce, canton de Loriol, département de la Drôme, est parfaitement déterminé. Des marbres et des médailles antiques y ont été trouvés. La distance de *Bantia* à *Valentia* était de XXII milles.

Gamalié, est un lieu-dit ou quartier de la commune de Loriol, contigu à Bance. C'est un plateau légèrement incliné vers le Rhône et traversé aujourd'hui par une longue tranchée du chemin de fer P.-L.-M., parallèle à l'ancienne voie romaine ; il porte aussi le nom de camp d'Annibal. Le phénicien *gamal*, chameau, a bien pu vraisemblablement donner le mot *gamalié* pour désigner le lieu où se sont arrêtés les chameaux amenés d'Afrique par le général carthaginois avec ses éléphants.

P. 46. *Bouchas*, sauvage, dérivé du latin vulgaire *boscum*, bois, métathèse de *buxum*, pour *bucsum*, buis. Ce mot est l'équivalent du latin *silvaticus*, qui a produit le français « sauvage », dérivé de *silva*, forêt. De la même racine a été tiré *boucharin*, enfant trouvé (dans le bois) ; synonyme du français provincial *champis*, enfant trouvé (dans les champs). De là vient également : *bouchardo*, la grosse bouteille garnie de bois d'osier.

P. 50. *Asperbo*, sorbe, mot formé par la combinaison des deux adjectifs latins : *asper*, âpre et *acerbus*, agglutinés ensemble. Cette formation se retrouve dans d'autres mots, ainsi : *sisclà*, *siclà* crier est un amalgame de *sibilare* et de *fstulare*, siffler.

P. 56. *Môure*, moudre : *que çai venès môure*, que venez-vous moudre ici ? expression populaire pour dire : que venez-vous faire ici ?

Restit, Saint Restitut, latin *Restitutus*, rétabli, guéri, fut

l'apôtre des Tricastins et sa légende se rattache à celles des Saintes Maries de Provence. Ce serait l'aveugle-né de l'évangile. On va le prier dans son église près de St-Paul-trois-Châteaux, pour obtenir la guérison des maux d'yeux.

Chouarlheis, loucheux, qui regarde de travers, bigle. On a aussi les formes *chuerlhe*, *chouarlhe*, *chorlthe* :

ul et de l'un dus eus eglayousimen chorlho

Laurent de Briançon. Banquet. 16^e siècle..

Ce mot est identique au prov. *guerle* ; ital. *guercio* ; formé d'un double élément : v. h. all. *toer*, *dwerch*, oblique et lat. *oculus* œil, comme *bouarlhe* et *bournicle*, borgne, tiré du germ. *born*, troué, avec *oculus*.

P. 56. *Agraïs*, agréable, forme dauphinoise du prov. *agra-dis*, après la perte du *d* intervocal. Les autres adjectifs verbaux de cette famille sont *pausais*, posé, calme ; *estais*, debout, tranquille ; *levais*, mobile, conservé dans le français pont-levis.

P. 60. *Croï*, méchant, cruel, adjectif dont le féminin est *croyo*, dérivé du latin *crudus*, *a*, *um*, dur, rude.

P. 62. *Agrabounas*, batailles ; mot tiré de *grouboun* tête de racine d'arbre, dont la forme simple est *groubo*, bûche noueuse, massue. La racine est la même que celle de notre *group*, nœud, et du français *groupe*, assemblage.

Santo Gallo, Ste Galle, vierge, qui suivant la légende populaire, sauva miraculeusement la ville de Valence assiégée par les Sarrasins. La foi naïve va jusqu'à dire que la libératrice recevait dans son tablier les projectiles lancés par les balistes ennemies. Les Valentinois sont restés très dévots au culte de Ste Galle.

P. 68. *Vestigue*, gui, la plante sacrée des rites gaulois. Ce mot vient-il du latin *viscum*, glu et gui, avec intercalation de la syllabe *ti* ? C'est possible. En tout cas il se rapproche beaucoup, pour le sens et la forme, du dauph. *estique*, gomme élastique, et de l'angl. *sticky*, visqueux, gluant.

P. 70. *Rabeiròus*, travailleurs de terre, journaliers, littér. mangeurs de raves ; de *rabo*, rave, avec un sens ironique.

P. 72. *Escago*, exploit, prouesse, coup de force. On peut faire dériver ce mot du vieux prov. *escac*, coup d'échec, ou bien plus prosaïquement du verbe stercoraire *excacare*, fienter avec un grand effort. — *Franleyant* portant la besace, dérivé de *franlo*, latin *fundula*, diminutif de *funda*, fronde et besace.

Aplachaire, ouvrier qui fait les instruments aratoires, charpentier, menuisier, charron. Mot dérivé du verbe *aplachà*, ouvrir le bois, formé sur le vieux prov. *aplaits* instruments (Donat provençal) outils de ferme, qui remonte au lat. *applicitus*, ajusté.

Vou-an fa, ils l'ont fait, *vou* le, cela, en vieux prov. *o* ; du latin *hoc*, cela, avec un *v* euphonique. *Vou-an* est une diphtongue, et *vou-ai*, je l'ai, une triphongue.

P. 74. *Lairié*, côté, est un mot dérivé de l'ablatif latin *latere*, par côté. Cette forme est moins usitée que *las*, vieux prov. *latz*, tiré du nominatif *latus*, flanc.

P. 78. *Dounzellas*, demoiselles. Entre Donzère et Château-neuf, dominant le Rhône, on voit trois rochers terminés en pointe, dont la légende s'est emparée, pour en faire trois femmes changées en pierre par la main des fées.

Putafi et *putofin* ; mauvaise fin, gaspillage, ruine déshonorante, d'où le verbe *putafinà*, dissiper ; *putafinaire*, dissi-

pateur. Tous ces mots proviennent du bas latin *putus*, puant, malhonnête, dont la racine se trouve dans le classique *putor*, mauvaise odeur, et dans une foule de dérivés plus ou moins péjoratifs.

Niafro, blessure, entaille, balafre, substantif verbal de *nafrà*, percer ; français *navrer* ; anciennement *nafrer*, dérivé du v. h. all. *narwa*, percer, blesser.

P. 80. *Bregadi* pour *bregadis*, cuir grenu et assoupli avec le rabot du tanneur. C'est un mot provençal tiré de *brego*, broie, outil à briser.

P. 81. *Lou roueit*, le rouge, la rougeur, mot d'origine germanique : all. *rot* rouge.

P. 84. *Broujatiſe*, pensif, soucieux ; adjectif dérivé de *broujà* penser, méditer, rouler dans son esprit ; métathèse de *bouli-gà* ; prov. *bouleja* ; français *bouger*, du bas latin *bullicare*, fréquentatif de *bullare*, rouler ; formé sur *bullà*, objet rond. Comparez le latin *cogitare*, agiter en soi, penser.

P. 89. *Rouyan*, le Royans, petit pays très pittoresque comprenant le canton de St-Jean dans la Drôme et du Pont-en-Royans dans l'Isère. Là se trouvent les ruines du château de Rochechinard, antique séjour des fées, comme les grottes de Sassenage, situées non loin.

P. 90. *Croto*, grotte de St-Marcel d'Ardèche, découverte par hasard il y a 60 ans, sur la rive droite du Rhône, par un temps de basses eaux.

P. 92. *Durant*, nom que les bergers donnent au soleil : var. *dourant*, *dorant*. C'est encore un mot de provenance germanique par l'intermédiaire des burgondes : all. *dorren*, dessécher, brûler, *darrent* brûlant. Le latin *torrere* a la même origine.

P. 94 *Rayo*, la Raye, chaîne de montagnes, à l'est de Valence, allant de Crest à St-Nazaire-en-Royans, par des hauteurs de 800 à 1.000 mètres. Les rochers calcaires en forment la masse.

P. 98. *Fretas*, employé dans cette phrase : *faire sas fretas*, faire ses frais, profiter de l'aubaine, festoyer, s'ébaudir.

P. 100. *Jalandro*, gelée, période de grand froid. Ce mot par son suffixe sonore appartient à une famille assez nombreuse : *malandro*, maladie ; *pelhandro*, manteau en loques ; *fialandro*, filament ; *calandro*, caille chanteuse.

Belho, étincelle, chose brillante, paillette ; prov. *belugo* du latin *bis* et *lux*.

Touteyo, tranche de pain rôtie et couverte de beurre, de miel, de confitures, etc. Le vieux français avait *tostée*, qui répond à une forme latine *tostata*, de *tostus*, grillé.

P. 104. *Foursenat*, insensé est une variante de *four-de-sen*, privé de sens ; il dérive de *four*, latin *foras*, dehors, et *sen*, sens. Le simple adjectif *senat*, doué de raison, existe en provençal. D'après cette étymologie indiscutable le français *forcené* doit s'écrire *forsené*.

P. 106. *Coueito!* vite, à la hâte. C'est l'impératif du verbe *coueilà*, presser ; vieux prov. *coitar*, tiré du latin *coctare*, formé sur *coctus*, participe de *coquere*, cuire, brûler. Le français *tôt* (*tost*), vite, est emprunté aussi à un mot latin qui exprime la même idée : *tostus*, participe de *torrere*, brûler.

P. 108. *Destafeyage*, destruction, ravage ; pour *desatéfeyage* venant du verbe *desatéfeyà*, formé de la particule *des*, privative et de *atéfeyà*, *atafeyà*, enter, adapter un greffe, lequel répond à une forme latine : *aptificare*, adapter.

Talagougnas, troncs de frêne ou de hêtre, très allongés, pour le charroinage. Ce mot est d'origine incertaine.

P. 110. *Tuvan*, allument, *d'atuvà*, souffler ; tiré de *tuve*, tube ; lat. *tubus*, tuyau. Autrefois au foyer, on se servait d'un roseau ou d'un canon de fusil pour souffler le feu avec la bouche.

P. 114. *Anouno*, provision, vivres, n'est autre que le latin *annona* ; à la lettre : ce qu'il faut de vivres pour un an.

Sant-Nazari, Saint-Nazaire-en-Royans, commune du Bourgo-de-Péage, département de la Drôme. Le bourg est bâti au confluent de la Bourne et de l'Isère. Il y avait autrefois une confrérie nombreuse de radeliers sous le vocable de Saint-Nicolas.

P. 118. *Bounlaire*, le sondeur, celui qui agite l'eau avec une perche. C'est un doublet de *bourlaire*, répondant au latin fictif *bullator* celui qui fait des bulles en remuant l'eau. Le changement de *ll* en *nl* se retrouve dans *amenlo* amande, prov. *amello* ; *espanlo*, épaule, prov. *espallo* ; *eschinlo*, sonnette, prov. *esquillo* ;

P. 120. *Aneuiro*, allure, tiré du verbe *anà* aller.

Se sadeyoun, ils goûtent avec plaisir. *Sadeyà*, savourer est formé sur l'inusité *sade*, tiré lui-même du latin *sapidus*, savoureux.

P. 122. *Vogo*, fête votive et balladoire. On dit aussi : *voto*, fém. ; *vot*, *vode*, *vòdou*, masc. du latin *votum*, vœu. L'étymologie de *vogo* paraît la même que celle du français *vogue*

P. 128. *Ratamalo*, vieille ou mauvaise barque ; du latin *ratis*, barque, radeau, *mala*, mauvaise.

Segroun, secousse, cahotement ; substantif verbal de *se-*

grounlà, pour *segrollà*, correspondant à une forme latine *sub. corrotulare*, crouler en dessous, Comparez : *grounlo*, *groullo*, savate, chaussure roulée, *grounlu*, lourdeau ; *regrounlié*, save-tier, etc., qui sont de la même famille.

P. 130. *Goulhard* ou *goulhas*, petite flaque d'eau. D'où vient ce mot ?

P. 134 *Picarnous*, chassieux, morveux ; de *picarno*, chassie dérivé de *pix* poix, comme *lucarno* est tiré de *lux* lumière.

Chareis, tu laves, de *charà*, lessiver, blanchir, de la même racine que le français *charrée*, cendre de lessive. La forme alpine, *cheiriar*, paraît provenir du latin *cinericare* dérivé de *cinerare*, couvrir de cendre.

Jalhet, jaune pâle ; diminutif de *jalh*, tacheté, italien *giallo*, jaune clair ; vieil irlandais *gel*, blanc. *Moucho jalho*, œstre du bœuf ; *Oumbro jalho*, ombre parsemé de points clairs. Si le français *jaune* vient du latin *galbinus*, on peut aussi faire dériver *jalh*, *jálhi*, de l'adjectif simple *galbus*, lequel semble être pour *co-albus* blanc mêlé.

Sagoulhant, secouant dans l'eau ; partic. prés. de *sagoulhà*, remuer dans la marre ; *goulhas*, flaque d'eau.

P. 136. *Embut*, entonnoir, abîme qui a cette forme ; tiré de *en* et de *but*, *bot*, tonneau.

Dauf, dauphin, enfant d'Humbert II, qui tomba dans l'Isère et se noya suivant une légende touchante, que le félibre dauphinois E. Chalamel, a merveilleusement développée dans son poème : Le Dernier Dauphin.

Bèu-veire, Beauvoir, Beaugard, château delphinal dont les ruines se voient en face de St-Marcellin, sur la rive gauche de l'Isère. Une de ses terrasses (*soulié*, lat. *solarium*) dominait la rivière.

P. 138. *Mayoussou*, Fraise des bois qui fleurit vers le mois de mai ; du latin *maius*.

Glandasso et *Glandas*, haute montagne au-dessus de Die. — *Chamousso*, près de Séderon, est le point culminant qui sépare les bassins du Buèch et de l'Aigue. — *Lenço*, entre Nyons et Dieulefit, à 1.200 m. d'altitude.

P. 142. *Andarta*, déesse des Voconces, dont le nom figure sur une inscription lapidaire et qui rappelle celui d'*Astarté* la divinité femelle des phéniciens, premiers navigateurs du Rhône. (Florin Valentin. — Divinités topiques du Voconcium).

P. 144. *S'eiboueiro*, s'écrase, se liquéfie ; du verbe *eiboueirà* ; prov. *esboudra*, tiré de *boudre*, amas confus.

Tàpio, maison en pisé, cabane, hutte en terre. Les autres variantes dauphinoises de ce mot sont : *tepa*, *tepe*, *tepo*, *taipo*, *tàpi*. Le catalan et l'espagnol possèdent *tapia*. (Rev. Langues romanes, avril 1879, p. 179). On trouve dans le vieux provençal le mot *tap*, boue, argile. (Donat provençal. — Guesard, p. 40). En remontant on arrive à la racine *tap*, fouler, piétiner. C'est une onomatopée.

Flouca d'aus, garni de flocons de laine ; mot qui vient en droite ligne du latin *hapsus*, laine cardée, toison.

Serrieras, Serrières, chef-lieu de canton et port sur la rive droite du Rhône, le plus au nord du département de l'Ardèche. Les crus fameux des côtes du Rhône sont, à droite : Côte-Rôtie, Cornas, Saint-Péray ; à gauche : Ermitage, Crozes Breseime, Rochegude et Châteauneuf-du-Pape, sans compter les crus excellents auxquels il ne manque rien si ce n'est la réputation.

P. 150. *Breseime*, coteau de Livron, autrefois couvert de

vignobles fameux. Le vin qu'on y récoltait était l'équivalent de l'ermitage. On dit que le général Blancard, propriétaire du meilleur cru, en envoyait tous les ans une pièce à la cour des Tuileries. Les vignes reconstituées dans les alluvions de la Drôme, donnent de bons produits, mais inférieurs à l'ancien *breseime*.

P. 154. *Marias me*. Ce chant dialogué, de provenance provençale, est connu en bas Dauphiné. Il se chante sur un rythme animé dans les rondes et les danses populaires.

P. 178. *Braveta*. Parmi les hommes qui se signalèrent comme d'intrépides sauveteurs, il est juste de nommer M. l'abbé Rose, curé de Lapalud et M. Marquet, curé de Cruas. Tous les deux, en récompense de leur courage, furent faits chevaliers de la Légion d'honneur.

P. 180. *Tio et tió*, tison, copeau de bois résineux, torche ; du latin *tæda*, même sens. Ce mot a été transformé comme *peda*, *pió*, trace de pied.

Lioun... Les maîtres de poste accourus à Lyon au lancement du premier bateau à vapeur sur le Rhône, furent témoins de l'épouvantable catastrophe qui s'ensuivit. On peut croire qu'ils n'en prirent pas le deuil.

P. 184. *Bletou*, branche flexible, verge, gaule ; dérivé probablement de *blet*, tendre.

Souquet, réjouissance, viande donnée par dessus ; au figuré : camouflet, affront. Ce mot se rattache à la racine *soc*, *sec*, contenue dans *socius*, *secutus*, qui expriment l'idée d'accompagner, de faire suite.

P. 186. *A rón*, à la surface, à fleur d'eau. Ce mot parait être pour *a rau*, lat. *ad rasum*.

Merme, bref, petit ; du latin *minimus*, avec chute de la brève postonique et le changement assez rare de *n* en *r*. Ce mot était dans le vieux français et a donné le dérivé : *marmot*.

P. 190. *Se boudenflo*, s'enfle, s'arrondit ; formé de la particule *boud*, objet rond et le verbe *enfler*. C'est de là qu'est sorti le mot *boudifo*, *bodufi*, *botifi*, toupie.

S'aturo, fait avec ardeur, s'acharne ; du verbe *aturà*, dérivé peut-être du latin *ad durare*.

Ouarle, pour *orle*, bordure ; du latin *orulum* formé sur *ora*, bord, marge. Le français *ourlet* est un diminutif.

Bouarle, pour *borle*, mélangé ; adj. verb. de *bouarlà*, lat. *bul-lare*, faire des bulles en remuant l'eau.

P 192. *Sangu*, pour *sambu*, sureau ; en provençal *sambuc*, du latin *sambucus*. L'idée du sang dont la baie de sureau rappelle la couleur, a influé sur le changement de *b* en *g*. — *Bourbout*, source, est un substantif verbal de *bourboutà*, bouillonner ; forme réduplicative qui répond au latin fictif *bulbulitare*, tiré de « *bullire* », bouillonner. — *Chaboto*, cabane, mot plus particulier au parler de Romans ; de la racine *cap*, *chab.*, couvrir. — *Souloumbro*, ombrage, du verbe *souloumbrà* ; composé de *soul*, soleil et *oumbro*, ombre ; avec le sens de faire de l'ombre quand le soleil brille. C'est un joli mot à conserver. — *Lauroun*, source émergente, en vieux provençal *lauron* et *auron*, d'origine gauloise. Les variantes *Lauriol*, *Auriol*, *Loriol*, *Oriol*, désignent les lieux-dits et les pays arrosés par une eau jaillissante.

P. 194. *Breidouilhouso*, humide, brumeuse ; littéralement mouillé d'urine ; de *breide*, urine. — *Lebreno*, salamandre, diminutif de *lèbre* lièvre, correspondant à une forme latine : *leporina* ; et en effet la forme allongée de ce saurien le fait

resembler à un petit léporide. — *Vialho*, la joue, le visage, est un mot dauphinois qui paraît être une contraction de *visalho*, variante du français *visage*. C'est ainsi que *brialho*, menu peuple, dérive de *brisalho*, provençal *bricalho*. — *S'en laisso*, s'en permet, s'en passe, expression familière employée surtout à l'impératif : *que s'en laisse*, qu'il fasse à sa guise.

P. 196. *Asclavoun*, brisaient ; imparfait d'*asclà*, rompre ; dérivé d'*asclo*, fragment, morceau, provenant lui-même du latin *astula* et *assula*. Le groupe *stl* s'est changé en *scl*, comme dans *usclà*, latin *ustulare*, brûler.

P. 198. *Trapadou*, ponton d'embarquement, planche ou passerelle, pour *trepadou* ; tiré du verbe *trepà*, mettre le pied. Ainsi *jougadou*, joueur, nous est venu du verbe *jougà*, jouer. Le suffixe latin *-torem*, en vieux provençal *ador*, cas régime, est représenté dans notre dialecte par les formes *adou* (rare) *òu*, *ò*. — *Pouasseto*, planchette ; diminutif de *pouasse*, planche, du latin *postem*.

P. 200. *Gourniés*, gouffres, mot composé de *gour*, gouffre et *nié*, *nier*, noir, en latin *niger*. — *Coucoulant*, participe présent de *coucoulà*, envelopper de son capuchon ; entourer de soins, dérivé du latin *cuculla*, capuchon, cagoule. — *Neyo-chi*, littéralement « noie-chien » batelet.

P. 202. *Pouyo*, fait monter, hausse ; du verbe *pouyà*, bas latin *podiare*, monter ; formé sur *podium*, puy, sommet de montagne.

P. 204. *Chantairis*, chanteuse, cantatrice, en provençal *cantairis*. Ces substantifs verbaux féminins en *airis*, *eiris* sont signalés par M. Bellon, dans son glossaire du patois de Charpey. — *Eiboulho*, mouvement, agitation ; tiré du verbe

eiboulhà, mettre en branle, secouer. Ce mot, comme *bouligà*, remuer est sorti du latin *bullicare*, bouger. — *Gueissantas*, qui poussent en talles ; participe présent de *gueissà*, taller ; vieux provençal *gaissar*, d'origine tudesque : allemand, *wachsen*, croître, pousser.

P 206. *Defèci*, déshonneur, honte, malpropreté ; en prov. *desfèci*. Ce mot, très employé dans la vallée de la Drôme, est formé de la particule *des* et de *fèci*, inusité, tiré du latin *fæx*, *fæcis*, ordure.

Chambre, écrevisse ; du latin *cammarus*, crabe. — *Trefacià*, défigurer ; mot composé de *tre*, pour *tra* et *trans*, avec *fàcio*, visage, face. — *Bialeiras*, rigoles, petits canaux. Encore un mot de source burgonde ou tudesque : *bed*, lit, en allemand, a donné les dérivés *bedel*, *bedal*, *bial*, *bèu*, d'où est venu *bialeiro* avec un second suffixe. — *Gandolo*, dépression de terrain, creux où passe un ruisseau sur le chemin. Ce mot signifie aussi tasse à boire et se confond avec le français *gondole*, nacelle. La forme simple se trouve dans l'italien *gonda* ; du grec *Kóndu*, vase.

P. 208. *Fougno*, moue, grimace ; littéralement « museau de fouine ». — *Bigouard*, gauchi, tordu ; adjectif composé de *bis*, deux fois, et de *gouard* que l'on peut rattacher soit au latin *gurdus* lourd, ou au breton *goar*, oblique. — *Garambre*, botteux, contourné ; en prov. *garámbi*, *galambre* ; rouergat, *jambre* c'est encore un dérivé du latin *cammarus*, crabe.

Vaureis, gouffres, marres profondes : du provençal *vabre* ; lat. *gaberus*, gave. — *Eilissé*, *eirissé*, persil : en vieux provençal *eirussel*, *peressilh* ; en limousin *eirissèu* ; tiré du latin *petrosselinum*, même sens. La forme royannaise *perossé*, explique les noms d'hommes *Perossier*, du Dauphiné et *Parocel*, de

la Provence. — *Coueiva*, participe passé de *coueivà*, balayer ; tiré de *coueive*, balai, en prov. *escoubo* ; latin populaire : *scopa* ; d'où *scopare*, balayer.

P. 210. *Sac-ourage*, sac à ouvrage. — *Vouyanta*, vidé, participe passé de *vouyantà*, formé sur le vieux provençal *voiant*, qui lui-même provient du latin populaire *vacans*, *-antem*, confondu avec *vacans*, *-antem*, vide. La confusion étant facile, car ce qui est vide, résonne, appelle, demande à être rempli : *vocat*. — *Masanta*, maniée, palpée, participe passé de *masantà*, formé comme *pesantà*, soupeser, sur un participe présent *masant*, lequel peut provenir d'un latin vulgaire *mazare* pétrir, de *maza*, pâte ; ou bien du vieux provençal *mas*, main !

FIN DES NOTES



ERRATA

- P. 22, 2^o str. : *Vounte vai* ; lisez : *Vount vai*.
P. 42, 2^o str. : *aebrojo* ; lisez : *alebrojo*.
P. 60, 2^o str. : *fugue* ; lisez : *fuguè*.
P. 62, 3^o str. : *du vielhenge* ; lisez : *dou vielhenge*.
P. 66, 2^o str. : *l'irgage* ; lisez : *l'eigage*.
P. 74, 2^o str. : *l'airié* ; lisez : *lairié*.
P. 84, 1^{re} str. : *tiré* ; lisez : *tirè*.
P. 96, 4^o str. : *troumple* ; lisez : *toumple*.
P. 132, 6^o str. : *e d'omenas* ; lisez : *e tant d'omenas*.
P. 166, 2^o str. : *Se dis* ; lisez : *se dis*.
P. 182, 1^{re} str. : *balè* ; lisez : *batè*.
P. 205, 1^{re} str. : *enveloppée* ; lisez : *envolée*.
P. 206, 2^o str. : retranchez *parei*.
P. 206, Au lieu de : *Reviro de fourtuno !*
Lou vapour avió tia l'aquipage ; quanto uno !
Il faut lire : *Dins'no vira de l'auro,*
Lou vapour avió tia l'aquipage, las ! pauro !
-

TAULO

	Pages.
<i>1^{eiro} Cantinello.</i> — Emproumiés neblous e frèboulas.	10
<i>2^{emo} Cantinello.</i> — L'aubeto de la civilisactou roumano et crestiano.	38
<i>3^{emo} Cantinello.</i> — L'Age-meyan	66
<i>4^{emo} Cantinello.</i> — Lóus travalhòus de Rose. — La Tarjo	98
<i>5^{emo} Cantinello.</i> — Lóus mau-pas. — Lou Dra — Las beilhas. — La vise	128
<i>6^{emo} Cantinello.</i> — L'amoueirouso. — La neyarello. — Un mas ribeiran. — Lou grand eigas. -- La vapour	154
<i>7^{emo} Cantinello.</i> — Las ilas. — La nado. — Lóus Feli- breis. — Lou Rouei d'aro	188

TABLE

	Pages.
<i>Chant I^{er}.</i> — Les origines obscures et les mythes .	11
<i>Chant II.</i> — L'aurore de la civilisation romaine et chrétienne	39
<i>Chant III.</i> — Le Moyen-Age	67
<i>Chant IV.</i> — Les travailleurs du Rhône. — La jouête	99
<i>Chant V.</i> — Les mauvais passages. -- Le Drac. — Les troupeaux transhumants. — La vigne . . .	129
<i>Chant VI.</i> — L'amoureuse. — La noyade. — Un mas riverain. — L'inondation. — La vapeur . .	155
<i>Chant VII.</i> — Les îles. — La nage. — Les Félibres. Le Rhône aujourd'hui	189
Notes et glossaire.	213

Valence. -- Imprimerie Valentinoise. -- Place St-Jean.

